Notre roman : L'AUBEPINE BLANCHE, *par* Marie de Roncenne JUILLET 1937

La Revue Populaire

30e ANNEE, No 7

PER
R-334
CON

15c



Libby's

vous remboursera le Double de Votre Argent si ses Fèves Brun-Foncé ne sont pas les meilleures que vous ayez jamais goûtées !

Libby's vous REMBOURSERA LE DOUBLE DE VOTRE ARGENT si vous n'êtes pas d'accord que ces Fèves Brun-Foncé sont les meilleures que vous ayez jamais goûtées, à *tous* les points de vue : 1. Saveur ; 2. Texture ; 3. Couleur. Mais nous *savons* que vous aimerez les Fèves Brun-Foncé préparées d'après la nouvelle méthode exclusive Libby's dite " Brun-Foncé ". Nous *savons* que vous vous en régalerez.

Les fèves dodues et saines sont si bien cuites " à point " grâce à la nouvelle méthode de cuisson Libby's, que chacune d'elles est brunie jusqu'au centre, tout en restant ferme mais tendre, et délicieusement farineuse. CHAQUE fève possède une saveur uniforme et plus riche . . . qui résulte d'une cuisson parfaite, ni trop ni trop peu . . . juste " à point ". Et la sauce — voilà qui ajoute à leur qualité gustative ! Le goût appétissant de tomates écarlates auxquelles a été ajouté un assaisonnement parfait. Quatre variétés délicieuses — avec ou sans porc, avec porc et mélasse et, pour ceux qui les préfèrent, des Fèves Rognons avec porc.

Essayez aujourd'hui les Fèves Brun-Foncé Libby's. Si vous ne trouvez pas que les Fèves Brun-Foncé Libby's ont un goût plus savoureux — une texture plus fine — et une couleur plus appétissante, écrivez-nous et dites-nous pourquoi, tout en nous envoyant l'étiquette avec vos nom et adresse, le nom de votre épicier et le prix d'achat — et Libby's vous remboursera le double de votre argent. Vous n'y pouvez *rien* perdre. Vous obtenez un nouveau régal ou le remboursement de votre argent — doublé !

LIBBY, McNEILL & LIBBY OF CANADA, LIMITED,
Chatham, Ontario



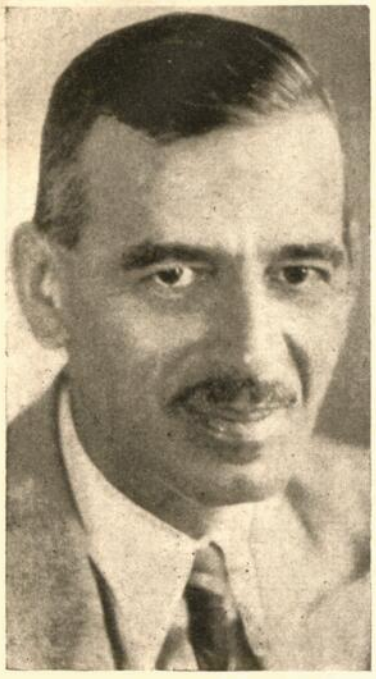
Fèves Brun-Foncé Libby's au choix, avec

1. Porc et Sauce Tomate.
2. A la Végétarienne avec Sauce Tomate (sans viande).
3. Porc et Mélasse.
4. Fèves Rognons avec Porc.





Nos Collaborateurs



M. Léo Paul Desrosiers

Léo Paul Desrosiers est né à Berthier, en avril 1896. Il fit ses études d'abord au Collège de Berthier, puis au Collège de Joliette. Entré ensuite à l'Université de Montréal pour faire son Droit, il renonça après ses trois années de cours, à demander son admission au Barreau, et décida de faire du journalisme. Peu de temps après son entrée au Devoir comme simple reporter, la place de courriériste parlementaire à Ottawa se trouva vacante, et lui fut offerte. C'était en 1921. En 1928, Jules Tremblay mourait à Ottawa, et Léo Paul Desrosiers quitta le journalisme pour remplacer celui-ci, croyant pouvoir ainsi mieux travailler à ce qui l'intéressait plus que tout au monde sa littérature. En 1931, il donna au public son premier roman: *Nord Sud;* (il avait déjà en 1922 publié un volume de nouvelles : *Ames et paysages,* qui avait attiré sur lui l'attention du public lettré.)

Nord Sud a été accueilli avec un enthousiasme qui suscita un ou deux articles malveillants, pour combattre une trentaine d'études fort louangeuses, parmi lesquelles une longue étude de Louis Dantin, une autre de Mgr Camille Roy, de Valdombre, etc . . . En France même le livre éveilla un assez grand intérêt.

Léo Paul Desrosiers publia en plus un volume de nouvelles : *Le livre des mystères.* La première de ces nouvelles est à peu près parfaite, et les autres offrent beaucoup de qualités à peu près neuves dans notre littérature. Et c'est en relisant ces nouvelles que l'on découvre toutes les beautés qu'elles renferment. Léo Paul Desrosiers a épousé, en 1922, Michelle Le Normand. Trois enfants sont nés du mariage : Louis, Claude, Michelle.

Sur le revers d'une page du *Livre des mystères,* l'auteur annonce à paraître prochainement, un livre d'histoire, *Au temps de Durham.* Et un roman historique : *A l'hostellerie de la lune;* celui-ci, terminé avant les nouvelles, attend pour paraître de meilleures conditions économiques, nous dit Michelle Le Normand, éditrice des livres de son mari. Il est volumineux, il coûtera cher à éditer, et les livres en ce moment se vendent peu !

◆ ◆ ◆

M. Maurice Gagnon



Maurice Gagnon est né à Ottawa en 1904. Il a fait ses études classiques à l'Université de cette ville d'où il est sortit bachelier ès arts et licencié en philosophie. C'est après qu'il est devenu citoyen de la Métropole que M. Gagnon a poursuivi ses études en Europe. Il passa trois années à Paris et dans les diverses villes d'art pour se mettre en contact avec les œuvres des maîtres qui sont l'objet immédiat de ses études. M. Gagnon est diplômé de l'Ecole du Louvre, diplômé de l'Institut d'art et d'archéologie de l'Université de Paris et licencié ès lettres en Sorbonne. Les travaux de notre compatriote ont été reconnus en Europe et lui ont valu d'être nommé Chargé de mission des Musées Nationaux français, poste rarement accordé à des étrangers. Depuis son retour, en septembre 1935, M. Gagnon est professeur d'histoire de l'art au Collège Jean-de-Brébœuf. Il a donné à Montréal et dans sa ville natale une série de conférences sur l'art très appréciées du public. M. Gagnon prépare en ce moment une histoire de l'architecture au Canada qui paraîtra au cours de l'année.

LA REVUE POPULAIRE

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
Editeurs-Propriétaires
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

ABONNEMENT
Canada : Un an $1.50 — Six mois 75¢
Etats-Unis : Un an $1.75 — Six mois 90¢

Tél. : PLATEAU 9638*

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
Membres de L'A. B. C.
Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd. 1879.



Malgré son bain quotidien elle est victime de la

Transpiration des Aisselles

CHAQUE JOUR elle commet la même erreur. Elle s'imagine que son bain de 8 h. du matin la protégera contre les odeurs causées par la transpiration des aisselles à 3 h. de l'après-midi !

C'est impossible. Un bain ne fait qu'effacer les traces de la transpiration *passée* Il n'empêchera pas les odeurs de transpiration de se produire au cours de la journée. Un bain lave le passé ; non l'avenir.

N'allez pas croire que votre bain quotidien conservera pendant plus d'une heure ou deux vos aisselles fraîches et inodores.

L'eau et le savon ne suffisent pas en l'occurrence ; il faut un traitement *spécial.*

Et il ne vous faudra qu'une demi-minute pour donner ce traitement spécial à vos aisselles. Avec Mum !

Mum vous protège toute la journée. Avec le bout du doigt, appliquez du Mum à chaque aisselle et ne vous en faites pas pour *toute* la journée, malgré votre activité et votre fatigue.

Mum est d'emploi facile. Il ne fait pas perdre du temps. Une fois appliqué, c'est pour de bon. Pas besoin d'attendre qu'il sèche, pas besoin de l'essuyer.

N'endommage pas les vêtements. Mum n'endommage pas les tissus. N'ayez aucune inquiétude — si vous oubliez de l'appliquer avant de vous habiller, appliquez-le après.

Doux pour la peau. Mum est si rafraîchissant, si doux, que vous pouvez vous en servir après avoir rasé vos aisselles. Les femmes en sont enchantées !

N'empêche pas la transpiration naturelle. Mum vous donne ce que vous en attendez — il empêche la désagréable odeur de la transpiration mais non la transpiration elle-même.

Ne devenez pas *victime de la transpiration des aisselles !* Acquérez l'habitude quotidienne du Mum, le moyen rapide, facile et sûr d'éviter l'odeur des aisselles. Bristol Myers Company of Canada, Ltd., 1239, rue Benoit, Montréal.

MUM



POUR LES SERVIETTES HYGIENIQUES, AUSSI. Mum donne chaque jour à des milliers de femmes l'assurance de ne pas incommoder.

M124

élimine l'odeur de la transpiration

Sherbrooke

1937



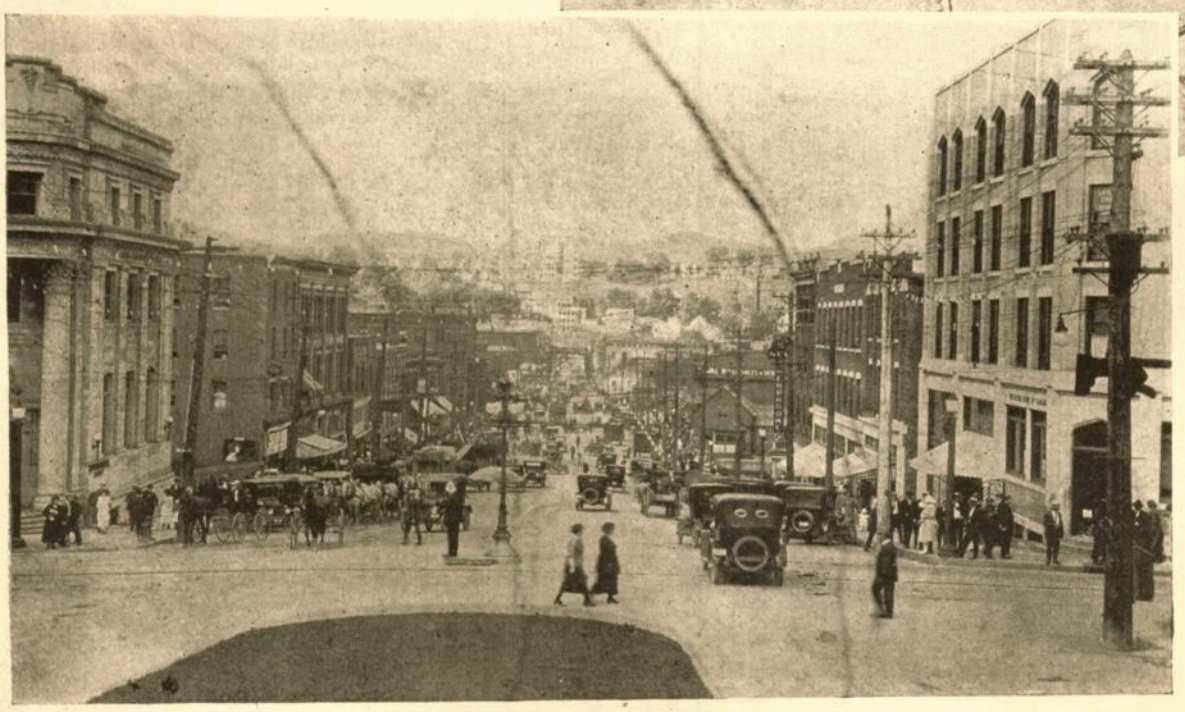
LES FERMES DES CANTONS DE L'EST SONT PARMI LES PLUS RICHES ET LES PLUS PROSPERES DE NOTRE PROVINCE. CELLE-CI SE TROUVE NON LOIN DE SHERBROOKE.



VUE GENERALE DE SHERBROOKE. C'EST EN 1852 QUE LE VILLAGE DE SHERBROOKE FUT INCORPORE EN VILLE. JUSQU'EN 1818, ANNEE DE LA VISITE DE SIR JOHN SHERBROOKE, ALORS GOUVERNEUR DU CANADA, L'ENDROIT PORTA LE NOM DE « GRANDES FOURCHES ».

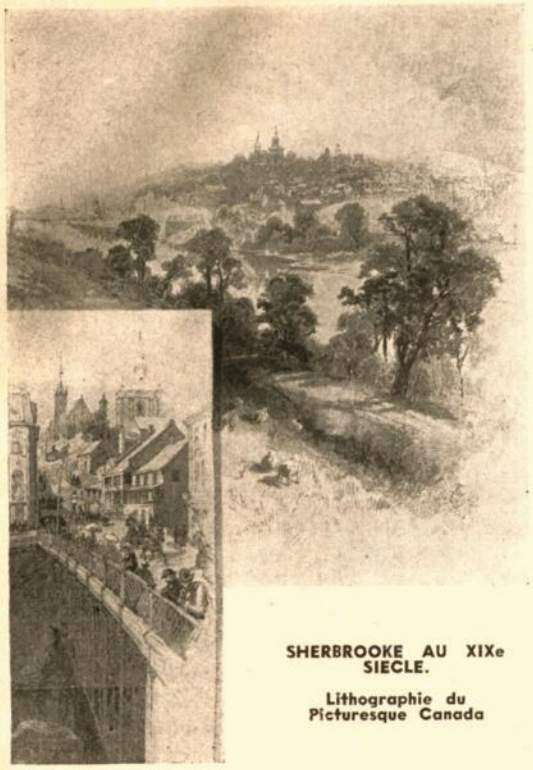


LA RUE KING, QUI DONNE A LA METROPOLE DES CANTONS DE L'EST L'ASPECT D'UNE GRANDE VILLE.



LA RUE WELLINGTON. — LES QUELQUES MAISONS QUI, IL Y A CENT ANS, CONSTITUAIENT LA VILLE ETAIENT GROUPEES AU CONFLUENT DES RIVIERES MAGOG ET ST-FRANÇOIS.

Photos C.P.R.
et A.S.N.



SHERBROOKE AU XIXe SIECLE.

Lithographie du Picturesque Canada

Le Centenaire de Sherbrooke

1837 - 1937

SHERBROOKE compte aujourd'hui bien près de 35,000 citoyens. Cette cité — métropole des Cantons de l'Est — n'était en 1837 qu'un bourg aux limites mal définies dont la population n'atteignait pas 1,000 âmes.

Mais dès lors son destin se dessinait. Chez ceux qui habitaient ce coin de terre se révélaient déjà les qualités d'initiative, de vision, de progressivité qui marqueraient le siècle à venir. Le géographe Bouchette ne venait-il pas d'en écrire :

« Ayant à surmonter le formidable désavantage qu'est l'absence de bonnes voies de communication avec les principaux marchés de la province, les habitants des Cantons de l'Est ne doivent attribuer leur prospérité qu'à leur esprit d'initiative, d'entreprise et de persévérance; ils pénétrèrent d'abord en braves dans cette solitude sauvage, attirés par la clémence du climat, la richesse du sol et sa situation géographique; aujourd'hui, ils ont la récompensepense de voir s'étendre autour d'eux de vastes champs de maïs d'une richesse incomparable, des fermes luxuriantes et des villages florissants. »

Il semble que la Providence, aux temps les plus lointains, ait décrété que Sherbrooke et les Cantons de l'Est formeraient partie intégrante du Canada. A peu près inconnue des Français, mais habitée par leurs alliés, les Abénaquis, cette région se rattacha à la nouvelle colonie canadienne en 1763 et demeura pays britannique à la Révolution américaine.

En 1782, des colons américains d'esprit loyaliste tentèrent de s'y établir, mais le gouverneur Haldimand s'y opposa. Il voulait que ce pays demeurât sauvage et servît de barrière contre « nos trop remuants voisins du sud ».

La région de Sherbrooke ne s'ouvrit officiellement à la colonisation qu'aux débuts du XIXe siècle. Gilbert Hyatt, fils, peut être considéré comme le véritable fondateur de Sherbrooke. Le Canton d'Ascot lui fut concédé en 1803, mais il y avait déjà une quinzaine d'années que son père et lui-même s'y étaient taillé un domaine. Il érigea scierie, moulins, magasin, distillerie, et, avec ses associés, fit du défrichement sur une grande échelle.

Jusqu'à Lord Dalhousie, le gouvernement colonial se désintéressa plutôt du bien-être de ces colons. Lord Aylmer, visitant la région en 1831, s'engagea personnellement à travailler au développement des Cantons de l'Est, auxquels il prédit une population de 500,000 âmes avant un siècle.

C'est vers ces temps-là qu'arrivèrent les premiers colons canadiens-français, dont les descendants se retrouvent aujourd'hui dans tous les domaines de l'activité humaine à Sherbrooke et dans les environs.

La « British-American Land » ou Compagnie des Terres, dont le premier commissaire arriva à Sherbrooke en 1833, introduisit à Sherbrooke, en 1837, la grosse industrie, et depuis . . .

Sherbrooke devint rapidement la troisième ville industrielle du Bas-Canada. Son député, Sir Alexander-Tilloch Galt fut un des principaux artisans de la Confédération. L'esprit d'initiative de ses citoyens la dota de tous les avantages de la civilisation moderne.

Sherbrooke est aujourd'hui le centre de la région industrio-agricole la plus riche de la province; elle est le siège d'un évêché, d'un district judiciaire.

C'est le troisième centre ferroviaire du Québec, et la municipalité la plus importante de la province à posséder ses services publics d'électricité, de gaz et d'aqueduc.

Tout cela s'est fait en un siècle. Et c'est tout cela que feront revivre les manifestations du Centenaire, du 31 juillet au 4 septembre, dans une série de fêtes.

•

Le colonel Emile Rioux, maire de la prospère cité de Sherbrooke, est l'un des avocats les plus distingués du Barreau des Cantons de l'Est, en même temps qu'un des Canadiens français qui font le plus honneur à l'élément de la langue française de cette province. Le colonel Rioux fut élu maire de Sherbrooke par acclamation le 16 mars dernier.

Emile Rioux est un enfant de Sherbrooke, car c'est en cette ville qu'il naquit, le 6 mars 1877, du mariage de feu le juge Georges-Etienne Rioux et de Marie-Louise Camirand. Il fit ses études commerciales et classiques au Séminaire St-Charles Borromée de Sherbrooke, son cours de droit à l'université Laval de Québec, dans la vieille capitale. Le 6 juillet 1900, Me Rioux était admis au Barreau avec la distinction de bachelier en loi, puis il vint pratiquer sa profession à Sherbrooke.

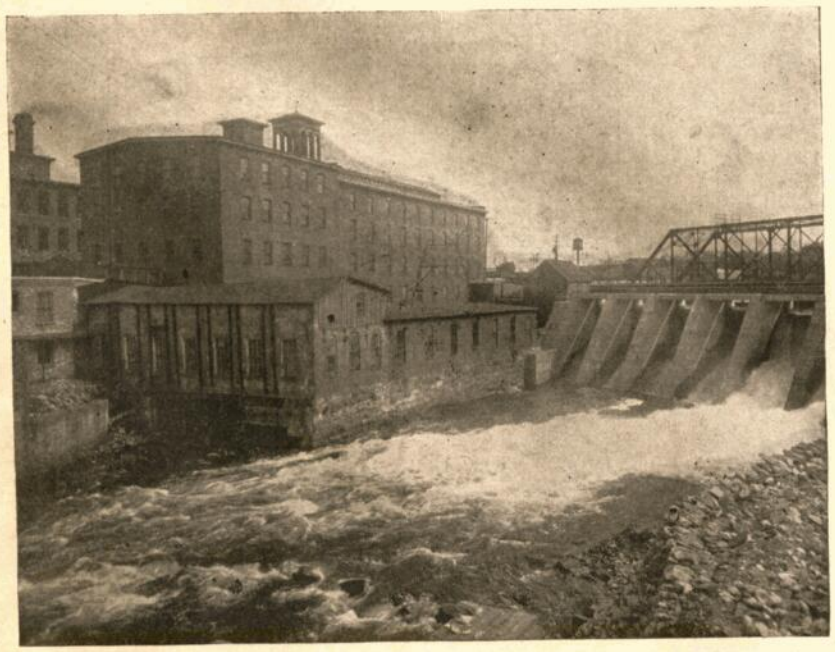
En septembre 1900, il est nommé avocat de la Couronne pour le district de St-François, poste qu'il résigne en 1906 pour s'intéresser au mouvement nationaliste qui, vers cette époque, naissait dans la province sous la direction des Bourassa, des Asselin et des Fournier. En 1934, Me Rioux était élu bâtonnier. En mars dernier, il était choisi à l'unanimité comme premier magistrat de Sherbrooke.

Le colonel Emile Rioux a eu jusqu'ici une carrière des plus actives. C'est lui qui en 1910, avec quelques autres citoyens de Sherbrooke, fonda le 54e Régiment, dont il fut le commandant actif pendant plusieurs années. En 1926, il fut promu commandant de la 10e brigade d'infanterie et, en ces dernières années, il fut nommé lieutenant-colonel honoraire des Fusiliers de Sherbrooke, puis vice-président honoraire de la Légion Canadienne, section de Sherbrooke.

Il porta toujours un très vif intérêt au mouvement artistique de sa ville et conquit personnellement des succès mérités dans le domaine de la musique vocale. Dans l'exercice de sa profession, il se distingua toujours d'une façon exceptionnelle.

Le colonel Rioux avait épousé Alice Lemaire, décédée il y a quelques années. Il a deux filles.

LA FILATURE PATON MANUFACTURING CO., A SHERBROOKE.



UN JOLI COIN DE LA RIVIERE MAGOG — Photo C.P.R.



PONTIAC présente LES MODES DU avec LES AUTOS

Pratiquement parlant, une "robe d'indienne" est un vêtement suffisant, mais qui veut être pratique quand le caprice de la mode approuve ces styles du mois avec leur cachet de grâce et d'élégance piquante?

Et la mode de l'auto, maintenant? Vous verrez cet été les personnes les plus élégantes au volant du Pontiac 1937. S'écartant brusquement des sentiers battus, Pontiac a réalisé un succès éclatant dans "l'auto de l'année"—pour des raisons fort pratiques. La valeur du Pontiac, remarquez bien, ne finit pas avec sa beauté . . . c'est plutôt là qu'elle commence.

Qui soupçonnerait que le prix de cette grosse voiture de luxe est si près des plus bas? Qui devinerait que cette auto rapide, avec le roulement souple et ferme de ses genoux mécaniques



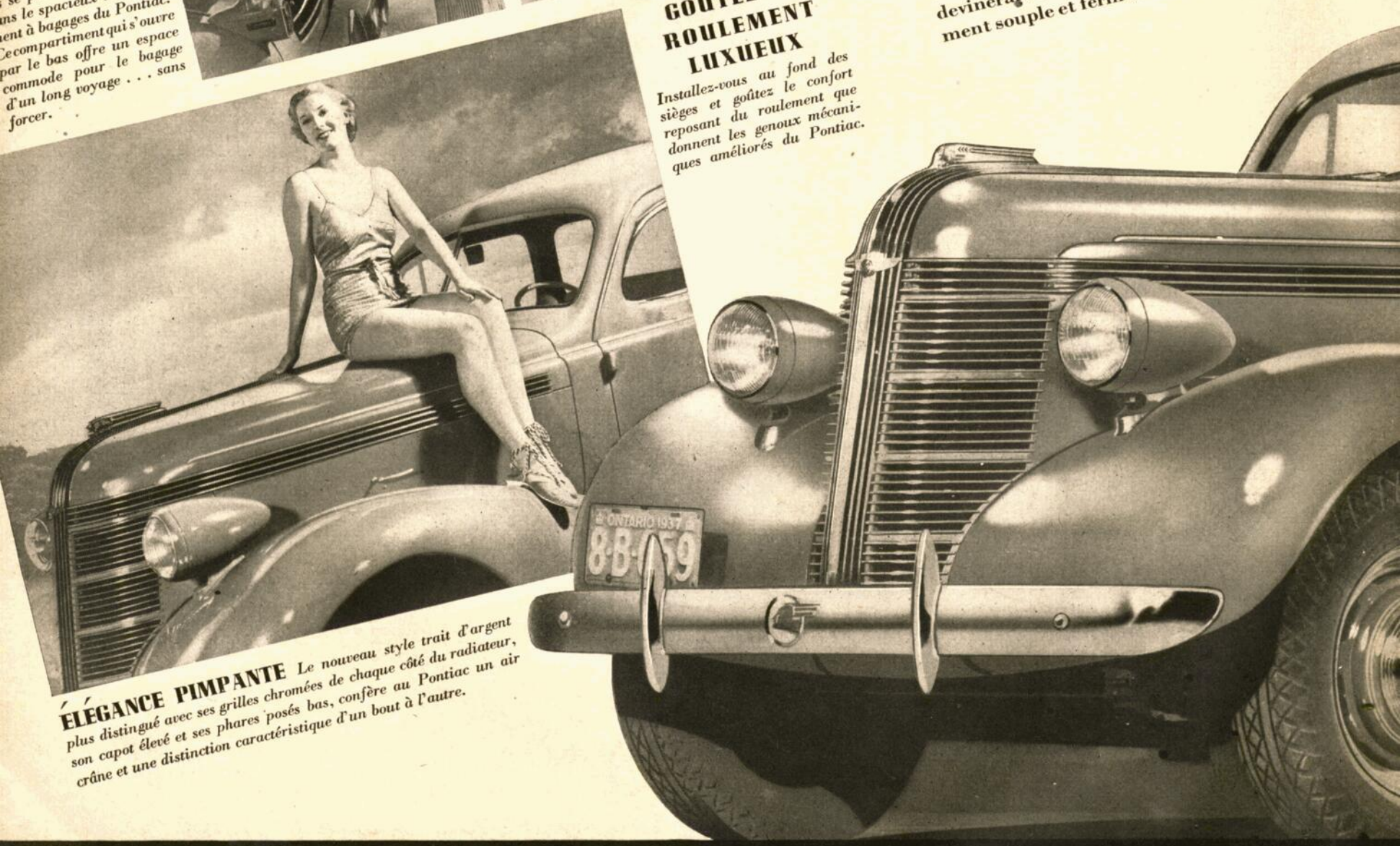
L'EXTRÊME EN CONFORT DE ROULEMENT ET DE CONDUITE *L'on n'est jamais à l'étroit sur le large siège avant du Pontiac. Six personnes s'installent confortablement dans un le Pontiac. Le visibilité est claire pour chaque occupant . . . de l'espace pour les jambes et pour les coudes . . . des planchers plats . . . une entrée facile. Pontiac réalise plus de confort dans ses voitures. C'est pour cela que vous les trouvez si confortables.*



TONS DE GOLF OU MALLE DE VOYAGE *se placent en le disant dans le spacieux compartiment à bagages du Pontiac. Ce compartiment qui s'ouvre par le bas offre un espace commode pour le bagage d'un long voyage . . . sans forcer.*



GOÛTEZ UN ROULEMENT LUXUEUX *Installez-vous au fond des sièges et goûtez le confort reposant du roulement que donnent les genoux mécaniques améliorés du Pontiac.*



ÉLÉGANCE PIMPANTE *Le nouveau style trait d'argent plus distingué avec ses grilles chromées de chaque côté du radiateur, son capot élevé et ses phares posés bas, confère au Pontiac un air crâne et une distinction caractéristique d'un bout à l'autre.*



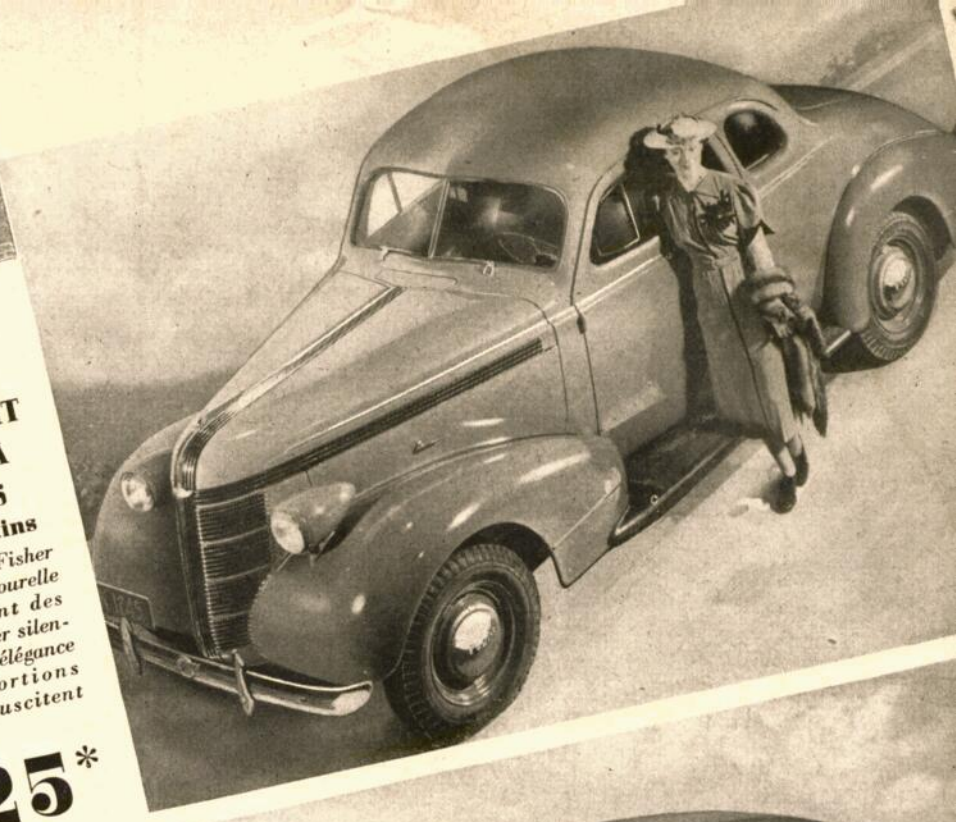
LA VENTILATION FISHER SANS COURANTS D'AIR

La ventilation parfaite est importante — sa facilité de contrôle ne l'est pas moins. La ventilation Fisher est contrôlée par engrenages — à l'aide d'une manivelle facile à tourner.

MOIS DE L'ANNÉE . .

. . . avec sa puissance discrète . . . sa facilité de conduite . . . ses carrosseries et ses freins tout à fait sûrs ne coûte que quelques cents de plus par jour que la moyenne des autos à bas prix? C'est pourtant bien son cas — et tout cela parce que Pontiac sut abandonner les anciennes idées de voitures coûteuses et entreprit un jour la création d'une voiture nouvelle possédant tout ce que vous voulez . . . et même davantage!

Alors, avant d'acheter *n'importe quelle* voiture à *n'importe quel* prix, voyez et conduisez le nouveau Pontiac . . . conçu pour se comparer aux plus beaux, *bien qu'il ne coûte que quelques cents de plus par jour que les moins chers!* Sa possession est chose facile grâce aux paiements mensuels adaptés à votre bourse du mode General Motors de paiements à termes.



COUPÉ SPORT PONTIAC A 4 PLACES
avec strapontins

Les carrosseries Fisher monacier à toit-tourelle du Pontiac sont des forteresses d'acier silencieuses dont l'élégance et les proportions gracieuses suscitent l'admiration.

$925*



LE COACH PONTIAC A 5 PLACES (avec ma

Franchement! Connaissez-vous, dans n'importe quelle classe de un auto qui surpasse la beauté et la distinction du nouveau P Quelle symphonie de lignes fuyantes et de contours gracieux empattement de 117 pouces . . . un poème en acier! Et qui s'im qu'un auto si gros et si beau coûte si peu de fonctionnement? breux propriétaires de Ponitac 1937 rapportent 25 milles au ga même plus! C'est une économie étonnante quand on considère $ l'augmentation de dimension, de poids et d'empattement!



SEDAN PONTIA
5 PLACES (avec

Considérez tout ce que vous un auto et vous conviendrez q offre tellement plus pour si Le Canada automobiliste s'a le Pontiac peut être acheté quelques cents de plus par j autos les moins chers! Et du Pontiac a tôt fait de ré légère différence de prix! **$1010**

* *Livré à l'usine, Oshawa. Taxes du gouvernement fret à coût additionnel. (Prix sujets à changer*



UN MODELE POUR L'ENFANT CANADIEN : AURELE DE FOY SUZOR COTE — Photo Notman

L'Education Artistique de l'Enfant

par Maurice Gagnon

De tout temps l'art jouit d'un prestige incontesté. L'individualisme de la culture moderne peut faire croire, avec beaucoup d'erreur, que les manifestations artistiques des civilisations passées étaient l'intérêt d'une élite, le passe-temps d'une classe noble, raffinée et riche : pourtant il n'en est rien. Cette déviation des faits historiques ancra dans les esprits que l'art ne saurait être pour le peuple, pour la masse, pour tous. En fait, tant que nous n'en viendrons pas aux conceptions anciennes sur la manière d'envisager et de comprendre l'art nous serons impuissants à le placer sur les sommets d'où il doit rayonner sur le plus grand nombre, y compté l'enfant, et lui d'abord, si franchement ouvert à toute culture.

Pline rapporte comment l'érection du Parthénon fut l'œuvre de la population grecque entière. Les enfants de divers âges contribuaient ingénieusement à ce temple dédié à leur déesse chère. Lorsqu'il fut achevé les mères y conduisirent même leurs nourrissons, afin que la divinité leur soit propice et pour que, malgré leur âge tendre, ils s'imprègnent déjà de beauté qui leur était aussi naturel que respirer.

Au moyen âge Vasari raconte qu'on porta processionnellement à la cathédrale de Sienne la « Maesta » célèbre de Duccio représentant la Madone et son fils entourés d'anges et de saints, et que les enfants couraient devant elle, criaient, enthousiasmaient le peuple sur sa beauté.

Si de nos jours on est devenu moins bruyant sur les manifestations de l'art, c'est que l'éducation se fait peut-être davantage en profondeur et d'une manière plus systématique, du moins en certains milieux. En France, par exemple, la culture artistique marche de pair avec l'éducation générale si bien que la supériorité du goût français tient de là son secret.

N'est-il pas équitable de désirer pour les nôtres des résultats identiques ? Si nous voulons continuer d'affirmer une personnalité canadienne franchement artistique, le développement intellectuel de l'enfant, l'homme de demain, doit être notre souci constant, et dès l'éducation maternelle.

Mademoiselle Hélène Grenier vous a exposé, dans *La Revue Populaire*, avec beaucoup d'intelligence, de charme et de sens pratique, pourquoi les enfants doivent lire. Je veux vous dire les raisons qui les incitent à voir, à contempler, à admirer.

Regardons ensemble, si vous le voulez bien, l'enfant agir sous nos yeux afin de préciser de quelle façon il est susceptible d'éducation artistique. Et d'abord, quels sont les caractères de l'enfant, et comment se prête-t-il aux contraintes d'une formation ?

Robert de la Sizeranne dans un volume d'une profonde psychologie, « Le miroir de la vie », parle au livre IV des portraits d'enfants. Il découvre les qualités fondamentales de son tempérament considérées habituellement comme ses pires défauts : il est un explorateur, un poète, un alchimiste et un escrimeur.

Comme l'explorateur l'enfant doit prendre contact avec l'univers organisé auquel il lui faut s'adapter. Avant même que son intelligence ne se développe, le toucher, le plus grossier des sens, l'assure dans l'appréhension qu'il a devant les choses qui l'entourent. C'est pourquoi, comme le fait remarquer de la Sizeranne, l'enfant est naturellement touche-à-tout. Il n'a pas de plus grand désir que d'apprendre et s'il avait pour lui l'énergie et le vouloir de l'homme il partirait pour questionner les mondes. Le livre d'images supplée et souvent suffit à son exploration. N'apporte-t-il pas jusqu'à lui les univers mystérieux, les races lointaines, les bourgades barbares du fond de l'Afrique ou de l'Asie ? Aussi l'enfant s'étonne devant eux comme il s'étonne devant tout : voilà sa force. Même avant l'âge de dix-huit mois il admire les choses que sa mère feuillette sous ses yeux. Il reconnaît le « nounou » qu'est son petit chat, le bébé qu'est sa petite sœur et si en lui montrant des animaux les parents imitent les cris que les bêtes font, il s'en rappellera en les revoyant, les imitera à son tour et en tirera toujours une joie nouvelle.

Il aime à ce point découvrir tout lui-même qu'il préfère les volumes où les images sont intercalées dans un texte à ceux qui semblent mieux faits pour lui et qu'il trouve surabondamment illustrés. Il choisit de lui-même les choses qui lui plaisent et y revient sans cesse. Ne lui imposons pas d'apprécier ce qui n'est pas à sa portée; efforçons-nous plutôt d'épurer son goût à mesure qu'il s'attarde plus sérieusement aux objets qu'il contemple. Graduons notre enseignement et ne perdons pas l'enfant à notre cause en voulant lui faire juger de notions qu'il ne saurait entendre. Elaguons ce qui est laid dans son entourage, ce qui ne répond pas à l'idéal de la famille au sein de laquelle il vit.

Les images et les peintures que l'on déploie sur les murs servent au même but que les livres. Il n'est pas de maison sans images. Ruskin dit que l'on peut vivre sans elles mais pas aussi bien. Elles peuvent être médiocres ou banales, mais chacun y révèle son goût pour la décoration, naturel à l'homme. Même les primitifs de l'âge de la caverne se plaisaient à tracer sur les parois de leurs grottes les formes des animaux qu'ils pourchassaient. Comme eux l'enfant aime la couleur. Elle exerce sur lui une emprise indéniable. Mais l'enfant, en petit barbare qu'il est, a le goût inné de la décoration aux couleurs trop ardentes. Comme les sauvages du Canada ancien étaient sensibles aux pacotilles miroitantes qu'on leur offrait en échange de fourrures, l'enfant s'attache davantage et volontiers s'extasie devant les planches colorées de ses volumes.

Du primitif à nous le décor joue le même rôle : son cadre étroit ouvre sur l'horizon des perspectives infinies. Il apporte à l'homme l'évasion, le repos, le calme, l'enchantement que l'enfant y trouve déjà. Cette évasion est à la source même de ses explorations, elle est riche du passé et forte de l'avenir.

L'enfant en explorant pour sa sécurité exerce une sensibilité poétique innée. « Il est un poète, écrit de la Sizeranne, en ce qu'il se contente de peu pour imaginer beaucoup : un tas de sable est une montagne; une douzaine de brindilles sont une forêt, une cupule de gland, un navire. Ainsi se fait-il des jouets de choses où nous ne voyons aucun élément de plaisir ». Ce qu'il invente l'intéresse davantage que ce que nous préparons pour lui. Il s'environne d'un monde imaginaire dont il est l'acteur unique en multiple. Tout est bon à son dédoublement, tout se plie aux personnalités de son vouloir. C'est pourquoi l'enfant aura tant de plaisir à suivre les métamorphoses des personnages de ses livres de contes. Ils fournissent à son imagination une matière ductile où il épanche ses rêves. Le « Petit Chose » de Daudet joue tout le long du jour au Robinson dans son île d'un atelier à l'autre de la fabrique paternelle abandonnée. La maîtresse d'école improvisée étale des cartons devant elle, les questionne et à la fois répond à leur place. La fillette qui découpe ses poupées de papier et les robes nombreuses dont elle les vêt, jouit aussi du plaisir que lui apporte les personnifications multiples qu'elles permettent. Son don poétique s'augmente de ce nouveau bonheur. Les personnages qu'elle fait évoluer sur la petite scène de sa chambre, dociles et sages, ne lui sont si chers que parce qu'elle les façonne à son gré. Rien ne lui est *(Lire la suite page 66)*

L'Ecole Ménagère

par Thérèse **FOURNIER**



MME F. L. BEIQUE, PRESIDENTE FONDATRICE.
La Photographie La Rose

LE COMITÉ des dames patronnesses de la Société Saint-Jean-Baptiste avait été organisé en 1902 quand, deux ans plus tard, à la suggestion de ces mêmes dames, fut fondée l'Ecole Ménagère de Montréal.

Le 7 novembre 1904, eut lieu au Monument National une grande assemblée présidée par l'honorable Israël Tarte. Mesdames F.-L. Béique et Raoul Dandurand se chargèrent d'expliquer leurs projets au public montréalais.

On procéda ensuite à la formation de deux comité : l'un de messieurs qui s'occuperaient de la partie financière de l'œuvre, l'autre de dames dont le rôle serait de veiller à l'organisation immédiate. Tous deux furent très actifs puisque la même année Mlles Marie de Beaujeu et Jeanne Anctil partaient pour Paris où elles devaient se former à l'enseignement ménager en faisant un stage à l'institut dirigé par la comtesse de Diesbach. Un an plus tard, Mlle de Beaujeu revenait à Montréal et y donnait des causeries pédagogiques en attendant le retour de Mlle Anctil qui était allée compléter ses études à Fribourg, en Suisse, où Mlle Antoinette Gérin-Lajoie ne devait pas tarder à aller la rejoindre.

C'est le 10 janvier 1907 qu'eut lieu l'inauguration officielle de l'Ecole Ménagère de Montréal, sous la présidence de l'honorable Israël Tarte. Sir Lomer Gouin y prit la parole. Le modeste local mis gracieusement à la disposition de l'Ecole par le gouvernement provincial était celui de l'ancienne Cour de Circuit, rue Saint-Jacques.

Mlles Anctil et Gérin-Lajoie, ne pouvant suffire à elles seules à la tâche de l'enseignement, se mirent sans tarder à former des professeurs capables de les seconder bientôt. De ce nombre furent Mlles Edmée Painchaud, Adèle Prévost et Orphise Boulay.



MME JOSEPH DE BOUCHERVILLE, CONSEILLERE.



MME PAUL LACOSTE, CONSEILLERE.
Photo V. Garcia

L'Ecole ayant reçu une allocation du Gouvernement, on jugea, non sans raison, qu'elle devait s'installer moins à l'étroit et on loua une maison rue Sherbrooke, un peu à l'ouest de la rue Saint-Laurent, en attendant que la construction de l'Ecole Technique fut terminée. Dès cette époque, le cours normal régulier était placé sous la direction de Mlle Anctil, pendant que Mlle Gérin-Lajoie s'occupait des cours publics. L'enseignement ne se bornait pas, comme on le croit trop souvent, à l'art culinaire. Il comprenait aussi la coupe et la couture. Les docteurs Boucher et St-Jacques avaient organisé un comité de médecins chargés de donner des cours aux normaliennes. L'abbé Henri Gauthier remplissait l'office d'aumônier.

C'est en 1910 que dans les vastes salles de l'Ecole Technique se fit l'installation qui ne rappelait en rien les logis modestes occupés précédemment. C'est là que mourait, le 4 décembre 1926, après quelques jours seulement de maladie, Mlle Jeanne Anctil qui avait consacré à cette œuvre le meilleur de sa vie. Se dépensant *(Lire la suite page 66)*



MME N. K. LAFLAMME, PRESIDENTE
La Photographie La Rose



MME ARTHUR LETONDAL, CONSEILLERE.



MME C. E. GRAVEL, CONSEILLERE.
La Photographie La Rose

L'Habitation de Québec

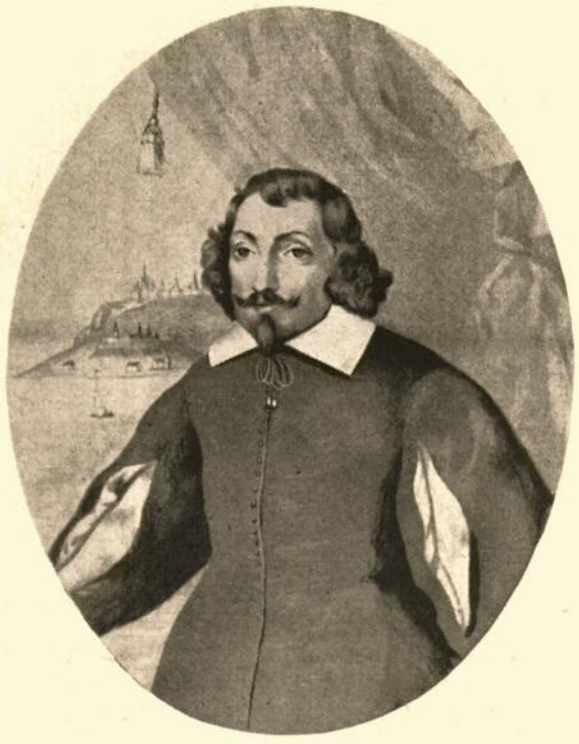
par Léo Paul Desrosiers

CHAQUE raison qui impose Québec à l'attention de Champlain peut se relier à une expérience précédente; ou plutôt Champlain distingue bien chaque raison qui impose Québec parce qu'il a passé lui-même par de nombreuses expériences ou qu'il en a étudié d'autres. Aussi la nouvelle habitation ne manquera ni d'eau potable ni de bois de chauffage comme celle de Sainte-Croix; la nouvelle colonie ne sera point exposée à des attaques brusquées comme la Floride et l'Acadie; autour de la future forteresse s'étendent de belles terres fertiles, et les Français pourront produire sous les remparts mêmes le «fondement de la nourriture» : à Tadoussac, à l'île Sainte-Croix, il n'y avait pas de culture possible. Jacques Cartier avait remonté le fleuve un peu trop loin; il avait dépassé de quelques milles l'endroit où devaient se poser la porte et la serrure de la Nouvelle-France; Champlain s'arrête exactement, lui, à l'emplacement que la nature impose. Enfin, il ne cherche pas toute une saison, il ne transporte pas l'habitation d'un lieu à l'autre, il ne gaspille ni le temps, ni l'argent des Associés. Aujourd'hui, toutes ces choses nous paraissent simples : l'étaient-elles vraiment quand de nombreuses entreprises du même genre ont échoué ?

Du récit se dégage, en effet, une impression de rapidité qui indique bien la célérité de l'action. « Je cherchay, dit-il, lieu propre pour nostre habitation, mais je n'en peu trouver de plus commode, ny mieux situé que la pointe de Québecq . . . laquelle estoit remplie de noyers. Aussitôt j'employay une partie de nos ouvriers à les abbatre pour y faire nostre habitation, l'autre à scier des aix, l'autre à fouiller la cave et faire des fossez . . . La première chose que nous fismes fut le magazin pour mettre nos vivres à couvert ».

En très peu de temps s'élève donc la bâtisse nouvelle, dans une clairière, au bas de la haute falaise. Quel aspect offrait-elle ? « estoit, dit encore Champlain, de trois corps de logis, à deux estages . . . avec une belle cave de six pieds de haut. Tout autour de nos logements je fis faire une galerie par dehors au second estage . . . avec des fossez de 15 pieds de large et six de profond : et au dehors des fossez, je fis plusieurs pointes d'esperons qui enfermoient une partie du logement, là où nous mismes nos pièces de canon : et devant le bastiment y a une place de quatre thoises de large, et six ou sept de long, qui donne sur le bort de la rivière. Autour du logement y a des jardins qui sont très-bons . . . »

Ainsi naît l'Habitation, aussi bien résidence, forteresse que factorerie, qui occupe « tout le milieu de la pointe de Québec, c'est-à-dire le terrain renfermé entre la Place et les rues Notre-Dame, Sous-le-Fort et Saint-Pierre ». Ce premier modèle sera copié presque à l'infini; et avec des variantes d'architecture, il s'élèvera plus tard sur tout le continent, dans les multiples postes de traite. Le pont-levis, les fossés, le cadran solaire, le colombier lui communiquent un aspect médiéval. Dans l'un des trois corps de logis conjoints, on emmagasine les vivres; le personnel habite le second et Champlain occupe le troisième avec quelques hommes. L'une des pièces sert de forge et l'autre de cuisine. Mais l'édifice complet paraît étriqué, un peu fragile : c'est qu'en termes d'aujourd'hui chacun des corps de logis ne compte que vingt pieds de long sur quinze de large, c'est-à-dire les dimensions d'un grand salon.



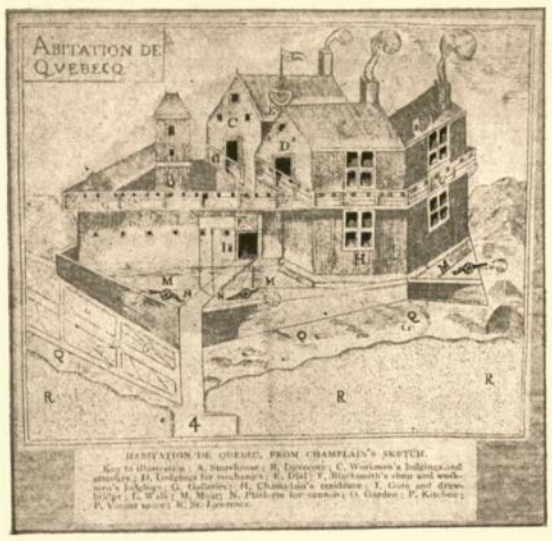
SAMUEL DE CHAMPLAIN
FONDE QUEBEC EN 1608 ET MEURT EN CETTE VILLE EN 1635.

C'est ainsi que s'ouvre le premier automne français dans le Canada. Juqu'en 1629, et plus particulièrement jusqu'en 1620, l'Habitation n'est animée que d'une vie végétative. Il importe peu que les hivernants sòient quinze ou cinquante puisqu'ils ne construisent pas de maisons, qu'ils ne défrichent ni n'essartent de terre, qu'ils ne mettent pas en valeur les ressources naturelles du pays. Au printemps, ils bêchent et ensemencent le potager; l'été, la Compagnie en emploie une bonne partie à la traite, à la manœuvre des barques, à la préparation des fourrures pour l'expédition. Ils transporteront du foin des prairies naturelles du Cap Tourmente à Québec; plus tard, ils travailleront aux réparations, aux additions de l'Habitation, à la construction du fort après 1620; ils érigeront la maison de Louis Hébert et le monastère des Récollets. Enfin ils vont à la chasse, à la pêche, ils abattent le bois de chauffage, ils exécutent les petits travaux de routine.

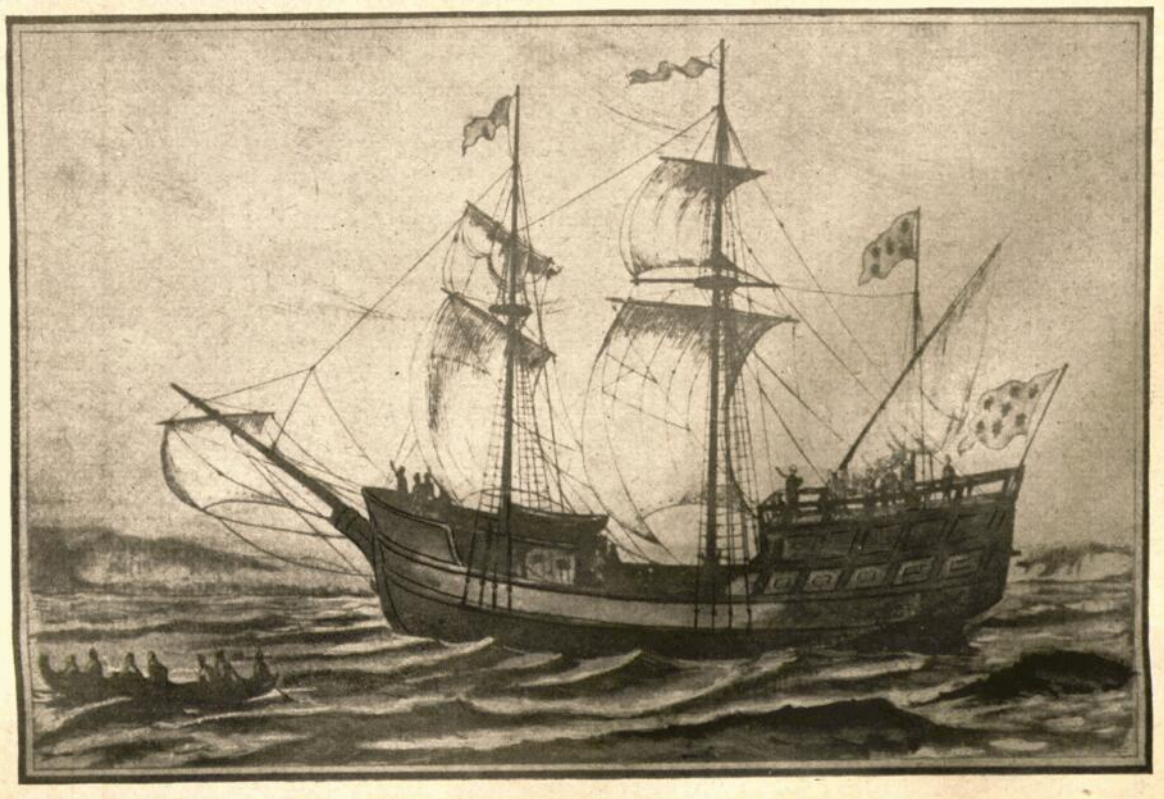
En un mot, l'Habitation existe, elle dure, mais presque à l'état stationnaire et en fonction de la traite des pelleteries; la sève court chaque année dans cet arbre qui grandit à peine, mais dont les fruits sont bien peu nombreux.

Le premier hivernement au Canada est un bon modèle des hivernements qui suivront : un certain nombre d'événements, toujours les mêmes, se répéteront chaque année; à ce premier noyau viendra s'ajouter ensuite tout ce que l'imprévu peut inventer.

Vers le 15 septembre, les tribus indiennes du Saint-Laurent accourent pour la pêche de l'anguille : Tadoussac, Québec, Trois-Rivières envoient des contingents. « Les communes des sauvages de cinquante à soixante lieues de Québec, dit Champlain, s'assemblent tous en ce dit lieu au mois de Septembre et Octobre, pour faire la pesche d'anguilles qui est en abondance en ce temps-là, lesquels ils font boucaner, et les réservent pour les manger jusques au mois de janvier, que les neiges sont hautes, pour aller à la chasse de l'eslan, dequoy ils vivent jusqu'au Printemps ». Vite, la vallée de la rivière Saint-Charles, en arrière du Cap Diamant, se couvre de wigwams d'où monte la fumée. Sur la grève, les sauvages contruisent de longs murs de pierres; ils laissent une ouverture qui permet au poisson de passer, à marée haute, dans une nasse; puis à marée basse, ils *(Lire la suite page 65)*



L'HABITATION DE QUEBEC D'APRES UN CROQUIS DE CHAMPLAIN.
LA LETTRE H INDIQUE LES APPARTEMENTS DE CHAMPLAIN, GOUVERNEUR DU CANADA. LA LETTRE R, LE SAINT-LAURENT.



C'EST A BORD DE CE VOILIER, LE « DON DE DIEU », QUE CHAMPLAIN FIT SA PREMIERE TRAVERSEE EN AMERIQUE DU NORD.



LE MAJOR OLIVAR ASSELIN, DE L'INFANTERIE CANADIENNE. PHOTO PRISE A MONTREAL EN 1916, LA VEILLE DU DEPART D'ASSELIN POUR LA GUERRE.

Olivar Asselin

par

Antonio Perrault

En 1926, je publiai dans l'*Action française* — l'orthodoxe, celle de Montréal — un « portrait » d'Olivar Asselin. L'article n'était pas signé. Asselin me reconnut. « Je suis touché, me dit-il; je vous remercie, mais je ne vous félicite pas. Mon portrait physique et moral ? Seul, je puis l'écrire. »

Il disait vrai. Asselin était trop intelligent pour n'avoir pas suivi la maxime antique : « Connais-toi ». Sachant, mieux que personne, sa valeur et ses faiblesses, il avait le courage moral — si rare — de se juger lui-même.

Cher ami, maintenant que tu vas devenir « un peu de cendre sur qui l'herbe croîtra », maintenant que ta main inerte ne peut plus tenir une plume, permets à ce vieux compagnon de route d'essayer, une fois encore, de tracer les contours de ta physionomie. En déposant sur ta tombe ses regrets, il voudrait dégager de ta vie laborieuse quelques leçons, apprendre aux jeunes d'aujourd'hui la force que tu devins au Canada français, les services remarquables que tu lui rendis.

•

Asselin était hors cadres, hors concours, disent les cerbères aux examens.

Deux hommes de ma génération ne peuvent être ni classés, ni catalogués : Henri Bourassa et Olivar Asselin. Depuis 1867, ce sont, sans conteste, les deux personnalités les plus originales que notre race ait connues. La vie les rapprocha un temps. Pouvaient-ils tirer longtemps ensemble dans le même collier ? La route commune n'est pas faite pour les natures de cette trempe, hors ligne et hors de pair. Vivant pleinement de la vie de l'esprit, ils apparaissent inaptes à suivre le rang formé, sinon par les médiocres, du moins par les gens . . . moyens, dirait Flambeau.

•

Asselin était fait de contrastes. Corps débile, mais énergie de fer; pamphlétaire capable, en dix lignes, d'écorcher ou de ridiculiser à jamais un adversaire, mais capable aussi, non pas seulement de charité manifestée en gros sous, mais de cette générosité d'âme et de cœur réservée aux êtres vraiment supérieurs : joie débordante, folichonneries d'enfant, mais aussi mutisme, tristesse profonde.

Cette opposition dans ses attitudes, ou mieux la richesse de sa nature, le suivit dans sa tombe. Certains jours de batailles électorales ou de polémiques, qui pouvait prévoir qu'Olivar Asselin serait enseveli dans une bure de moine ? A côté de son existence batailleuse il y avait eu son œuvre du Refuge de la Merci. C'est justice s'il laisse à ses amis l'image d'un frère hospitalier de l'ordre de Saint-Jean de Dieu.

•

Combien d'années comptait notre amitié ? Je le vis, ou mieux je l'entendis, pour la première fois le 8 décembre 1903, soir d'une réunion d'apparat au manège militaire à Québec. Le premier mars précédent Asselin avait fondé la Ligue Nationaliste, — ce groupement dont Omer Héroux rappela le souvenir au lendemain de la mort d'Asselin, en un article comme seuls peuvent en écrire les très grands journalistes. Nous voulons, dit Asselin ce 8 décembre 1903, nous voulons « prendre les foules aux entrailles. » Combien de ma génération furent pris ainsi par ces quelques hommes d'esprit et de cœur. L'impérialisme heurtait, comme il le fait encore, nos sentiments canadiens.

Des remparts de Québec, un soir d'octobre 1899, j'avais vu partir les navires d'où nous disaient adieu les soldats canadiens allant combattre les Boers. Depuis quelques années Henri Bourassa était devenu l'idole de la jeunesse. S'il demeura le théoricien de ce groupe, Asselin en fut la cheville ouvrière. Pendant une dizaine d'années Asselin fut sur la brèche, groupant quelques travailleurs, prêchant l'autonomie du Canada dans l'empire, l'autonomie des provinces dans la Confédération, l'adoption d'une politique exclusivement canadienne dans le domaine intellectuel et économique. Seuls les intimes d'Asselin connaissent les sacrifices auxquels il se soumit pour maintenir contre les puissants son journal le *Nationaliste*, les prodiges qu'il accomplit pour amener les politiques à modifier leurs conceptions.

Que de soirées passées ensemble dans ma chambre d'étudiant, puis de jeune avocat rue St-Denis. Devant tant de courage, les efforts que nécessitait une telle œuvre, je lui disais : « Et votre femme et vos enfants ? Pouvez-vous leur imposer cette vie difficile et faite d'épreuves ? Un homme voué à une telle existence doit-il fonder un foyer ou traverser seul la vie ? » Son optimisme avait tôt fait de calmer mes doutes : « Dieu m'a donné une femme qui me seconde, qui aime mes idées et accepte de grand cœur les sacrifices que demande leur réalisation. Avec une telle épouse, rien à craindre de la vie. » Heureux les hommes qui retrouvent au foyer une compagne d'une si rare qualité. Devant les attaques des uns, l'indifférence ou l'ingratitude des autres, leur réconfort c'est de savoir qu'ils gardent près d'eux une femme à l'esprit assez éclairé pour les comprendre, au cœur assez haut placé et assez généreux pour ne jamais se plaindre.

•

Pendant plus de trente ans nous n'avons pas cessé d'être unis. Toujours d'accord ? L'affirmative serait exagérée. L'amitié véritable permet, sans rompre ses liens, les divergences de vues sur les choses et les hommes. Asselin parut mécontent lorsque je refusai de le suivre dans sa salle de rédaction. Il me savait sur les confins qui séparent le Barreau et le Journalisme. Il souhaitait me voir imiter mon ami Georges Pelletier et abandonner l'Ordre pour le monde de la plume. J'eus du moins la joie de le compter au nombre de mes clients et d'apprécier parfois, dans mon étude d'avocat, quelques-uns de ses articles dont les phrases n'avaient pas été écrites pour plaire . . . *(Suite à la page 65)*



MARCEL RAINVILLE, CHAMPION DU CANADA 1934. CLASSE No 1 DU CANADA POUR 1932 ET 1934. MEMBRE DE L'EQUIPE CANADIENNE DE LA COUPE DAVIS DE 1929 A 1934. SEUL JOUEUR CANADIEN QUI AIT GAGNE UN MATCH CONTRE LES ETATS-UNIS DANS LE TOURNOI DE LA COUPE DAVIS.

Le Tennis chez les Canadiens francais

par Marcel Rainville

QUEL rôle nos joueurs canadiens-français ont-ils joué dans l'histoire du tennis? Voici une question à laquelle il est relativement facile de répondre; mais une difficulté surgit tout de même, celle de limiter au cadre plutôt restreint d'un article comme celui-ci des résultats de recherches qui couvrent une période de cinquante années.

Le tennis, en effet, ne s'est pas implanté chez nous du premier coup : pendant longtemps on l'a considéré comme un jeu de société que l'on pratiquait sans trop se fatiguer. Mais aujourd'hui, ce jeu s'est conquis une place dans le domaine des sports; nos plus grands athlètes, les Newsy Lalonde, les Howie Morenz, etc . . . l'ont marqué de leur approbation. La chronique du tennis occupe une place importante dans les colonnes de nos journaux et de nos revues; les rencontres intéressantes sont radiodiffusées tout comme les autres grands événements sportifs.

Forcément, cependant, il faut nous contenter d'un résumé bien concis des activités des nôtres. Allons-y donc sans autre préambule.

1884. Le nom de Léopold Galarneau est le premier que je trouve mentionné dans la Gazette. Il fait partie d'un comité qui a charge de l'organisation d'un club de tennis à l' « Iroquois House », Saint-Hilaire.

1886. La Gazette annonce la fondation d'un club: « Un nouveau club de tennis vient d'être formé sous le nom fashionnable de « Mikado »; plusieurs Canadiens-français en sont membres; c'est une preuve que ces derniers commencent à s'intéresser au sport; bien qu'ils ne soient que des commençants, ils espèrent pouvoir former une équipe solide avant la fin de la saison et donner du fil à retordre aux autres clubs de la ville. »

1890. « J.-A. Prevost est le secrétaire du Club de tennis de Lachine; il y a un Durand sur le Comité. »

1891. Un monsier Robin joue pour Lachine dans la ligue.

1892. Le compte rendu suivant parait dans la Gazette : « Un tournoi intéressant s'est terminé samedi dernier à la résidence de monsieur J.-R. Gaudet, à Saint-Hyacinthe. Monsieur Broderic gagna le simple, battant son adversaire, 6-3, 6-2, 6-5. J.-E. Gaudet et J. Laframboise ont défait Broderic et Saint-Jacques dans la finale du double; le dernier set fut gagné à 6-2. G. Lamothe était le favori, car il est reconnu comme le meilleur joueur de Saint-Hyacinthe; mais à la fin de son match contre Saint-Jacques, il était nerveux et perdit beaucoup de sa régularité. »

J. Laframboise, dont il est question ici, est le père d'Henri Laframboise.

1895. Il y avait un Gaudet sur l'équipe du McGill.

1903. P. Garneau joue pour le Côte St-Antoine L.T.C. qui remporte le championnat de la Ligue Interprovinciale; Garneau gagne aussi le championnat simple intermédiaire de la province.

1904. Je trouce une note au sujet du Club de tennis Dorion, de Vaudreuil : président honoraire, l'honorable F.-L. Béique; président, l'échevin G.-W. Sadler; vice-président, M. Hamilton; secrétaire-trésorier, J.-A. Richard; exécutif, F.-C. Nash, Louis Béique et Walter Ramsay.

1905. P. Garneau et G.-W Grier gagnent le championnat double de la province. J.-A. Prevost et mademoiselle E. Clay sont finalistes dans le double mixte pour le championnat de la province.

1906. P. Garneau et mademoiselle E. Clay jouent dans la finale du double mixte pour le championnat de la province.

1910. Henri Lajoie fait partie de l'équipe de l'Université McGill qui remporte le championnat intercollégial du Canada.

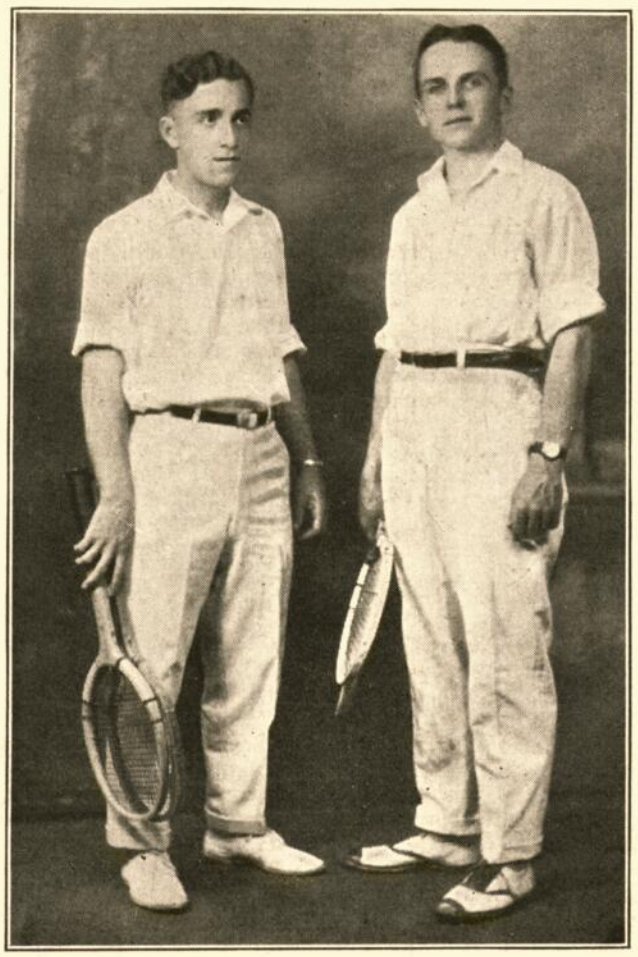
1911. Le Club de tennis Noanette, de Saint-Hyacinthe, se classe troisième dans la deuxième section de la ligue Intermédiaire; représentant Saint-Hyacinthe : J. Laframboise, H. Laframboise, Payan, H. Morin. Le notaire Edmond Desaulniers et J.-A. Prevost représentent le Country Club de Saint-Lambert qui se classe deuxième de la première section.

1913. Henri Laframboise fait partie de l'équipe de la Y.M.C.A. qui remporte le championnat de la Ligue Senior.

Cette année est marquée par la fondation du Club de tennis Outremont qui va réunir les meilleurs joueurs canadiens-français.

1916. Louis Robert fait partie de l'équipe de la Y.M.C.A. qui remporte le championnat de la Ligue Intermédiaire.

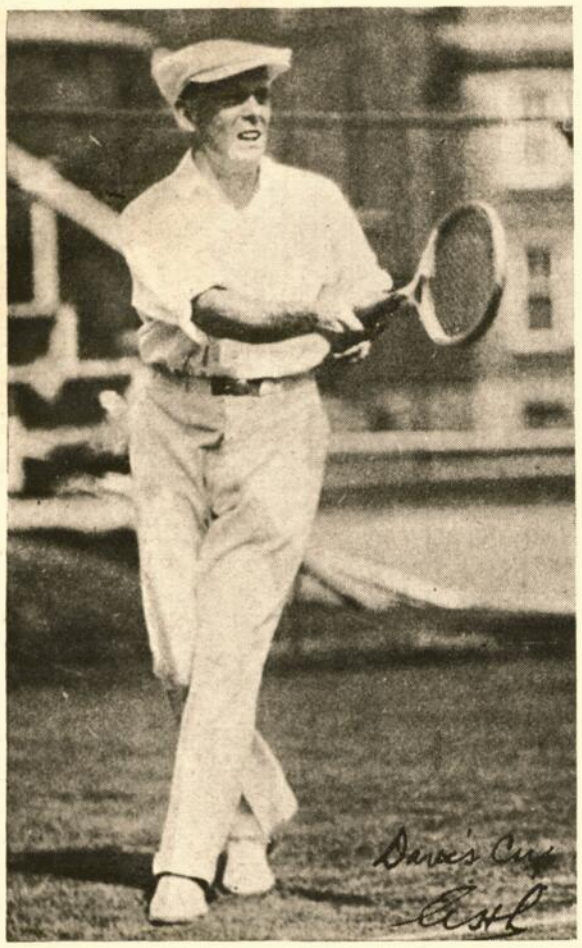
Mais c'est après la guerre qu'en France comme au Canada français, coïncidence assez curieuse, le tennis prit vraiment son essor. De 1919 à 1927, les noms d'Henri Laframboise, d'Henri Morin, d'Ernest Savard, de Louis Robert, de Joachim Tessier, d'Ange-Lys Beaupré, de Rodolphe Bernard ont rempli nos annales de tennis.



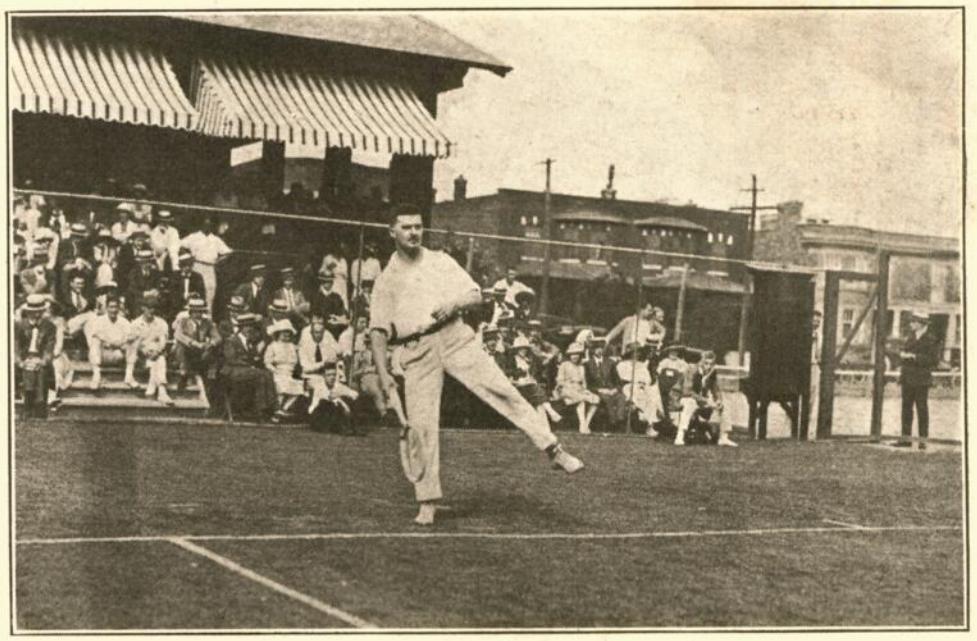
PAUL DESCHENES ET ANTONIO VALOIS, CHAMPIONS INTERMEDIAIRES DE LA PROVINCE DE QUEBEC POUR 1926. PAUL DESCHENES A ETE CHAMPION INTERMEDIAIRE POUR 1928.



MADAME A.-L. BEAUPRE, CHAMPIONNE DE LA PROVINCE DE QUEBEC POUR 1922.



LE NOTAIRE HENRI LAFRAMBOISE, MEMBRE DE L'EQUIPE CANADIENNE DE LA COUPE DAVIS POUR 1921 ET 1925. CHAMPION DU CANADA SUR COURTS COUVERTS POUR 1920 ET 1921.



LE NOTAIRE HENRI MORIN, GRAND COEQUIPIER ET RIVAL D'HENRI LAFRAMBOISE.

Une fois de plus, il faut couper court : insistons seulement sur le fait qu'Henri Laframboise fut vraiment un joueur de grande classe, ayant été choisi pour représenter le Canada en 1921 contre l'Australie, alors qu'il livra au grand Jim Anderson une bataille restée fameuse; la maladie empêcha Henri de faire partie de l'équipe en 1923 et 24, mais il fut de nouveau choisi en '25. Impossible d'ailleurs même d'énumérer ses nombreux championnats, car ceci ferait à lui seul le sujet de tout un article.

Pour n'avoir pas été ausi fameux que leur copain Henri Laframboise, Henri Morin et Ernest Savard n'ent ont pas moins été de très grands joueurs.

Nonchalant à l'extrême, peu soucieux de se faire mourir, du moins ses bons amis le disent, Henri Morin possédait tout de même un jeu bien complet qui faisait d'admiration de tous; retenu à Saint-Hyacinthe par sa pratique du notariat, il vit sa carrière écourtée et limitée, mais il avait fait sa marque dans le tennis canadien et son nom restera parmi les plus fameux de notre tennis.

Ernest Savard était tout à fait différent d'Henri Laframboise et d'Henri Morin. Dans les affaires comme dans les sports, Ernest aime que ça marche vite. Encore aujourd'hui, c'est toute une éducation que de le voir à l'œuvre sur les courts; services, drives, etc . . . il n'y a pas d'hésitations ni d'atermoiements; ça passe ou ça casse, si nous pouvons ainsi dire. Accaparé par ses affaires, par la direction active du Canadien au hockey et des Royaux au baseball, Ernest Savard trouve le temps de pratiquer le tennis et prend un malin plaisir à donner du fil à retordre à nos jeunes joueurs. Les deux victoires qu'il a remportées la même semaine sur A.-J. Veysey, le grand rival d'Henri Laframboise, dans le tournoi provincial et dans le tournoi de la coupe Montréal, sont les deux exploits dont il parait s'enorgueillir le plus . . .

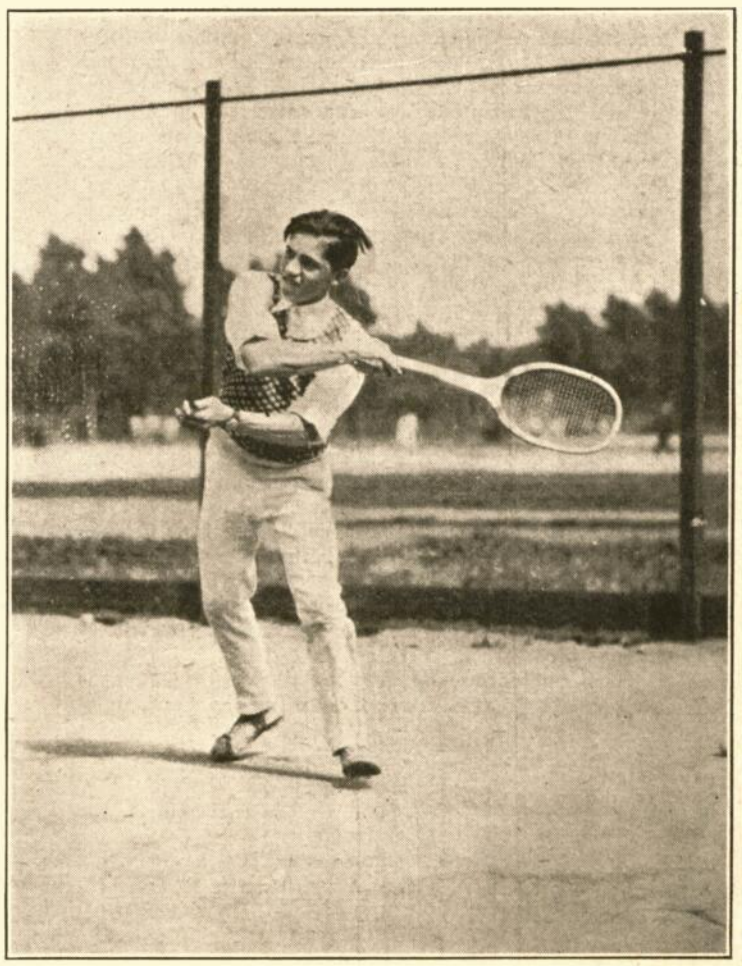
A peu près vers le même temps où tous ces joueurs faisaient parler d'eux, une charmante Canadienne française, Madame A.-L. Beaupré, de Québec, remportait le championnat de la province de Québec. Nous revoyons encore tout notre groupe derrière la clôture du Club de tennis Outremont, les yeux tout grands, incapables de décider si nous préférions suivre le jeu ou regarder seulement madame Beaupré . . .

Ceci termine un résumé trop court d'une période bien remplie; dans un prochain article, nous discuterons une autre génération, celle dont les activités ont commencé vers 1925 : quelques-uns, comme Marie-Joseph d'Anjou, ne sont plus actifs, mais ils ont quand même joué un rôle intéressant, ce dont les lecteurs pourront d'ailleurs se rendre compte.



WILLARD F. "BILL" CROCKER, FAMEUX JOUEUR CANADIEN.

MARIE JOSEPH D'ANJOU AUJOURD'HUI LE PERE D'ANJOU, S.J., CHAMPION INTERMEDIAIRE DE LA PROVINCE POUR 1925.





Danseuses et Figurantes de Hollywood



APPAREMMENT ce ne sont que des automates. Mais on n'imagine pas tous les sacrifices qu'il faut s'imposer pour acquérir cette discipline intelligente, ce synchronisme parfait des grands ballets. Ces danseuses, brunes ou blondes, semblent toutes coulées dans le même moule : un sourire parfait, un corps parfait, des jambes parfaites. Elles ont cependant leur personnalité propre et il faut toute l'autorité du directeur pour éviter les frictions. La vie d'une danseuse — ou chorus girl — est si rigoureuse, et d'une gloire si éphémère, que seule une ambition acharnée peut la faire accepter.

A Hollywood, elles sont douze cents jeunes filles de dix-huit à vingt-cinq ans; mais combien d'entre elles gagnent, en une année, autant qu'une modeste sténographe ? Les salaires sont bas. $60 par semaine, c'est le maximum . . . quand elles travaillent. Au seul chapître du vêtement, il faut compter au moins $1000 par année; ajoutez à cela les argents que beaucoup d'entre elles doivent envoyer à leurs parents. Quelques mots sur la vie d'une « chorus girl » feront mieux comprendre le faux éclat de ces Vénus polycopiées . . .

Elles vivent toujours deux ou trois dans un petit appartement; cela leur permet d'économiser des frais de téléphone, de cuisine, etc. Quand l'une des compagnes va à son travail ou au magasin, l'autre doit faire la popote et surtout, surtout guetter auprès du téléphone ! A toute heure du jour et de la nuit, l'agence de placement peut réclamer des danseuses pour un film et il n'attendra pas ! Ainsi passent des heures et des jours d'anxiété, occupés à expérimenter des maquillages, à s'assouplir les muscles, à chercher des pas inédits. Et puis, il y a les leçons d'équitation, de diction : tant d'autres furent d'obscures *chorus-girls* et qui devinrent grandes vedettes en peu de temps ! Voilà la vraie raison de ces intrigues, de cet acharnement, de cette torture physique et morale !

Ainsi ont débuté de grandes vedettes de l'écran américain : Joan Crawford (ex-Lucille LeSueur),

C'EST AINSI QUE DORMENT LES FIGURANTES ET LES *CHORUS-GIRLS* D'HOLLYWOOD. LE JOUR ET LA NUIT, ELLES N'ONT D'AUTRE ESPOIR QUE LE COUP DE TELEPHONE QUI LEUR APPORTERA UN ENGAGEMENT DE QUELQUES JOURS. EN ATTENDANT, ELLES ECONOMISENT, ELLES LAVENT ELLES-MEMES LEUR LINGE ET FONT LEUR CUISINE SUR LE PETIT POELE A GAZ. ET SURTOUT ELLES NE NEGLIGENT PAS LEUR ENTRAINEMENT . . . NI LEUR BEAUTE.

Photos Pix

Miriam Hopkins, Nancy Carroll, Billie Dove, Barbara Stanwyck, Ruby Keeler et beaucoup d'autres.

A seize ans, Joan Crawford s'engagea dans une petite troupe théâtrale; mal payée, elle ne gardait ses emplois qu'une semaine ou deux. Maintes fois, elle fut forcée de quitter la scène pour travailler dans les grands magasins. A vingt ans, elle était première d'un régiment de danseuses, à Détroit. Un *producer* la remarqua et lui offrit un engagement dans une troupe new-yorkaise. Fort intelligente et non moins travailleuse, Joan Crawford s'acquit une certaine célébrité. L'ami d'un ami d'un ami d'un producteur de Hollywood lui obtint un bout d'essai devant la camera. Quatre années après, elle était *star*. Mais comme vous pensez bien, ses tracas n'étaient pas terminés : il est souvent plus difficile de rester sur les sommets que d'y grimper !

Par contre, bon nombre de ces jolies personnes, séduites par la société brillante et jouisseuse où elles sont entraînées, ont une fin tragique. Qui se souvient de Vivian Gordon, le « papillon du Broadway » ? Elle fut témoin dans un procès de marchands de plaisir; deux jours après, on trouvait son corps criblé de balles au bord d'une route . . . Et aussi Doris Dawn, qui se jeta du seizième étage d'un hôtel de New-York . . .





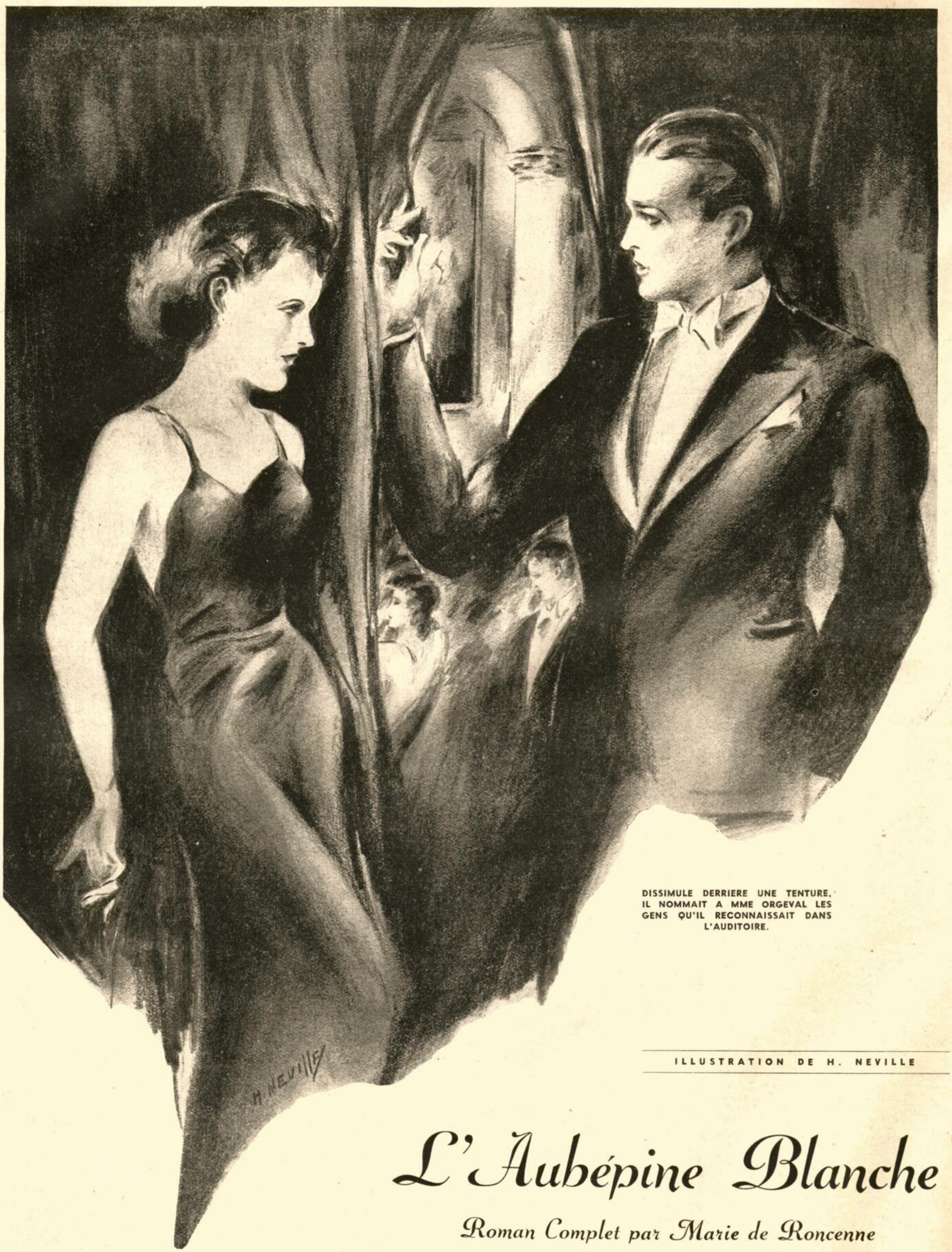
ETRE BELLES, ETRE ELEGANTES, C'EST LA CONDITION *SINE QUA NON* POUR OBTENIR UN EMPLOI DANS LES STUDIOS. AUSSI, A HOLLYWOOD, DES MAGASINS SE SPECIALISENT DANS LA COPIE DES TOILETTES PORTEES PAR LES VEDETTES. C'EST LA QUE LES ASPIRANTES ETOILES FONT LEUR PROVISION DE CHIC. — AU STUDIO, ELLES DOIVENT PARFOIS ATTENDRE DE LONGUES HEURES, ENTRE LES SEANCES. QUELQUES FRUITS REMPLACENT ALORS LES COUTEUX REPAS DU RESTAURANT.

Photos Pix

Il y a celles qui épousent des millionnaires. Ça arrive. Mais l'union dure souvent le temps des roses. Racontons en deux mots l'histoire d'Anne Staunton. Elle avait vingt ans et des jambes magnifiques. Dans un grand cabaret new-yorkais où elle exécutait ses cabrioles, elle fit la connaissance d'un élégant gentleman, Reggie Parr. Il lui offrit des fleurs, puis du champagne, puis des toilettes. Pas de doute : c'était un millionnaire ! Au bout d'une semaine, Anne avait si bien manœuvré qu'elle épousait son galant . . . pour s'apercevoir que le Prince Charmant n'était qu'un vendeur d'automobiles; évidemment, la vie se moquait bien des belles légendes et des romans.

Raconter l'histoire d'une simple figurante du cinéma apporterait des faits encore moins gais. Elles aussi vivent « en société » dans un minuscule appartement meublé ou plutôt en chambre; on y manque à peu près de tout, sauf, bien entendu, du téléphone, accessoire indispensable. Quand elles travaillent, ce qui arrive parfois, elles gagnent $25 ou $30 par semaine. Le rêve de toute figurante, à Hollywood, consiste à obtenir un rôle qui permette de prononcer au moins une petite phrase. Voilà la grande affaire, puisque dès lors, elle touche au moins $25 par séance. De même si son rôle comporte un jeu de scène, un truc quelconque.

Mais revenons à nos danseuses. Ce sont, pour la plupart, de bonnes petites personnes; au début, en tout cas. Elles n'ont que le tort de se risquer dans un monde plein de désillusions et d'embûches. Machines à tourbilloner en grappe ou en ligne, elles sont ce qu'on veut qu'elles soient : de la géométrie pure, des rosaces irréelles, des allégories stupides, des nénuphars à transformation . . .



DISSIMULE DERRIERE UNE TENTURE, IL NOMMAIT A MME ORGEVAL LES GENS QU'IL RECONNAISSAIT DANS L'AUDITOIRE.

ILLUSTRATION DE H. NEVILLE

L'Aubépine Blanche

Roman Complet par Marie de Roncenne

CHAPITRE PREMIER

Fabienne Orgeval

Il y a quarante ans, une jeune fille bien née ne faisait jamais son entrée dans le monde sans avoir passé deux ans en pension à l'étranger, ou tout au moins, dans une maison d'éducation en vogue. En cela, comme en toutes choses, c'était une question de mode, qui changeait suivant les caprices et les préjugés de la classe dirigeante ! Dans les petites villes de province, dès qu'une jeune fille de la haute bourgeoisie atteignait ses 15 ans, sa mère se mettait en campagne. Avec autant de discrétion que de tact et d'activité, elle s'informait des pensionnats les plus selects, les mieux réputés, où les « demoiselles de la société » avaient « terminé leur éducation ».

Tel était le cas de Mme Orgeval, la femme la plus en vue dans le monde verviétois. Elevée chez les Dames du Sacré-Cœur, où elle avait été grand « Ruban Bleu », elle avait élu ses amies dans un cercle choisi, voire même parmi la noblesse. Elle avait épousé, à 20 ans, Maurice Orgeval, le fils d'un riche industriel de la ville. Ils avaient deux enfants : Raoul et Fabienne.

Rien n'avait empêché Louise Orgeval de mener une vie toute de confort, de luxe même et de distractions mondaines. Entourée de ses ravissants enfants, quand elle avait le désir de les voir, débarrassée entre-temps de tout soin matériel par une précieuse gouvernante, elle jouissait de la vie, sans s'apercevoir que les années passaient avec une rapidité vertigineuse. Les cérémonies de la Première Communion de ses enfants, leurs succès annuels dans le pensionnat ou au collège n'avaient paru à la jeune femme que des occasions de faire une fête de plus en famille. Elle les accueillait souriante, comme on accueille un rayon de soleil plus ardent au milieu d'un jour déjà sans nuage. Fêtée partout, consciente de sa supériorité due à la situation de son mari, certes, mais aussi à la grâce et à la distinction de ses manières, Mme Orgeval avait conservé l'entrain, la jeunesse, la beauté de ses 20 ans. Son mari en était encore épris comme au premier jour. Aucun des deux ne se sentait vieillir. Une femme n'est-elle pas, du reste, à 36 ans, dans la fleur de l'âge et au plus beau temps de sa maturité?

Aussi se regardèrent-ils avec un réel étonnement, quand un soir, effeuillant le calendrier, Louise Orgeval s'écria :

— Demain, 13 septembre ! ! ! Mais c'est l'anniversaire de la naissance de Fabienne. Il va falloir mettre quinze bougies autour de son gâteau de fête.

— Comment ! . . . Cette petite va déjà avoir 15 ans ? . . .

— Evidemment ! . . . Comme le temps passe, je n'en reviens pas, mon ami . . .

— Tu es encore une si ravissante jeune femme, ma chérie. On te croirait la sœur aînée de ta fille.

— Flatteur ! . . . reprit Louise persuadée pourtant de ce que disait son mari. Sais-tu qu'il va falloir songer à envoyer Fabienne en grande pension ?

— Bah ! elle peut encore attendre. Si elle part l'année prochaine, elle nous reviendra à 18 ans et, certes, on ne se marie pas à cet âge.

— Tu as raison. J'ai le temps de choisir à bon escient l'institut où notre grande fille sera le mieux. La question a son importance. Tout d'abord, je ne tiens pas à confier Fabienne à un couvent où l'on attire les jeunes à la vie religieuse.

— Ah ! par exemple, crois-tu que notre fille se laisserait circonvenir ?

— Il n'y aurait pas à la circonvenir, mon ami, mais simplement à encourager, à exalter ses propres tendances. Je tiens aussi à ce que Fabienne reste dans notre monde. Le fait d'avoir côtoyé, au pensionnat de Verviers, les enfants des petits commerçants de la ville n'a aucune conséquence pour son avenir. Quand elle rentrera de pension, on l'aura perdue de vue pendant deux ans et elle ne sera plus, pour ses compagnes d'aujourd'hui, que Mlle Orgeval, la fille du grand industriel, à cent coudées au-dessus d'elles comme rang social. Tandis que les amies qu'elle se fera avant d'entrer dans le monde seront des relations à conserver, celles qui la classeront dans la société.

— Tu parles d'or, ma mignonne; je m'en remets entièrement à toi.

Savoir où Fabienne irait finir son éducation, était désormais la hantise de Louise Orgeval. Elle jubilait de se trouver un rôle à jouer. Fière de pouvoir donner une louable excuse à ses réunions mondaines, aux visites, qui occupaient tout son temps, elle allait les multiplier sous prétexte de remplir son devoir de mère. Ce devoir ne lui avait jamais été fort encombrant jusqu'ici, il lui devenait de plus en plus intéressant. Sa première enquête se ferait chez ses voisines d'en face : deux vieilles filles retraitées, connues dans toute la ville, chez qui arrivaient les échos de tous les potins de terroir : les demoiselles Duriez et Plantin.

Anciennes institutrices de l'école moyenne, où ces demoiselles s'étaient liées d'amitié, elles avaient décidé de finir leurs jours ensemble. Jamais on n'apercevait Mlle Désirée sans son inséparable Léontine et Léontine ne paraissait jamais qu'accompagnée de Désirée. La nature semblait avoir prévu que la vieillesse en ferait des sœurs jumelles; toutes deux de petite taille, ne différant pas d'un pouce de hauteur, elles étaient minces et fluettes. Quand elles sortaient, habillées chacune d'un manteau de forme identique, taillé dans la même pièce de drap gris foncé, coiffées d'un chapeau à larges brides de soie à l'aigrette mesquine, on pouvait les confondre. Les deux sœurs siamoises trottinaient toujours côte à côte. On les comparaît volontiers à deux petites souris, furetant dans les coins de la la ville, pour se mettre en quête des dernières nouvelles et, au besoin, de quelque scandale. Ce n'est pas qu'elles eussent aimé les colporter, ces scandales. A Dieu ne plaise ! . . . Ces demoiselles Duriez et Plantin étaient dévotes, sinon discrètes; et, quand leurs chastes lèvres se permettaient de chuchoter tout bas un fait-divers choquant à des oreilles aux aguets, elle ne le faisaient qu'en y ajoutant un blâme sévère :

« Pensez donc, une belle aberration serait-elle possible ? . . . Dans une ville qui se respecte comme la nôtre ! . . . Vous savez, je ne vous le donne que pour ce que cela vaut . . . », etc., etc.

Les demoiselles Duriez et Plantin étaient très dévotes. Tous les matins, dès 6 heures, elles trottinaient vers la paroisse où chacune avait sa chaise velours rouge rembourrée et marquée à son nom. Aussitôt après la messe, où elles avaient remarqué que Mme de Paxert était absente, que Mme Pinchart avait un rhume, que M. le curé avait longuement entretenu son vicaire, enfin où elles avaient, en somme, tout observé par le plus menu détail, elles rentraient se calfeutrer chez elles, dans une chambre du rez-de-chaussée donnant sur la rue.

Léontine allumait le feu et faisait le café, pendant que Désirée époussetait les deux grands fauteuils qu'elles allaient occuper le reste de la journée. Ces fauteuils confortables, à hauts dossiers recouverts de toile cirée noire, étaient installés contre la fenêtre à hauteur des vitres, permettant ainsi aux deux amies d'inspecter, sans en perdre un iota, tout ce qui se passait dans la rue.

Après le déjeuner, elles s'y installaient, en face l'une de l'autre, les pieds posés sur un tabouret en été et sur une bouillotte, en hiver.

Cette chambre du rez-de-chaussée leur servait de cuisine, de salle à manger, de salon et même de salle de classe, car Léontine y donnait encore des leçons particulières aux enfants arriérés des bonnes familles bourgeoises qui préféraient ne pas fréquenter l'école.

Pendant ces cours, l'inspection de la rue était laissée à Désirée, l'aînée. Celle-ci, aussi calme que sa compagne était nerveuse, devenait de plus en plus sourde, ce qui exaspérait l'autre. Leur amitié s'affirmait surtout par des discussions continuelles.

« Qui se dispute, s'adore », dit le proverbe. Désirée et Léontine s'adoraient donc, car le caractère acariâtre de la plus jeune se traduisait, à tout moment, par des remarques désagréables, des attaques directes, des ronchonnements perpétuels.

Désirée n'en entendait que la moitié, bénéficiant de son heureuse surdité. Elle ne répondait pas à Léontine, se contentant de lever les yeux au ciel ou de faire un geste de la main, pour témoigner de la grande patience qu'elle apportait à leur bonne entente.

Mme Orgeval était en odeur de sainteté chez les demoiselles Duriez et Plantin, car, friande de nouvelles, elle allait, chaque semaine, passer une heure avec les vieilles institutrices. Elle leur confiait Fabienne les après-midis du jeudi et du samedi, afin de revoir les matières où celle-ci n'avait pas eu les 9-10 des points au pensionnat.

Par une sage diplomatie, Louise Orgeval s'attirait les bonnes grâces de ses deux voisines en leur envoyant, quand elle avait une réception de gala, une friandise, un pâté de venaison ou tout autre plat fin. Cette attention valait à Fabienne et à sa mère une réputation idéale. Ces demoiselles chantaient leurs louanges à qui voulait les entendre.

Ce matin-là, Léontine et Désirée venaient de s'installer chacune dans son fauteuil respectif, quand un coup de sonnette retentit :

— C'est la bonne de chez Mme Orgeval, murmura Désirée; je viens de la voir sortir, un petit récipient à la main. Va vite lui ouvrir, Léontine. C'est, sans doute, encore une gâterie de cette aimable dame.

— Si tu me l'avais dit tout de suite, je n'aurais pas dû me déranger, répliqua l'autre déjà hargneuse. J'aurais ouvert la fenêtre et appelé la femme de chambre au passage, elle m'aurait remis le paquet.

— C'eût été bien poli, remarqua Désirée !

— Heuh ! fit Léontine en se levant.

Elle s'arrêta, un instant devant la grande glace dominant le poêle, sur lequel mijotait un haricot de mouton dans une minuscule casserole, fixa quelques mèches de cheveux roussâtres qui lui tombaient sur les oreilles et sur le nez, en disant :

— On est absolument décoiffée dès le matin, à cause de ses chapeaux.

Puis, elle se dirigea vers la porte d'entrée.

Le temps de traverser l'étroit corridor et d'ouvrir à la visiteuse avait suffi à Léontine pour changer l'expression de son visage. D'un sourire qu'elle voulut être aimable, elle accueillit la femme de chambre :

— Ah ! c'est vous, Caroline ? Mme ou Mlle Orgeval ont-elles besoin de nous ? Aucune d'elles n'est souffrante, j'espère ?

— Non, non, rassurez-vous, Mademoiselle, reprit la jeune fille qui n'arrivait pas à placer un mot. Madame m'envoie vous remettre ce petit plat et un morceau du gâteau d'anniversaire de Mademoiselle. Elle fait demander si elle pourrait venir vous voir dans une heure.

— Comment donc ! Mme Orgeval est toujours la bienvenue chez nous. Justement la fille de la comtesse Orion, à qui je devais donner une leçon ce matin, ne viendra pas parce qu'elle est grippée. Nous serons donc toutes à Mme Orgeval. Dites-le lui, ma fille, en la remerciant déjà de son gentil envoi.

Une heure plus tard, on frappait familièrement à la fenêtre des vieilles demoiselles :

— C'est moi, mes bonnes amies, passez-moi votre clef pour ne pas devoir vous lever.

— Jamais de la vie, par exemple ! protesta Léontine en se dirigeant vers la porte. Je vais vous ouvrir . . . Quel plaisir de vous voir, chère Médème, fit-elle un peu obséquieuse en introduisant la visiteuse.

(Elle disait : « Médème », la vieille Léontine, pour fignoler, croyant ainsi parler un meilleur français).

«Installez-vous dans mon fauteuil, vous y serez mieux. Laissez-moi vous avancer le tabouret ? Eh bien ! quel bon vent vous amène ? »

— Mon Dieu, Mesdemoiselles, reprit Louise Orgeval après s'être un peu défendue de céder aux attentions de Léontine, je venais vous consulter sur une question que nous aurons bientôt à résoudre. Figurez-vous que notre Fabienne a eu 15 ans hier !

— Mais je le savais bien. Nous avons prié pour elle pendant la messe . . . Et moi qui ne vous remercie pas tout de suite de votre trop aimable envoi.

Ce jeune pigeon aux petits pois va être un délice, corrobora Désirée. Je m'en régale d'avance. Et ce gâteau- progrès, macarons et crème au beurre, quel péché de gourmandise il va nous faire faire . . .

— Surtout que vous l'accompagnerez d'un verre de champagne, déclara Louise Orgeval, en sortant de dessous sa mante, une demi-bouteille de Moët et Chandon.

— Non, vraiment, c'est trop, beaucoup trop, chère Médème.

Louise était radieuse; ses voisines allaient parler d'elles à deux lieues à la ronde, pendant bien des jours.

— Voici ce qui nous occupe, chères amies : où enverrons-nous Fabienne finir son éducation, l'an prochain ?

— Mais vous n'avez pas l'embarras du choix . . . Une si charmante enfant, qui a tout pour elle, ne peut qu'être accueillie à bras ouverts partout.

— Oui, mais je désire qu'elle finisse dans un pensionnat select, où les religieuses soient distinguées. Je tiens à ce qu'elles puissent donner à ma fille, non seulement un bon accent, mais ce je ne sais quoi qui révèle la jeune fille du grand monde rien qu'à la façon dont elle se présente. C'est une sorte d'aisance naturelle et de bon aloi, une aménité qui se reflète dans le sourire et dans tout l'extérieur.

— Je comprends, je comprends ! Il ne manque pour cela à Fabienne que de vaincre sa timidité.

Vous ne songeriez pas à l'envoyer en Angleterre ?

— Mlle de Rancourt y est allée deux ans. A vrai dire, je n'aime pas son genre. Elle pose à la jeune fille émancipée. Elle a formé avec Mlle de Préat et Mlle de Brévert un clan qui affecte de ne parler que l'anglais, par snobisme.

— La fille de la comtesse des Granges est autrement plus simple et plus distinguée, suggéra Désirée.

— En effet, surenchérit Louise Orgeval, dont la vanité caressait l'idée de mettre sa fille dans la même maison d'éducation que la comtesse des Granges. Et vous savez où elle a été élevée ?

— C'est en France, dans le Nord, dit Désirée. Un pensionnat où il y a très peu d'élèves, tout au plus 30 à 40. Je ne m'en rappelle pas le nom pour le moment; mais cela me reviendra. N'est-ce pas malheureux d'avoir perdu la mémoire !

— Je pencherais pour cet institut, dit Louise. Là, au moins, je serais certaine que ce ne sera pas mêlé comme société !

— Comme vous avez raison, amplifia Léontine. On voit de tout, au jour d'aujourd'hui ! Quand vous pensez que la fille du charcutier Boutard va finir au pensionnat des Rossignols, où l'on n'admettait même pas une fille de commerçant, il y a dix ans !

— C'est qu'il s'est joliment enrichi, sais-tu, Léontine, ce charcutier !

— Et puis après ? . . . rétorqua Léontine qui voulait lire dans le livre de Mme Orgeval. Elle ne sera jamais que Mlle Boutard du «Jambonneau » ou des « Andouillettes », n'est-ce pas, Médéme ?

Elle assaisonnait son trait d'esprit d'un petit rire : « Hi ! hi ! hi ! ! » qui sonnait faux.

— J'ai entendu parler des « Rossignols », répondit Louise en souriant. J'ignorais qu'on y admit tout le monde, mais on m'avait prévenue que beaucoup de jeunes filles y entraient comme postulantes après y avoir été élèves. Cela aurait suffi pour rayer cette maison de ma liste. Vous savez combien peu il faudrait exercer de pression sur Fabienne pour qu'elle pensât à la vie religieuse ? . . .

— C'est tout à son honneur, déclara Désirée. Le bon Dieu ne se choisit que les natures d'élite.

— Oh ! si j'étais certaine de son appel, jamais je ne voudrais contrecarrer une vraie vocation ! . . . Mais je ne prétends pas qu'on influence ma fille plutôt dans ce sens que dans l'autre. Une abondance de vocations dans un même pensionnat me le rend suspect.

— Dans ce cas, Médéme, rayez aussi de votre liste des Dames de Bethléem ainsi que les Filles du Christ Ressuscité, car elles ont la réputation de ne se recruter que parmi leurs élèves. Chez les dernières, on assure que la Maîtresse générale est tellement prenante, qu'aucune des mieux douées ne résiste à sa direction mystique.

— C'est sans doute la sainteté de cette religieuse qui attire les jeunes filles avides d'idéal, déclara Désirée, qui, au fond, était beaucoup plus pieuse que sa compagne. A votre place, chère Madame, je ne lutterais pas contre une vocation possible chez Fabienne. Le mariage est une telle loterie où l'on tire plus souvent un mauvais numéro qu'un bon ! . . .

— Mais elle n'a pas cette vocation, reprit Louise Orgeval un peu vertement en pinçant les lèvres, et je ne vois pas que le mariage . . .

— Evidemment, interrompit Léontine qui sentait la jeune femme mécontente, Désirée est toujours ainsi ! Outre qu'elle n'entend que la moitié des choses, elle a l'esprit de contradiction ancré dans l'âme . . . On ne se doute pas de ce que la vie à deux a d'exerçant ! . . . J'avoue que je suis vive, mais tout le mérite de notre bonne entente ne revient pas à Désirée. Vous pouvez en juger, Médéme.

Bien qu'habituée à ces fréquentes prises de bec entre les deux vieilles, Louise Orgeval se sentait mal à l'aise. Elle se demandait ce qu'elle allait répondre, quand une ravissante fillette entra :

— C'est ainsi que vous laissez votre porte entr'ouverte, Mesdemoiselles, dit-elle ? Vous ne craignez pas les cambrioleurs ?

— Que viendraient-ils prendre ici? reprit Léontine. Je ne savais pourtant pas que j'avais été si distraite.

— Quand je suis rentrée de classe, Caroline m'a dit que maman était chez vous . . . je n'ai pas cru être indiscrète . . .

— Au contraire, Fabienne, nous sommes ravies de vous voir. Asseyez-vous donc; enlevez votre manteau. Il ne faut pas écourter la visite de Mme Orgeval.

— Je m'en ferais scrupule; maman a tant de plaisir à bavarder un peu avec vous.

Fabienne Orgeval ne ressemblait pas à sa mère; elle formait avec elle le plus parfait contraste. Autant celle-ci, blonde et mignonne, avait conservé les traits presque enfantins et le caractère superficiel d'une jolie femme gâtée par son mari et par la vie, autant Fabienne avait la taille svelte, élancée, les cheveux noirs, et le teint mat. L'expression aimable et douce de son sourire atténuait le reflet grave, un peu mélancolique de ses grands yeux noirs. L'accent chantant de Verviers avait, dans sa bouche, un charme spécial : accentuant fortement la première syllabe de certains mots, elle prononçait p«î»geon, «î»mage, comme elle aspirait aussi chaque « ha » muet qui se trouvait dans la phrase.

Fabienne ressemblait à son père, au physique comme au moral. Sans s'en rendre compte, elle souffrait dans l'intime, d'avoir une maman si jeune et si vaine à qui elle ne pouvait confier ses pensées. Quand, de rares fois, elle s'y était hasardée, la petite Mme Orgeval lui avait répondu spontanément :

— Mon Dieu, Fabienne, où donc vas-tu chercher ces idées ? . . . Il ne faut pas tout approfondir ! . . . Jouis des plaisirs de ton âge, sans scruter ainsi les choses.

La fillette n'avait jamais plus offert la clef de son cœur à sa mère, se disant que celle-ci n'y pouvait pas lire.

L'arrivée de sa fille chez les demoiselles Duriez et Plantin avait tari la verve de Louise Orgeval. Elle ne désirait pas que Fabienne fût au courant des tergiversations auxquelles donnerait lieu le choix d'un pensionnat.

— J'ai raconté à ces demoiselles la petite fête d'hier pour tes 15 ans, ma chérie.

— Oui, répondit Fabienne rêveuse, c'est une étape d'avoir 15 ans ! Cela passe si vite jusqu'au moment où l'on doit décider de sa vie ! . . .

— Vous le voyez, chères amies, voilà comme elle est, ma grande fille . . . Au lieu de ne garder qu'un souvenir gai de son anniversaire, elle en voit le côté morose : Il va falloir décider de sa vie ! . . . Mais cela se décide de soi-même, on rencontre un charmant jeune homme il s'éprend de vous, on lui donne tout son cœur. On se marie, on est heureux. Franchement, y a-t-il là de quoi craindre l'avenir ? . . .

— Oh ! . . . ce n'est pas que je craigne l'avenir, mais j'y pense. C'est plus fort que moi ! Je me dis . . . Non, non, au fait, vous avez raison, ma petite maman, vous voyez toujours tout en rose. Ce n'est pas moi qui voudrais jeter une ombre sur vos pensées. « N'est-ce pas qu'elle est jeune ma maman chérie ? » demanda-t-elle en embrassant gentiment Mme Orgeval.

Les deux vieilles demoiselles s'étaient regardées et comprises.

Après quelques lieux communs, Louise s'écria :

— Mais, il est plus de midi ! Mes chères demoiselles, nous retardons votre dîner. Viens, Fabienne, il est l'heure de rentrer. Bon appétit, chères amies, à bientôt ! . . .

— A bientôt et merci encore ! . . . Nous allons boire ce nectar mousseux à votre santé, Fabienne, et à votre bonheur.

Sur le seuil de la porte, Louise Orgeval se retourna vers Léontine et lui murmura à l'oreille :

— Surtout, n'oubliez pas de retrouver le nom de ce pensionnat français.

— Non, non, soyez sans crainte. Nous vous dirons cela un de ces jours.

CHAPITRE II

Retour sur le Passé

Il fait *froid*, la pluie tombe en rafales, la rue est lavée et morne. Derrière leurs rideaux de mousseline jaunie, les vieilles demoiselles regardent l'eau former des stries argentées sur la surface poussiéreuse des vitres à l'extérieur.

— Mme Orgeval ne viendra pas par ce mauvais temps, hasarda Désirée.

— Bah ! elle n'a que la rue à traverser et elle meurt d'envie de connaître le nom du pensionnat en question.

— Heureusement qu'il m'est revenu à la mémoire.

Léontine a déplié son journal. Tout à coup elle pousse un cri, jette les bras en l'air. Désirée la regarde ébahie :

— Tiens lis ! . . . dit Léontine en lui passant le « Courrier du Soir ». Le comte d'Anglade vient d'être dévoré par un de ses chiens.

— Qui ça ? . . . Le seigneur d'Ensival ? . . . Et on ne donne pas plus de détails ?

— Mais si. Lis, voyons.

Désirée prend le journal, passe un mouchoir de toile sur les verres de ses lunettes qu'elle a embués de sa chaude haleine, et, après les avoir assujetties, avec soin, sur son nez, elle lit à haute voix :

« Une mort tragique — Le comte d'Anglade, dont la vue baissait au point d'être devenu presque aveugle, a été trouvé, hier matin, râant près de son chenil. On suppose que, s'en étant approché de trop près, le comte a voulu prendre en mains un des jeunes de la récente nichée d'une chienne de race (on sait qu'il faisait l'élevage de chiens policiers). La bête furieuse, croyant qu'il en voulait à sa progéniture, se jeta sur le malheureux, le terrassa et le prit à la gorge. Le comte râlait, quand son garde-chasse arriva pour le délivrer . . . il vient de rendre le dernier soupir. »

— Dieu ait son âme ! . . . murmura Désirée.

— Dis plutôt que le diable est venu la prendre, déclara Léontine aigre-

(*Lire la suite page* 20)

Il Etait un Petit Bateau

*

Il était un petit bateau,
Si beau, si blanc, si blanc, si beau,
Il était un petit bateau
Qui s'en allait au fil de l'eau.

Une fille était à l'avant,
Les blonds cheveux, les claires dents,
Une fille était à l'avant
Et qui reposait en rêvant.

Un jour vint qu'un prince passa.
D'où venait-il, qui le dira ?
Un jour vint qu'un prince passa
Et la belle fille il aima.

Lors, il suivit le blanc bateau
Des jours, des mois, au fil de l'eau.
Lors, il suivit le blanc bateau,
N'ayant ni trêve ni repos.

Il le suivit durant des ans,
Les bras lassés, le cœur tremblant,
Il le suivit durant des ans,
Si bien qu'il eut les cheveux blancs.

Et le jour vint de son trépas,
S'approchant à tout petits pas
Et le jour vint de son trépas
La blanc bateau voguait, là-bas . . .

Et, soudain, le prince frémit,
La belle fille avait souri;
Et soudain le prince frémit
Et, sans regret, il s'endormit . . .

Jean Gillet

CE *Rafraîchissement*





Fait plus que de vous nettoyer la peau . . . il la TONIFIE!

Le rafraîchissement qui, avant une soirée, fait plus que de vous nettoyer la peau. Il lui donne cet aspect superbe et étincelant que tout le monde admire.

C'est le rafraîchissement à la manière Pond's dont la renommée est mondiale! Les jeunes filles ont trouvé que cela *tonifiait* leur peau — gardait leur teint clair et resplendissant.

Combattez les Défauts Cutanés avec des Traitements Stimulants

Ceci est le fameux traitement stimulant Pond's. Il tonifie les glandes sébacées défectueuses qui sont la cause principale des boutons et des comédons (points noirs) . . . Anime la circulation . . . Ravive les tissus, de sorte que vous aurez le teint clair . . . la peau fine et impeccable. Commencez à l'employer dès aujourd'hui.

Dans plus de 50 pays au monde, les jeunes filles, jolies et bien mises, suivent cette méthode: —

Tous les soirs, étendez du Pond's Cold Cream sur votre peau. Au fur et à mesure qu'il amollit la saleté, le maquillage et les sécrétions cutanées — essuyez-les. Ensuite, tapotez un peu plus de Pond's Cold Cream — *vivement*, jusqu'à ce que la circulation se fasse sentir. Votre peau se sent tonifiée et rafraîchie. Elle est plus douce — et tellement plus lisse!

Tous les matins (et toujours avant de vous maquiller) répétez ce traitement au Pond's Cold Cream . . . Votre peau est fraîche, pleine de vie, et douce — vous pouvez vous poudrer!

Essayez vous-même cette fameuse méthode. Voyez votre peau devenir chaque jour plus claire, plus douce — plus jolie!

Miss Mary Augusta Biddle

Quand elle se prépare pour une danse, une chevauchée ou une sortie matinale avec son épagneul, Miss Biddle commence toujours par un traitement Pond's. "Un rafraîchissement au Pond's fait plus que de me nettoyer la peau", dit-elle, "cela me donne un teint clair et plein de vie. J'ai l'habitude, avant de sortir, de toujours me rafraîchir la peau avec Pond's.





Demandez le **Tube Special Pour 9 Traitements** *et 3 autres Aides de Beauté Pond's*

Pond's Extract Company of Canada, Ltd., Dépt. 98CG, Brock Ave., Toronto, Ontario. Veuillez m'envoyer immédiatement le tube spécial de Pond's Cold Cream suffisant pour 9 traitements, ainsi que des échantillons de 2 autres Crèmes Pond's et 5 nuances différentes de Pond's Face Powder (Poudre Faciale). Ci-inclus 10¢ pour frais de port et d'emballage.

Nom_____

Rue_____

Ville_____ Province_____

Fabrication canadienne. Tous droits réservés par Pond's Extract Co. of Canada, Ltd.

(Suite de la page 18)

ment. Il n'y avait pas au monde d'être plus antipathique que Gontran d'Anglade ! ... Tiens, fit-elle en s'interrompant, voici Mme Orgeval et sa fille. Je cours leur ouvrir la porte.

— Nous ne vous espérions pas par ce mauvais temps. Vous nous trouvez sous le coup d'une nouvelle qui va jeter l'émoi à Verviers !

Comme les arrivantes l'interrogeaient des yeux :

— Comment, vous ne savez pas ? dit Léontine. Le seigneur d'Ensival vient d'avoir une mort atroce : tué par un de ses chiens ! ...

— Ce n'est pas possible ? ... C'est le « Courrier du Soir » qui relate ce drame ?

— Oui. Cela aura un fameux retentissement en ville : mais personne ne plaindra le comte d'Anglade ! ... Une telle mort a tout le cachet d'une vengeance divine. Il y a une Justice immanente pour les criminels qui échappent à la justice des hommes.

— Que voulez-vous dire ? fit Louise Orgeval.

— Mais, chère Médéme, vous n'êtes pas sans savoir la terrible accusation qui a pesé, il y a 25 ans, sur ce Gontran d'Anglade ? ... Chacun a vu dans le malheur qui s'est abattu sur la famille de la Ferrovière, une indigne vengeance du comte; si bien qu'il est resté plusieurs années sans oser paraître dans la société.

— Je me souviens vaguement de la chose, dit Louise Orgeval. N'a-t-il pas été question d'un rapt d'enfant ? J'avais 12 ans à peine quand cela a bouleversé la ville.

— Mais nous en avions quarante ! C'était l'année où nous avons quitté l'école normale ensemble, tu te rappelles, Désirée ?

— Comment donc ! Nous venions d'acheter notre maison. Tu étais l'amie de Marie Chardon qui avait élevé Mlle de la Ferrovière.

— Je vois encore cette pauvre Marie arriver ici toute en larmes nous raconter les choses dans leurs moindres détails.

— Mais de quoi ce méchant seigneur voulait-il tirer vengeance et quel crime a-t-il commis ? ...

— Ce serait trop long à vous raconter. Je craindrais d'importuner votre maman.

— Mais, pas du tout ! ... Je voudrais être au courant de cette tragédie, assura Louise. Elle prévoyait que la mort du comte Gontran allait faire les frais de la conversation de tous les salons et elle était avide de fournir, à ses thés mondains, des détails ignorés et intéressants sur le passé.

— Il me faut remonter un peu loin, commença Léontine, pour que vous jugiez bien des choses.

Le Récit de Léontine

La famille de la Ferrovière était alors une des mieux cotées dans le pays. Leur château ancestral se trouvait à Maugobroux. C'est la propriété qu'ont achetée les riches lainiers Formontel.

M. et Mme Yves de la Ferrovière n'avaient qu'une fille qu'ils adoraient. C'est elle que mon amie a élevée. Elle nous en parlait comme d'une enfant d'élite, un cœur d'or, une âme éprise d'idéal, captivée par tout ce qui est noble et beau. Souvent, nous l'avons vue et nous avons toujours été subjuguées par son extérieur plein de charme. A 18 ans, Blanche de la Ferrovière était une beauté. On ne parlait que d'elle et, n'étaient sa grande réserve et son attitude un peu distante, tous les jeunes gens lui auraient fait une cour assidue. Etait-ce pour protester contre cet engouement général ? ... Mlle de la Ferrovière, au grand désappointement de tous, refusait toute invitation aux bals et aux soirées mondaines.

— Vous avez beau garder votre fille comme dans une tour d'ivoire, disait-on à son père, un prince charmant vous l'enlèvera plus tôt que vous ne le voudrez.

— Ma fille n'aime pas le monde, répondit-il, nous ne voulons pas la contrarier en l'y emmenant.

Gontran d'Anglade avait alors plus de 30 ans. Orphelin de père et de mère, à la tête d'une immense fortune, le comte était un brillant cavalier. Il avait tous les défaut d'un homme désœuvré. On le revoyait tous les ans à Spa, pendant la saison, fréquenter assidûment le Cercle du Casino où il avait la réputation d'un joueur audacieux et passionné. Très connu dans le monde des sports, il se croyait irrésistible quand, monté sur son élégant cheval anglais, vêtu de l'habit rouge et de la culotte blanche, il sonnait l'hallali des chasses à courre qu'il organisait régulièrement dans les bois des environs. L'hiver, il ne manquait aucune réunion mondaine. C'était lui qui ouvrait tous les cotillons: il avait conscience de faire grand honneur à la jeune fille qu'il invitait à danser avec lui ! ...

Il fallait cependant tout le prestige de sa grande fortune et celui de son titre, pour qu'il réunît les suffrages des demoiselles à marier, et les fît rêver à lui, car Gontran était loin d'être un charmeur.

S'il avait le port élégant et distingué d'abord aisé du gentilhomme de race, ses pommettes saillantes, son grand nez de faucon, son menton fuyant, l'expression railleuse et méchante de ses yeux d'acier le rendaient peu sympathique dè le premier abord. On le disait violent, dur aux pauvres et capable de tout pour arriver à son but.

Quand Gontran d'Anglade rencontra Mlle de la Ferrovière, chez des amis communs, il s'en éprit éperdument. Chez ce jeune homme fougueux, volontaire, qui n'avait jamais rencontré d'obstacles à ses moindres désirs, l'amour que lui inspira la jeune fille devint bientôt une passion ardente et tyrannique. Il cherchait tous les prétextes pour la rencontrer, au grand émoi de Blanche de la Ferrovière qui, dès la première entrevue, s'était senti une répulsion instinctive, une antipathie insurmontable pour lui. La froideur qu'elle affectait de lui témoigner, exaspérait la passion du comte en l'attisant davantage.

Après une saison à Spa, où il avait multiplié ses assiduités auprès d'elle, au point que la rumeur publique se faisait l'écho de leurs prochaines fiançailles, Gontran d'Anglade demanda la main de Blanche.

M. et Mme de la Ferrovière représentèrent à leur fille les avantages de cette union, mais celle-ci leur déclara toute en larmes :



CHANTEUR ET ARTISTE DE CINEMA TRES POPULAIRE CHEZ NOUS.

— Je vous en prie, ne me contraignez pas à épouser un homme que je déteste ! Tout, même le cloître, plutôt que la perspective de vivre à ses côtés.

Interrompant Léontine, la petite Mme Orgeval insinua :

— Je comprends que les parents aient insisté, car souvent les jeunes filles ont de ces antipathies irraisonnées. Cela leur fait refuser les partis les plus désirables.

— Il me semble qu'il n'est jamais désirable de se marier sans amour, déclara Fabienne.

— Que de fois, cet amour naît après le mariage, riposta sa mère. Tandis que l'enthousiasme des fiançailles se change souvent en indifférence dès qu'on est en ménage.

— Pour ma part, maman, je n'épouserai jamais personne si je ne l'aime d'un grand amour.

— Tu es déjà romanesque, Fabienne ?

— C'est de son âge, intervint Désirée.

Mais Louise Orgeval insista :

— Si le comte d'Anglade n'était pas beau garçon, une grande fortune et un titre peuvent compenser un extérieur sans charme, à mon avis !

— Merci ! C'est une chose si grave de lier sa vie, qu'il est tout naturel de se montrer exigeante ! J'espère que M. de la Ferrovière n'a pas contrarié sa fille, dit Fabienne.

— Il ne cherchait que son bonheur, continua Léontine. Aussi, étonné d'une telle aversion qu'il ne pouvait soupçonner, M. de la Ferrovière éconduisit le comte en lui disant que sa fille ne songeait pas encore à se marier.

Autant pour la distraire que pour retarder son entrée officielle dans le monde, les parents de Blanche, après l'échec de ce prétendant assidu, emmenèrent leur fille passer l'hiver à la Côte d'Azur. Mon amie accompagna la famille de la Ferrovière. Je me rappelle encore, et toi aussi, n'est-ce pas, Désirée, les lettres enthousiastes qu'elle nous écrivait de là-bas ?

— Nous lui portions envie, quand elle nous décrivait le pays du soleil, la mer bleue, la végétation luxuriante de Nice. Elle y jouissait d'un printemps perpétuel, alors que, blotties contre un mauvais petit poêle, nous n'arrivions pas, ici, à nous réchauffer, au retour de l'école. Quel contraste entre les grandes avenues de palmiers, les champs d'orangers et de citronniers, la débauche de fleurs écloses dans le Midi et le triste spectacle d'un hiver à Verviers. Ce n'est pas sous le ciel gris de notre petite ville, à entendre pleurer le vent dans les grands arbres, et à regarder la neige tomber en rafales, que la joie de vivre aurait épanoui le cœur de Blanche de la Ferrovière.

— L'image détestée de Gontran d'Anglade l'aurait poursuivie apeurée dans la pénombre du soir, reprit Léontine. La crainte de le rencontrer aurait hanté ses promenades, car elle savait le comte tenace dans ses projets. D'aucuns lui avaient rapporté qu'il ne perdait pas l'espoir de la conquérir encore.

— Vous auriez dû répondre par un refus catégorique, disait-elle à son père, et ne laisser à ce Monsieur aucune velléité de retour.

— Que veux-tu, ma fille, il faut ménager la susceptibilité de chacun. Peu à peu, en ne te voyant pas cet hiver, cet amoureux transi t'oubliera et te libérera d'hommages que tu ne veux pas agréer.

(Lire la suite page 22)



Autres pays, autres gens..
Avec Ethyl pour guide

Aux Etats-Unis et au Canada, plus de 100,000 dépositaires de gazoline déclarent : « Notre *meilleur* type de gazoline pour l'été est l'Ethyl, parce que . . . »

1 Vous obtenez plus de fluide anticognant (contenant du tétraéthyle de plomb) que dans la meilleure gazoline de type régulier. Votre moteur est donc *plus frais.*

2 En prévenant les cognements et le surchauffage, vous épargnez de l'huile et de la gazoline.

3 La compagnie pétrolière et l'Ethyl Gasoline Corporation vous garantissent une qualité constante — *deux fois contrôlée.*

4 Votre moteur à haute compression vous donne 100% de son rendement.

ETHYL

ETHYL LA PROCHAINE FOIS . . . DAVANTAGE POUR VOTRE ARGENT

(Suite de la page 20)

SÉJOUR À NICE

L'AMBIANCE de clarté, de vie intense et heureuse qui l'entourait dans le Midi, avait peu à peu dissipé les ombres du passé et rendu à Blanche son sourire et son insouciante gaîté. Elle était dans l'admiration de la belle nature et faisait, avec Mlle Chardon, de longues promenades au Mont Boron et dans tous les environs.

La destinée tient souvent à un incident fortuit et banal. Un jour qu'elles s'étaient aventurées un peu loin dans la montagne, le crépuscule les surprit cherchant en vain la route du retour.

— Nous avons marché si longtemps, Mademoiselle, dit Blanche, que même en sachant où nous diriger, nous ne rentrerons que bien tard. Papa et maman vont être anxieux à mon sujet.

Une jolie villa, au jardin planté d'aloès, au balcon de bois.

— Si nous nous présentions au propriétaire de ce cottage, Mademoiselle; il doit connaître le pays et nous indiquerait notre chemin ?

Elles sonnèrent.

— Si vous voulez entrer, Mesdames, leur dit une soubrette accorte et vive comme toutes les méridionales. Je vais prévenir Monsieur.

Je tiens ces détails de Marie Chardon qui correspondait avec moi à cette époque, assura Léontine.

Un instant plus tard, m'écrivait-elle, un jeune officier français était devant nous. D'un geste affable et distingué, il nous pria de nous asseoir et, dans un ravissant accent, il demanda :

— Puis-je savoir, Mesdames, ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

— Excusez-nous, Monsieur, dit Blanche toute troublée, mon amie et moi nous nous sommes égarées et nous voulions prier le propriétaire de cette villa de nous indiquer le plus court chemin pour retourner à Nice.

— A Nice ! reprit-il étonné, à cette heure tardive ? Mais savez-vous, Mesdames, que vous êtes ici près de Falicon, à plus d'une lieue de Nice. Vous ne pourrez y retourner à pied.

Je comprenais le trouble instantané de Blanche. Jamais je n'avais rencontré quelqu'un d'aussi séduisant que ce jeune officier. Très droit dans son uniforme bleu horizon aux galons brillants, il avait le teint frais, les joues roses d'un jouvenceau, une chevelure noire et opulente, des sourcils épais, un regard vif et enjoué. On sentait déborder en lui la jeunesse, l'enthousiasme d'une âme juvénile et pure. Il arrêta sur Blanche un regard franc, plein de bienveillant intérêt. Je le sentais subjugué, de son côté, par l'élégante et fraîche beauté de Blanche.

— Je suis Mlle de la Ferrovière, expliqua-t-elle, Mademoiselle me tient compagnie. Mes parents sont venus passer l'hiver dans le Midi. Nous somme descendus à l'hôtel Splendide, à la Jetée Promenade.

— Vous ne pouvez songer à y retourner à pied, Mesdames. Permettez que je fasse atteler ma voiture et que je vous reconduise à Nice.

Il achevait à peine de parler qu'une jeune fille, coiffée d'un béret alpin, entra dans le salon. Interdite d'y trouver son frère en tête-à-tête avec des inconnues, elle voulait se retirer mais il la retint :

— Reste donc, Clairette, tu tiendras société à ces dames pendant que je vais faire préparer la voiture par mon ordonnance.

A peine les deux jeunes filles s'étaient-elles dévisagés, qu'elles s'écrièrent d'un élan spontané :

— Comment, c'est vous, Blanche ?

— Quel heureux hasard de vous trouver ici, ma chère Claire ! . . .

Ebahi, le jeune homme ne revenait pas de son étonnement. Je vis, dans ses yeux passer un éclair heureux, quand sa sœur se tourna vers lui en disant :

— Paul, laisse-moi te présenter à ma compagne de pension, mon émule au brevet supérieur, il y a deux ans.

— Blanche, ajouta-t-elle, je ne dois pas vous présenter mon frère, Paul de St-Edme, puisque vous êtes déjà en pays de connaissance. Quelle bonne étoile vous a conduite ici ? Vous êtes à Nice, dites-vous ? Mais, nous allons nous voir souvent ! Nous venons passer tous les hivers dans le Midi, à cause de la santé de maman qui ne supporte pas le climat du Nord.

« Mon amie de la Ferrovière est de Verviers, en Belgique, dit-elle à son frère ».

Celui-ci détaillait avec un visible intérêt les traits de la déesse blonde, perdue dans les bois, qui venait de lui apparaître dans tout le charme de sa jeunesse et de sa beauté. Captivé par cette vision inattendue, il éprouvait un sentiment de délivrance, une joie intime de pouvoir s'abandonner à une admiration sans réserve. Cette jeune fille idéale n'était pas une inconnue, une dangereuse sirène dont il devait se méfier; elle était l'amie de sa sœur Claire . . . Elle ne passait pas dans sa vie comme une étoile brillante, qui, après avoir jeté sur sa route un rayon lumineux, disparaîtrait sans jamais revenir éclairer son ciel d'un instant de rêve . . . Il pourrait la revoir . . . la revoir souvent, sans qu'il dût chercher de prétextes. Claire ménagerait les réunions avec son amie, sans la moindre arrière-pensée.

Quelle fée bienfaisante avait donc auréolé sa vie d'un coup de sa baguette magique ? . . . Absorbé dans ses pensées, le jeune homme sursauta quand sa sœur l'interpella :

— Eh bien ! Paul, je croyais que tu allais donner des ordres à l'ordonnance ? . . . Fais donc atteler la victoria. Je ramènerai Blanche avec toi chez ses parents.

— Que je suis confuse de vous occasionner cette peine !

— Une peine ? . . . Mais dites donc une joie, au contraire. Ma chère Blanche, si vous saviez ce que je suis heureuse de vous savoir ici. Cela changera toute ma vie.

— Comme la mienne, remercia Blanche.

Les lettres de Marie Chardon nous rajeunissaient l'âme à nous raconter les rencontres de plus en plus fréquentes des jeunes gens, les phases

(Lire la suite page 24)



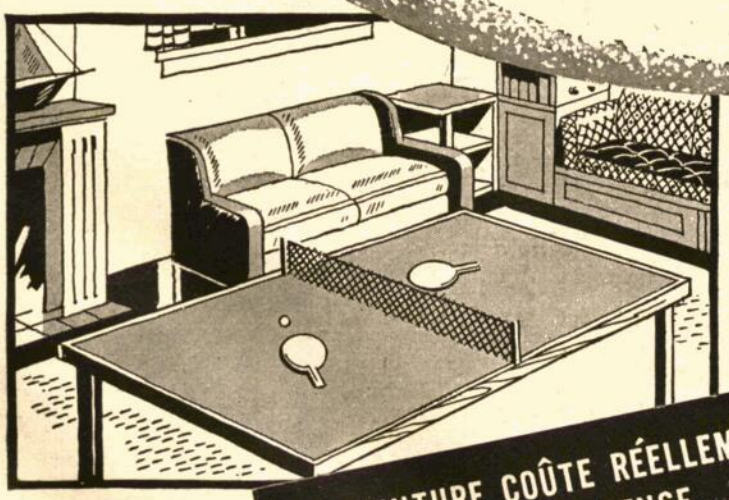
LES « PAGEES » DE CLOTURE DE LA CAMPAGNE CANADIENNE. MAGNIFIQUE PHOTO D'ART DE NOTRE COLLABORATEUR, M. MARK AUGER, DE QUEBEC

LE PROPRIÉTAIRE PRUDENT



• Un cottage de bois sous les arbres . . . quelle occasion d'un décor en couleurs ! Les volets verts sur un fond blanc, ou toute la maison en nuance de pastel ! Les bardeaux . . . teints à l'une des attrayantes Teintures à Bardeaux C-I-L, vertes et grises, rouges et brunes !

PROFITE DE L'EXPÉRIENCE



LA PEINTURE COÛTE RÉELLEMENT MOINS QU'ON NE LE PENSE . . .

• Peinturez votre salle de jeux vous-même au "CILUX" C-I-L, l'émail facile d'emploi à séchage rapide. Vous aimerez peut-être le mobilier Crème avec bordures en Bleu Hollandais... ou Suède et Cardinal. Pour les pièces auxquelles on donne un dur usage le "Cilux" est pratique et embellit.

Demandez à un maître-peintre de vous coter un prix sur le peinturage de votre maison cet été. Vous serez probablement surpris comme son estimé sera modique. Et si vous considérez la protection que donne la peinture, vous pouvez difficilement la compter comme une dépense !

LES MAISONS revêtent des couleurs gaies cette année. A la ville comme à la campagne les gens protègent leur placement . . . donnent un nouveau charme à leur entourage au moyen de la peinture. De nombreuses personnes savent qu'il est plus sûr et plus économique d'acheter la peinture *exacte*, faite par des experts chimistes en peinture. Les facilités de recherches techniques et chimiques de Canadian Industries Limited sont sans égales. De ces recherches, réparties sur un grand nombre d'années, il est résulté un fini C-I-L qui convient *exactement* à chaque travail de peinture. Chaque peinture est éprouvée avant qu'elle vous soit livrée. Il vous sera profitable de spécifier les Peintures C-I-L sur l'estimé de votre maître-peintre. Demandez conseil au marchand C-I-L au sujet de vos problèmes de peinture et des travaux que vous désirez faire vous-même.

POUR ENVIRON $1.00 . . .



VOUS POUVEZ PEINTURER UN CANOT

Vous pouvez peinturer un grand nombre d'articles vous-même pour moins d'un dollar, tout en vous amusant. Demandez conseil au marchand C-I-L ainsi que des cartes de couleurs.

CANADIAN INDUSTRIES C-I-L LIMITED PEINTURES

CANADIAN INDUSTRIES LIMITED • DIVISION DES PEINTURES ET VERNIS

(Suite de la page 22)

poétiques de cette idylle où leurs cœurs s'ouvraient à l'amour comme les roses s'épanouissaient sous le soleil, où leurs âmes de cristal chantaient l'hymne d'une tendresse idéale et pure comme les oiseaux chantent, en bâtissant leurs nids de mousse dans le secret de nos bois.

Avant de revenir dans notre pays de brume, Blanche de la Ferrovière était fiancée à Paul de St-Edme.

— Et elle s'établit à Nice ?... demanda Fabienne.

— Non, non, non ! Les de St-Edme étaient du Nord de la France. Ils habitaient Lille où le père était un avocat distingué. Ils n'avaient que deux enfants : Paul qui avait choisi la carrière des armes et Claire, qui, peu après le mariage de son frère, entra en religion. Mais revenons à Blanche de la Ferrovière :

L'Aubepine Blanche

Quand le comte d'Anglade apprit les fiançailles de Blanche avec un officier français, il entra dans une grande colère, se jurant qu'il ferait rompre ces accordailles. Dans sa méchanceté, il s'enquit, par une agence de renseignements, de tous les antécédents de la famille de St-Edme, des moindres détails de la vie du jeune officier. Il espérait pouvoir y découvrir, comme dans la sienne, de secrètes défaillances qu'il aurait eu la vilénie de dévoiler et d'exploiter pour arriver à ses fins. Mais rien dans l'honneur intact de la famille, ni dans la conduite exemplaire de Paul ne put servir ses machiavéliques projets.

Plus il entendait chanter les louanges du jeune Français, plus il sentait grandir la haine qu'il lui avait vouée.

— Je me vengerai, murmura-t-il. Elle a bafoué mon amour. Elle ne sera pas heureuse avec un autre.

Il se terrait, comme un sauvage, dans son château d'Ensival. Son visage prenait une expression farouche. Il refusa de diriger les chasses à courre pendant la saison à Spa, mais il y joua d'une façon si effrénée que le bruit courut que le comte d'Anglade se ruinait ou qu'il devenait fou.

En octobre eut lieu le mariage de Blanche. Jamais je n'oublierai la munificence de cette cérémonie. Toute la ville formait une double haie autour du cortège nuptial. Quand, tout émue, la jeune fille, dans sa robe de satin blanc et de vraie dentelle, entra au bras de son père, un murmure d'admiration traversa la foule. On avait rarement vu d'aussi belle mariée.

Après la cérémonie, j'invitai mon amie à passer une heure avec nous. En lui disant combien la jeune épousée était ravissante, j'ajoutai :

— Une seule chose m'a étonnée, ce fut de voir Mlle Blanche si étrangement pâle, un jour qui n'est pourtant que bonheur pour elle.

— Vous avez remarqué cela ? me dit Marie Chardon en refrénant ses larmes. Ah ! si vous saviez l'angoisse intérieure qui, désormais viendra empoisonner toutes les joies de ma pauvre Blanche ! Figurez-vous que, ce matin, avant l'arrivée de son fiancé, alors qu'elle attendait la couturière de Liége qui devait lui apporter la robe nuptiale, on lui remit une boîte enveloppée de papier blanc. Elle portait l'inscription :

« A remettre, en mains propres, à Mlle de la Forrovière ».

Dénouant joyeusement la ficelle dorée, Blanche ouvrit le colis. J'étais seule avec elle.

— C'est un bouquet, dit-elle, un petit bouquet d'aubépines blanches ! Si j'étais superstitieuse, je dirais, comme le peuple trop crédule, que cette fleur porte malheur.

Tout à coup, je la vis pâlir... Une carte était enfouie parmi les fleurs. Elle portait, en texte imprimé, ces simples mots :

« La vengeance est un plat qui se mange froid ! »

— Mon Dieu !... gémit la pauvre enfant.

Elle me passa le sinistre message. J'ai cru qu'elle allait s'évanouir.

— Il n'y a donc pas de bonheur possible en ce monde ?... soupira-t-elle.

Bientôt, en un effort surhumain, elle se ressaisit, prit la carte, la déchira, en jeta les débris au feu et, me donnant le bouquet, elle me dit d'une voix ferme :

— Surtout, Mademoiselle, pas un mot de ceci à mon cher Paul, à personne des miens. C'est la cruelle épine qui, enfoncée dans mon cœur, va me corrompre toute joie et empoisonner mon bonheur par la crainte constante de le perdre. Mais je dois, je saurai souffrir seule ! Je ne veux pas que mon Paul partage mes tristes pressentiments. Allez, je vous en prie, porter ces fleurs à la Piéta de notre église, afin que la Vierge au cœur blessé pardonne au traître le mal qu'il me fait et qu'elle nous préserve de toute vengeance.

Des larmes brillaient dans ses yeux. Je pris la boîte maudite... Il était temps. M. de St-Edme, le visage irradié de bonheur, venait saluer sa fiancée.

J'admirai le courage stoïque de Blanche, dont les yeux n'exprimaient plus que la tendresse et la joie, dissimulant à l'aimé toute son angoisse intime.

— Les bouquets de roses blanches et de lys arrivent à foison, dit-il. J'ai hâte de vous voir au milieu de cette débauche de fleurs dont vous êtes la plus belle, mon adorée. J'apporte les alliances. Comme nous allons être heureux, ma Blanche chérie.

— Si l'amour fait tout le bonheur, Paul, nous serons heureux, très heureux !

— Voilà, continua Marie Chardon, la cause de la pâleur de Blanche. Qu'aurait-elle pensé si, comme moi elle avait vu le comte d'Anglade assister à la cérémonie du mariage, se dissimulant derrière une des colonnes de marbre ?... Je suis peut-être seule à l'avoir aperçu. L'expression diabolique de cet homme m'a donné le frisson. Ses yeux verts lançaient des éclairs de haine, de rage concentrée ; le rictus désabusé de ses lèvres qu'augmentait le pli creusé entre ses épais sourcils, son teint bronzé, lui donnaient l'aspect d'un bandit prêt à se jeter sur sa victime... J'ai prié pour le voir quitter l'église... instinctivement, j'avais peur d'un drame de haine ou de folie.

En entendant les confidences de Marie Chardon, nous étions, désirée et moi, absolument sidérées.

— Il faut que je vous quitte, nous dit-elle. Gardez-moi le secret de tout ceci et priez pour ma pauvre chère Blanche.

Louise Orgeval interrompit Léontine :

— Connaissance ce détail, Mademoiselle, comment n'avez-vous pas conseillé à votre amie de prévenir secrètement la police ?...

— A quoi bon, Madame ? Le jeune ménage de St-Edme partait le soir même pour la Suisse et l'Italie. A leur retour de voyage de noces, ils devaient s'installer à Lomme, près de Lille, dans une propriété des beaux-parents de Blanche.

— Mais alors, questionna Fabienne, cette vengeance ?...

— J'y arrive, dit Léontine; laissez-moi d'abord vous parler un peu du court bonheur de nos héros; car ceci est roman palpitant bien qu'il fut vécu dans nos parages.

Plus d'un an s'était écoulé depuis leur mariage. Rassurée par l'ambiance de bonheur et d'amour dans laquelle elle vivait, Blanche ne pensait plus au lugubre avertissement reçu. Tout lui souriait dans la vie. Adorée de son mari, dont la tendresse avait des raffinements de délicatesse et de prévenance, elle fut au comble de ses vœux quand elle mit au monde un fils.

— Il s'appellera Paul, comme vous, disait l'heureuse mère à son mari. Puisse notre cher trésor vous ressembler plus tard au moral, comme chacun m'assure qu'il vous ressemble au physique. Je serai alors fière de lui.

— Et je lui souhaite de rencontrer, dans la vie, une autre Blanche, répondait de St-Edme en embrassant sa jeune femme avec attendrissement.

Rien ne manquait au bonheur de ce ménage idéal. De jour en jour plus éprise de son mari, dont elle admirait la noblesse d'âme, la droiture, l'intelligence brillante, le jugement et la bonté, Blanche s'était vouée complètement au soin de son cher bébé. Elle sentait son cœur se dilater, sa beauté s'épanouir entre ces deux grands amours qui, désormais, l'absorberaient tout entière.

Quelqu'assujettissante que fût la tâche, elle voulut allaiter elle-même son fils, pour lui inculquer toutes les vertus de leur race. Donner à l'enfant une nourrice étrangère, comme cela se faisait communément alors, lui eût parut le sacrilège d'une mère qui mêle un sang impur, un germe de vice, au sang intact de son premier né.

Rien n'est comparable à la délectation muette d'une maman qui, tenant son bébé dans ses bras, contemple le petit être aimé qu'elle allaite de sa propre substance, le presse sur son cœur en faisant pour lui des rêves d'avenir. A ses yeux rien n'est plus beau au monde que ce poupon, qui ressemble à tous les bébés, mais qui, pour sa maman, n'est comparable à aucun autre. Elle prend la moindre contraction de ses lèvres mignonnes pour un sourire, elle croit trouver des lueurs d'intelligence dans ses yeux encore incapables pourtant de refléter une pensée consciente.

Quand Blanche de St-Edme contemplait son petit Paul, elle pouvait, sans illusion maternelle, reconnaître qu'il était vraiment un bel enfant. Son joli minois, au teint rose, au nez petit et gracieux, aux lèvres vermeilles, était animé par de grands yeux noirs qu'estompaient de longs cils, sous des sourcils aussi noirs que sa chevelure bouclée. A 6 mois, le petit Paul avait deux dents; il gazouillait des sons joyeux où l'on devinait presque : « Ma... Ma... » « Pa... Pa... ». Il avait doublé de poids; Blanche était donc une excellente maman-nourrice. Son mari et elle jubilaient en montrant, avec orgueil et amour leur beau grand garçon!...

Il était temps que M. et Mme de la Ferrovière jouissent aussi de leur petit-fils. Il fut décidé que les mois de décembre et janvier se passeraient en famille, à Maugombroux.

— Pourquoi les grands-parents n'ont-ils pas plutôt été en France ? s'écria Fabienne intéressé au plus haut point par le récit de Léontine. Je pressens que la vengeance prédite va se réaliser pour cette pauvre Blanche.

— Hélas !... si terrible que vous puissiez imaginer cette vengeance, reprit la vieille demoiselle, vous resterez certainement bien au-dessous de la réalité.

— Dites vite, Mademoiselle, je vous en prie, je brûle de savoir la fin.

Et Léontine continua son récit :

Le Rapt

Il est inutile de décrire la joie de M. et Mme de la Ferrovière à l'arrivée du jeune ménage au château familial. Il semblait qu'avec leur premier petit-fils, le bonheur revenait éclairer leur foyer assombri et esseulé par le départ de leur fille chérie.

Petit Paul était fêté, choyé. C'était à qui le comblerait de caresses et de cadeaux. Le château ne désemplissait pas de parents, d'amis qui réclamaient le plaisir de voir Blanche, d'embrasser son beau bébé.

Celui-ci avait été confié aux soins de Marie Chardon qui, ravie de décharger Blanche, entourait l'enfant d'une maternelle sollicitude.

— Quel dommage, se disait-elle, que ce séjour tant désiré se fasse en hiver. C'eût été si bon de voir notre petit s'ébattre au soleil, sur le gazon. Heureusement, nous avons un mois de décembre exceptionnel. Tant pis pour le printemps qui verra, sans doute, se réaliser l'adage : « Noël au balcon, Pâques au tison ! »

Ce jour-là, le jeune ménage était parti pour Liége avec M. et Mme de la Ferrovière. Ils ne devaient rentrer que dans la nuit.

Marie Chardon avait, comme d'habitude, installé bébé endormi au grand air, bien emmitoufflé dans sa voiture d'enfant. Après avoir posé la bouillotte aux pieds du petit Paul, la nurse improvisée leva la capote de la voiture qu'elle amena près de la grande grille du parc. Un pâle soleil de décembre tombait sur l'enfant. Elle assujettit avec soin les couvertures, s'assura que l'enfant était pro-

Le Mois Prochain

Le Sport et l'Amour

par O'Nevès

Grand roman d'amour, inédit et complet, dont l'action se passe dans une élégante station de villégiature.

fondément endormi et s'en revint au château prendre son repas de midi.

Deux heures plus tard, elle préparait le biberon de lait chaud et le portait au cher petit, se félicitant de le voir faire un si long somme. Quelle ne fut pas sa surprise de trouver la voiture vide et les couvertures enlevées.

— Je suis folle de m'inquiéter, se dit-elle aussitôt; bébé aura crié sans que je l'entende et la bonne est venue le prendre ne voulant pas me déranger.

Elle courut à l'office, interrogea les domestiques. Personne n'avait sorti bébé de son lit mouvant. L'affolement de tous était inénarrable; Marie Chardon, les yeux dilatés, s'arrachait les cheveux. Elle pleurait, criait à tous les échos dans une course folle : « Paul ! . . . Paul ! . . . On a volé le petit Paul ! . . . Mon Dieu ! . .. Mon Dieu ! . .. Que va dire sa maman ! . . . »

— Calmez-vous, Mademoiselle, dit le valet de chambre. Avant ce soir, nous aurons retrouvé bébé. Le cocher est déjà sur la route de Verviers pour aller prévenir la police et le garde-chasse va fouiller les bois avec les rabatteurs habitués des grandes chosses.

Hélas ! à la nuit tombante on n'avait encore retrouvé aucune trace de l'enfant.

Entouré de 300 hectares de bois et de prairies, le château de Maugombroux se trouvait à une grande distance de tout village. Deux grand'-routes traversaient la propriété; l'une d'elle conduisait à la frontière allemande. Tout ce qu'on put obtenir comme indication, fut le passage d'une voiture à bâche de toile grise au travers du village de plus proche. C'était, sans doute, la carriole d'un marchand de fromage ambulant, comme ils s'en rencontre souvent dans le pays de Herve. On avait vu passer aussi une roulotte de bohémiens qui avait stationné pendant huit jours près du château. Les soupçons de la police tombèrent sur ces saltimbanques, mais elle ne put les accuser longtemps, car elle retrouva ces nomades, le soir même, campant à quelques lieues plus loin, tous leurs papiers étant en règle.

— Je puis à peine m'imaginer le désespoir des parents à leur retour, s'écria Fabienne interrompant le récit.

— Blanche accusa aussitôt le comte d'Anglade, dont elle avait pressenti autrefois la vengeance. Sans en rien dire, elle se promettait d'aller elle-même, dès le lendemain matin au château d'Ensival, obliger le misérable à faire des aveux, quand une circonstance inattendue, rendit l'espoir à chacun. En descendant, dès l'aube, le lendemain, pour aller explorer lui-même l'endroit où se trouvait la voiture de bébé, Paul de St-Edme aperçut un feuillet blanc glissé sous la porte d'entrée du château.

A peine eût-il jeté les yeux sur ce billet, qu'il poussa un soupir de soulagement, remonta à la hâte le grand escalier de chêne et entra radieux dans la chambre de Blanche.

— Essuie tes larmes, ma chérie, lui dit-il en l'embrassant. Tiens, lis ceci . . . notre Paul aimé va nous être rendu . . .

Et Blanche lut avec autant d'émotion que d'effroi, les lignes suivantes :

« Réduit à la misère noire, je n'ai enlevé votre enfant que pour pouvoir donner du pain aux miens. Pardonnez-moi ! . . . Si M. de St-Edme veut avoir confiance et se rendre, dès ce soir, au bois des Halleux, près de la croix de pierre, un homme masqué lui remettra son fils. Ceci à la condition que 6,000 francs soient déposés avant midi, sous une grosse pierre au pied de cette même croix. Inutile d'essayer de mobiliser la police, car au cas où M. de St-Edme ne viendrait pas lui-même et tenterait de me faire arrêter, son fils serait tué aussitôt. »

— Dieu soit béni ! s'écria Blanche. Nous allons revoir bientôt notre trésor. Jamais je n'aurais osé espérer ce bonheur dès aujourd'hui ! . . .

— Je vais aussitôt porter la somme requise sous la croix de pierre, déclara son mari.

Il allait partir, quand Blanche l'arrêta, saisie d'un pressentiment sinistre :

— N'y vas pas toi-même, Paul, je t'en prie. S'il y avait un guet-apens dans tout ceci . . . Envoie notre fidèle garde-chasse déposer les billets à la place indiquée.

— Ce serait une lâcheté de ma part. Que pouvons-nous craindre ? Ceci peut être une façon malhonnête et classique de faire du chantage, mais je ne veux, pour rien au monde, risquer la vie de notre petit trésor. Je donnerais avec joie dix fois cette somme pour le tenir dans nos bras. Laisse-moi partir, ma Blanche aimée. J'ai hâte de donner satisfaction à ce bandit pour qu'il tienne sa promesse.

•

— Tu vois, mon adorée, disait une heure plus tard Paul de St-Edme à sa femme, tu vois que je reviens sain et sauf de mon expédition. Les six billets sont à la disposition du ravisseur. S'il tient parole, nous aurons oublié, ce soir, nos mortelles angoisses et bébé sera près de nous, souriant dans son inconsciente ignorance.

— Je n'ose l'espérer encore ! . . . murmura Blanche. Tu n'as vu personne rôder autour de la croix ?

— Personne, je t'assure. L'endroit est absolument désert. La croix s'élève au milieu d'une clairière dans la forêt. Il y régnait un silence impressionnant que seul le vol lourd d'un corbeau a interrompu. Tandis que je déposais la rançon sous la pierre, son croassement sinistre m'a fait tressaillir. J'ai failli avoir peur et, d'instinct, j'ai porté la main sur mon revolver.

— Tu n'iras plus seul ce soir, mon Paul ! . . . Je t'en prie, laisse le garde t'accompagner.

— Non, non. Voyant que nous sommes deux, l'homme masqué pourrait se dérober et s'enfuir avec notre enfant. Je dois aller seul au rendez-vous, crois-moi. Mais je serai armé et j'avancerai avec prudence.

Le Calvaire de Blanc[illegible]

La grosse horloge du châ[illegible] sonnait 5 heures, quand, après avoir embrassé tendrement sa femme, Paul de St-Edme prenait le chemin de la forêt.

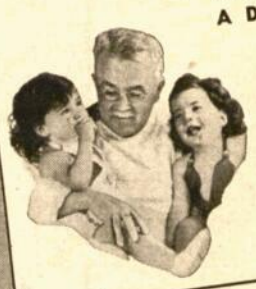
Malgré les encouragements qu'il avait donnés à Blanche, le vaillant officier se sentait envahi par de tristes pensées. Le vent qui pleurait entre les arbres dénudés, la pénombre du soir enveloppant toutes choses d'une voile de deuil, le grave silence des bois, tout autour de lui était lugubre.

Il était arrivé à quelques pas de la croix de pierre, quand il perçut un bruissement dans le taillis . . . Serait-ce l'homme masqué, se dit-il ? . . . Mais son regard eut beau fouiller autour de lui, il ne vit personne.

— Il est en retard, ou plutôt, je suis en avance de dix minutes.



POURQUOI LE DR DAFOE CHOISIT LA CRÈME A DENTS COLGATE POUR LES JUMELLES DIONNE



Le Dr Dafoe choisit la Crème à Dents Colgate pour les petites Dionne parce qu'elle nettoie avec une telle *perfection* — avec une telle *douceur* — sans endommager le moindrement l'émail délicat . . . sans irriter les tendres gencives.

Et comme les jumelles *aiment* à se brosser les dents avec Colgate ! Comme tous les enfants elles aiment sa délicieuse saveur de menthe — un point très important dans l'enseignement des premières habitudes d'hygiène de la bouche.

POURQUOI VOUS AIMEREZ VOUS AUSSI LA CRÈME A DENTS COLGATE !

Ce n'est pas tout que la Crème à Dents Colgate ait un agent sûr et doux pour polir et faire briller l'émail des dents — car sa mousse *pénétrante* spéciale entre dans les petits interstices cachés entre les dents que des méthodes ordinaires de nettoyage ne peuvent atteindre . . . elle nettoie toute la surface de chaque dent . . . rend votre sourire plus brillant . . . garde votre haleine douce et irréprochable ! Procurez-vous-en un tube aujourd'hui.



GRAND MODÈLE 20c
Double modèle géant 35c
Modèle moyen 10c

Il s'agenouilla sur la dalle que surmontait la croix, quand ses yeux rencontrèrent la pierre sous laquelle il avait réposé les billets de banque... Ceux-ci s'y trouvaient encore.

— Je suis joué, pensa-t-il. Que signifie ceci ?

Il prit son browning et voulut se lever pour inspecter les lieux. Au moment où il se redressait, une détonation retentit derrière lui... Paul de St-Edme, mortellement atteint, s'affaisait au pied de la croix.

•

Il y avait deux heures que son mari avait quitté le château. Chaque minute qui prolongeait son attente, était une minute d'agonie pour la pauvre Blanche, de plus en plus inquiète. Enfin, n'y tenant plus, elle fit atteler la voiture pour aller au-devant de lui. M. de la Ferrovière, qui pressentait un malheur, voulut l'accompagner avec le garde-chasse. La voiture s'arrêta sur la grand'route, à 400 mètres de la clairière. L'obscurité était profonde. Le garde-chasse, une lanterne rouge à la main, guidait Blanche et son père qui se frayaient un passage au travers du taillis.

Cette chevauchée dans la nuit avait quelque chose de macabre qui étreignait le cœur de Blanche. Tout à coup, le garde, arrivé avec eux à la clairière, poussa un cri d'épouvante. Il venait d'apercevoir le corps de son maître étendu sur le sol. Plus morte que vive, Blanche fit un suprême effort pour hâter le pas... Un instant après elle sanglotait au pied de la croix, tenant sur ses genoux la tête pâle, presque exsangue de son mari bien-âmé.

— Il vit encore... il y a de l'espoir, déclara M. de la Ferrovière, qui avait aussitôt ausculté le cœur.

Puis, ouvrant une gourde contenant du cognac que le garde portait toujours dans son carnier, il en versa le contenu dans la bouche de son pauvre gendre. Celui-ci ouvrit les yeux, poussa un long gémissement et retomba dans sa torpeur.

Avec mille précautions, les deux hommes prirent le corps du blessé et le transportèrent jusqu'à la voiture. La malheureuse Blanche les suivait comme une automate. Elle revivait la scène tragique du Calvaire où la Vierge Marie souffrait un indicible martyre en voyant son unique amour transporté au tombeau.

Paul de St-Edme vécut deux jours encore. Il eut le temps de recevoir le sacrement qui fortifie ceux qui passent du temps à l'éternité. Il donna rendez-vous là-haut à sa Blanche aimée, après lui avoir narré les heures passées à la recherche de leur fils.

— Les billets mis sous la pierre n'ont pas été enlevés, lui dit-il. J'ai été frappé par derrière, au moment où je remarquais la chose. Ma Blanche chérie, vis maintenant pour retrouver notre Paul et élève-le dans mon souvenir.

Stoïque, Blanche espérait encore un miracle... mais le médecin avait prononcé l'arrêt de mort de son cher mari. Après 48 heures où chacun reprenait espoir l'embolie inévitable se produisit.

Quand son Paul, la regardant avec compassion et tendresse, rendit le dernier soupir, Blanche se jeta à genous au pied du lit. Voulant que sa prière aidât l'âme de son époux adoré dès le premier instant de son envol, elle s'écria :

— Prions pour lui; Dieu le juge et le récompense !...

Elle était veuve et elle n'avait plus d'enfant !... Le coup était trop rude pour sa capacité de souffrance. Au moment où l'on portait en terre celui qu'elle avait aimé plus que la vie, la malheureuse Blanche, tremblant de tous ses membres, tomba en syncope. Quand elle revint à elle un rire atroce s'échappa de ses lèvres :

— Paul !... Paul !... s'écria-t-elle. Tu es là ?... Mon petit, ce n'est pas vrai qu'ils t'ont enlevé... Ah ! Ah ! Ah ! comme papa va être heureux de te voir...

La pauvre femme avait perdu la raison.

Léontine avait terminé son récit. Louise Orgeval et sa fille étaient sidérées.

— C'est absolument épouvantable, déclara Fabienne. Cette histoire est plus tragique que le roman le plus dramatique. Avouez, maman, que, pour une jeune fille, il y a de quoi trembler en songeant à l'avenir et que c'est légèreté de l'accueillir joyeuse, en se mariant.

— Cet exemple de malheurs inouïs vient encore à l'appui de tes théories pessimistes. Fabienne, pour t'éloigner du mariage.

— Vous conviendrez au mons que si Blanche de la Ferrovière avait pu prévoir tout ce qui l'attendait, jamais elle n'aurait épousé Paul de St-Edme.

— Qui sait, corrigea Désirée ? Le cœur humain a de tels mystères, qu'il choisirait parfois de souffrir avec celui qu'il aime, plutôt que d'éviter la douleur sans avoir jamais été à lui.

— Cette pauvre vieille fille aurait-elle eu un chagrin d'amour, se demanda Fabienne, pour analyser notre cœur avec tant de psychologie ?

« Pour en revenir au drame de Maugombroux, dit-elle tout haut, j'espère que l'assassin de Paul de St-Edme a été découvert et puni ?

— Hélas ! il n'en fut rien. Bien que la rumeur publique, mise au courant de l'envoi du bouquet, ait vu, dans les événements, une vengeance probable du comte d'Anglade, celui-ci ne fut jamais traduit en justice, faute de preuves suffisantes. Il produisit un alibi en règle.

— Comment, continua Fabienne. Il me semble qu'il eût suffi de rechercher l'auteur de la lettre promettant à M. de St-Edme le retour de son enfant ?... On aurait facilement constaté si l'écriture était du comte ou de l'un de ses salariés.

— Evidemment. Mais le malheur voulut que M. de St-Edme ait mis le billet compromettant dans son portefeuille, quand il est parti au rendez-vous fatal. Ce billet avait disparu après l'attentat... Le meurtrier avait profité de la syncope de sa victime pour enlever cette lettre qui pouvait l'accuser.

— Cette pauvre Blanche a-t-elle recouvré la raison ? Sait-on ce qu'est devenu l'enfant ?

— M. et Mme de la Ferrovière sont morts quelques années après le drame, sans que leurs incessantes recherches aient ramené leur petit-fils. Quant à Blanche de St-Edme j'ai entendu dire qu'elle était guérie et était entrée dans un monastère.

— Je n'aurais jamais cru un homme capable d'une telle œuvre de haine, dit la jeune fille. Quel compte ce misérable aura-t-il rendu à Dieu ?... Vous avez raison, Mademoiselle, sa mort est bien un châtiment.

— Je ne m'attendais guère à entendre un tel récit en venant vous voir, chère Mademoiselle, déclara Louise Orgeval. Je ne pourrai plus rester que quelques minutes, pour apprendre le nom du pensionnat au sujet de Fabienne. Et voilà que nous avons pris deux heures de votre précieux temps.

— Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons, chère Madame; nous sommes bien aises de passer un moment avec vous... Désirée, dis donc à Mme Orgeval dans quelle maison religieuse a été élevée la comtesse des Granges.

— C'est aux Annonciades, au pensionnat St-Exupère, près de Lille, dans le nord de la France, Madame. On dit grand bien de l'éducation qu'y reçoivent les jeunes filles. Vous n'êtes pas sans savoir que la congrégation a été fondée par Jeanne de Valois, la fille de Louis XI, répudiée par son mari, à cause de sa laideur.

— Elle était aussi sainte que disgracieuse, renchérit Léontine; aussi vais-je la prier pour qu'elle vous incline à confier Fabienne aux filles de son ordre, si c'est pour le bonheur de votre chère enfant.

Au Pensionnat

Rien ne donne mieux l'idée des petites zizanies, des mesquines jalousies de salon mondains, qu'une réunion entre les élèves des classes supérieures au pensionnat. Dans ce monde en miniature, on peut discerner, par avance, les femmes de devoir, les natures banales ou les vipères de la société de demain.

C'est dans une ruche, bourdonnante de jeunes pensionnaires que nous retrouvons Fabienne Orgeval, peu de temps après son entrée chez les Dames de St-Exupère, près de Lille.

Encore toute dépaysée, loin des siens qu'elle n'avait jamais quittés, le cœur étreint par un sentiment pénible de solitude intérieure, Fabienne voilait à tous, sous un gracieux sourire, la nostalgie qui la torturait.

Dans ce pays étranger pour elle, au milieu de compagnes d'une mentalité forcément différente, Fabienne se sentait vraiment isolée. L'abord un peu cérémonieux des religieuses, leur distinction imposante, sous le long voile noir sous le manteau de cour qu'elles portaient au chœur, donnaient à Fabienne, malgré leur bonté acueillante, une impression d'exil. Tout était si différent des « bonnes Sœurs » qu'elle avait connues depuis sa plus tendre enfance. Les usages aussi étaient changés : on ne désignait pas les classes par les dénominations habituelles, mais simplement par la couleur de la ceinture que portaient les élèves selon le cours suivi. Les petites avaient une ceinture violette, les moyennes une bleue, puis venaient les rouges, les blanches. Celles qui étaient en dernière année portaient une large ceinture de toutes les couleurs réunies. On les appelait les « Perfectionnées ».

Si avancée que fût Fabienne dans ses études, elle avait été enrôlée parmi les « Blanches », à cause de quelques lacunes dans le programme qu'elle avait suivi jusque-là. Cette décision, à laquelle on ne s'attendait pas, fut, dès le début, la cause d'un accueil très froid de la part de ses compagnes.

— Comment, avaient-elles chuchoté, la « nouvelle » est dans notre section ?... Elle que la maîtresse nous a annoncé comme une bûcheuse hors ligne, une rivale qui enlevait tous les prix dans son ancien pensionnat ?

— Merci !... Cela me décourage d'avance, surenchérit une autre qui était depuis neuf ans à St-Exupère. Je ne ferai rien cette année. Je ne me bourrerai pas le crâne pour lutter avec elle.

— Ni moi !...

— Ni moi !...

— Nous lui laisserons le triomphe facile. Personne ne bûchera, conclut la dernière.

— Ne faites donc pas de mauvais esprit, conseilla une Enfant de Marie. Cette petite nouvelle semble gentille; elle aurait de la peine, si elle se doutait du peu d'acceuil que vous lui faites.

— On sait bien que votre ruban bleu vous oblige à nous faire la morale, répondait ironiquement la plus révoltée. Soyez sans crainte, nous somme des personnes polies et nous ne dirons rien qui puisse blesser la nouvelle.

— C'est entendu, je l'espère. Elle pourrait souffrir d'une attitude peu aimable sinon hostile. Comme Française et comme chrétienne, je ne puis que vous inviter à l'accueillir de tout cœur. Nous devons mettre notre point d'honneur à faire aimer la France en notre personne.

— Dites donc, Marguerite, vous avez manqué votre vocation... Vous auriez dû être prédicateur !...

— Amen !... corrobora la masse.

Quoi d'étonnant que dans cette atmosphère malveillante, Fabienne se sentît désemparée, un peu gauche, bien qu'elle s'efforçât de réagir contre la mélancolie qui l'envahissait. De choyée qu'elle était à Verviers, elle personnifiait ici « la nouvelle », l'étrangère indésirable venant troubler la vie routinière des autres, aiguillonner leur zèle à l'étude, au grand dam de celles qui triomphaient, jadis, sans devoir fournir d'efforts réels et persévérants.

La jeune fille était trop fine pour ne pas soupçonner cette sourde cabale. Quelques allusions ou traits d'esprits mordants lui avaient ouvert des horizons sur la cause de cette jalousie latente de ses compagnes. Aussi, Fabienne évitait-elle, avec tact de damer le pion, pendant la classe à une ancienne prise de court devant une question difficile. Elle poussait parfois la condescendance jusqu'à feindre ignorer la réponse, pour laisser à sa concurrente le plaisir de donner la solution exacte. Elle n'en était souvent remerciée que par une réflexion ironique :

— Pour une fois, Fabienne, ce point de diligence n'est pas à vous! Ce n'est pas malheureux !...

La « nouvelle » souriait sans dire mot, mais elle triomphait dans son for intérieur, espérant, par sa ruse d'humilité, s'attacher, peu à peu, ses rébarbatives compagnes. Cette douceur qui ne se démentait pas depuis plusieurs semaines, lui gagnait les sympathies de quelques-unes. Celles-ci tâchaient d'éviter à Fabienne, les petites persécutions malveillantes et recherchaient sa société pendant les récréations.

Ces heures de délassement se passaient le plus souvent dans une allée ombragée du grand parc entourant le pensionnat. Après une demi-heure de rondes réglementaires, où les échos retentissaient des vieilles chansons françaises répétées avec entrain, par cette exubérante jeunesse, on leur accordait une autre demi-heure de conversation en arpentant, de long en large, une magnifique avenue du parc.

Tandis que les pensionnaires donnaient libre cours au besoin d'expansion de leur âge, une surveillante se promenait entre les groupes, accueillant avec condescendance toute requête, se mêlant parfois à une conversation, suivant enfin discrètement tout ce qui se passait pendant cette heure. Cette surveillante ne portait pas le costume religieux. Une robe noire très simple, une pélerine tombant sur les épaules, une dentelle espagnole recouvrant sa chevelure, elle devait avoir une quarantaine d'années.

Dès les premiers jours, Fabienne avait remarqué l'air d'infinie distinction de cette personne. Une secrète

attirance l'avait portée vers elle, tant elle avait deviné de mélancolie, de souffrance résignée dans l'expression de son regard et de son sourire aussi bien que dans la pâleur de ses traits. Quand elle avait demandé son nom à ses compagnes, l'une d'elles avait répondu en riant :

— Mme la Surveillante ? . . . C'est une religieuse manquée ! . . . Il y a des années que nous nous attendons à lui voir prendre le voile, mais nous la retrouvons telle à chaque année. Au début, nous l'avons prise pour une postulante. Mais elle soupire sans doute en vain après le costume religieux. Elle est seule de son espèce ici. Aussi l'appelons-nous : « Mme la Mystérieuse ou l'Eternelle postulante ».

— L'an dernier, la classe des « Blancs liserés » l'avait baptisée : « La Face pâle ». Inutile de vous dire qu'elle s'est fait enlever par la Maîtresse générale ! . . . Ce fut un événement dans le pensionnat :

— Mes enfants, a dit Mère Sainte-Rose, en réunion générale, je suis désolée de vous faire remarquer que vous n'avez aucun cœur et aucune éducation.

Mme la Surveillante qui veut bien garder vos récréations, qui vous [illegible] gne à l'infirmerie et tient les or[illegible] à la chapelle, Mme la Surveillante, dis-je, aurait de la peine si elle savait, qu'en échange de son dévouement, vous ne trouvez qu'à lui donner un sobriquet. J'ai été très étonnée d'apprendre qu'entre vous, vous la surnommez : «La Face pâle ».

Outre que c'est un manque complet de respect et de savoir-vivre, cela prouve bien peu de cœur de votre part. La pâleur d'une personne ne peut tenir qu'à une santé fragile, ou à des chagrins ignorés. Votre légèreté vous a empêchée d'approfondir les choses, sinon ce surnom serait l'indice de l'absence de toute charité chrétienne et de bonté d'âme.

Naturellement la classe a été en grande retenue. Depuis lors, nous cherchons en vain quel pourrait être le chagrin intime de Mme la Surveillante et nous la nommons, in petto : « La Mystérieuse ».

Cette confidence avait augmenté la sympathie compatissante de Fabienne pour celle en qui elle avait pressenti, dès l'abord, un douloureux secret.

Une circonstance banale devait bientôt la rapprocher d'elle et amener une réelle intimité d'âme qui fut le charme de sa vie de pensionnaire.

Très maîtresse d'elle-même, Fabienne avait pu, pendant deux mois, laisser passer inaperçues toutes les paroles blessantes de ses compagnes. Ce jour-là, la plus acerbe d'entre elles l'interpella, à brûle-pourpoint, disant :

— Mais, au fait, Fabienne, quel âge avez-vous ?

— Je vous l'ai déjà dit, répondit celle-ci. J'ai eu 16 ans le 13 septembre dernier.

— Hem ! . . . murmura l'autre en poussant du coude sa voisine . . . 16 ans et les mois de nourrice, quoi ! . . .

Ce fut la goutte d'eau faisant déborder le vase . . . Toute rougissante, relevant la tête avec fierté, Fabienne répliqua d'un ton péremptoire et blessé :

— Marguerite, j'ai bien des défauts, mais je ne mens jamais.

— Oh ! là là ! . . . Quelle mouche vous pique ? reprit sa compagne jouissant d'avoir atteint son but. Je vous croyais incapable de vous fâcher. C'est la première fois qu'on vous voit sortir de vos gonds.

Fabienne sentait les larmes lui monter aux yeux. Elle se leva et, voulant s'éloigner du groupe, elle se trouva en face de la surveillante.

— Vous avez du chagrin, ma petite Fabienne, lui dit-elle avant qu'elle pût dissimuler son émotion. J'ai entendu cette courte discussion comme bien d'autres et je ne veux pas que vous souffriez en silence.

— Oh ! ce n'est rien, Madame, Marguerite n'a pas voulu mal faire; c'est moi qui . . .

Fabienne fut incapable de finir sa phrase ! Son cœur, gros de larmes, s'abandonnait à l'affection qui devinait sa lutte intime. Elle éclata en sanglots.

La prenant doucement à l'écart, la bonne surveillante eut les mots maternels qui touchent les fibres profondes de l'âme.

— Depuis le jour de votre arrivée ici, dit-elle, je suis avec sollicitude les efforts que vous faites pour vous gagner la sympathie de vos compagnes. Je sens si bien ce que vous devez souffrir au-dedans, ma petite enfant. Aussi, sans avoir l'occasion de vous encourager, j'ai toujours prié pour vous.

— Oh ! merci, Madame, vous êtes bien bonne. C'est grâce à vous, sans doute, que j'ai pu soutenir l'effort jusqu'à ma susceptibilité d'aujourd'hui. J'ai eu tort . . .

— Non, non. Ne vous accusez pas. Le bon Dieu, qui sourit à votre bonne volonté a ménagé ce petit incident pour me permettre de vous consoler. C'est si bon, n'est-ce pas, de savoir que quelqu'un vous comprend, et se rend compte de votre peine ?

— En effet, Madame, on se sent moins seule. Je vous suis très reconnaissante.

— Il ne me faut pas de reconnaissance, Fabienne. Rien qu'une prière, de temps en temps pour moi et un merci à Dieu qui vous a fait trouver dans la « Dame Mystérieuse », un cœur de maman à qui vous pouvez toujours avoir recours, quand le vôtre sera meurtri.

Elle avait dit : la « Dame Mystérieuse » . . . alors, elle sait, se dit Fabienne, l'énigme qui pèse sur elle. Elle souffre, comme moi, de la légèreté moqueuse de son entourage ? La Surveillante continuait :

— Je suis contente de voir que vous ne gardez pas rancune à vos compagnes. Elles agissent sans réflexion. Rappelez-vous, dit-elle en souriant, ce qu'en dit La Fontaine : « Cet âge est sans pitié », parce que superficiel et riant de tout. Vous souffrez parce que vous attachez trop d'importance à des boutades qu'elles ont oubliées à peine émises, tandis que, plus profonde, vous en entassez le souvenir au fond de vous-même.

— Vous avez raison, Madame, c'est cela qui me rend malheureuse. J'espère pourtant, de toutes manières, à leur faire plaisir. Ce n'est pas de ma faute si, dans certaines branches, je suis plus avancée qu'elles. J'aimerais mieux ne pas avoir les succès d'étude et gagner leur affection ! Mais maintenant que vous m'êtes si bonne, chère Madame, je sens que j'ai trouvé une maman ici et tous ces petits heurts ne m'atteindront plus autant. Je vais demander au bon Jésus de vous dire mon merci à sa divine manière.

Fabienne aurait voulu ajouter : « Et vous-même, Madame, vous devez avoir beaucoup souffert, pour pouvoir si bien consoler. » Mais elle n'en osa rien faire.

Le soir même, la surveillante frappait à la chambre de la Supérieure :

— J'ai eu un entretien avec Fabienne Orgeval, disait-elle. Cette petite a beaucoup de piété et de vertu, mais elle est l'objet d'une sourde ran-



"Mes Mannequins protègent leur teint avec cette Poudre à l'abri des Microbes"



dit Maggy Rouff Célèbre couturière de Paris



En cette élégante robe du soir, Maggy Rouff associe, avec un art suprême, un tulle de soie orange pâle et un satin vert foncé. La taille Empire, les manches bouffantes et la jupe unie en font une création très originale.

" Les jolies jeunes filles qui servent de mannequins pour mes créations sont sveltes, fraîches, très grandes. Leur teint ressemble à un vivant pétale de rose, grâce surtout à la poudre Woodbury.

" Qu'elles sont délicates et chic les nuances de cette poudre célèbre que les Canadiennes connaissent si bien ! Cependant, je ne recommande pas la Woodbury à mes mannequins uniquement pour la beauté. Ces jeunes filles n'ont pas le droit d'avoir des boutons. Et la poudre Woodbury est à l'abri des microbes* qui provoquent si souvent les affections de la peau. "

La Poudre faciale Woodbury se vend en sept charmantes nuances naturelles, l'une d'elles, la nouvelle *Windsor* Rose, que Maggy Rouff elle-même a créée. $1.00, 50¢, 25¢, 15¢.

*** Eprouvée avec 19 autres marques connues, la Poudre faciale Woodbury fut seule à l'abri des microbes avant et après usage.**

WOODBURY'S

POUDRE FACIALE à l'abri des microbes

DEMANDEZ LE NECESSAIRE DE 10 ARTICLES

Contient 7 paquets de Poudre faciale Woodbury; un Savon facial Woodbury, grandeur d'hôte; des tubes de 2 Crèmes Woodbury à l'abri des microbes. Envoyez 10¢ pour frais d'expédition. Adressez: John H. Woodbury, Ltd., Dépt. 1844, Perth, Ontario.

Nom .....

Adresse .....

FABRICATION CANADIENNE

cune de la part de nos élèves. J'ai cru de mon devoir de vous prévenir pour le bien moral de ces jeunes filles qui, plus tard, feront souffrir dans le monde, faute de tact et de bonté.

— Vous avez bien fait, ma pauvre amie, lui répondit la religieuse. Je saurai mettre fin à cette petite cabale dont je me doutais aussi. D'ici-là, je vous confie Fabienne. Continuez à lui être maternelle; ce sera une consolation pour elle et pour vous-même.

— Hélas ! . . . ce m'est un supplice de voir souffrir un enfant qui est loin de sa mère. Je pense aussitôt aux mauvais traitements, aux méchancetés, dont, là-bas, on accable peut-être mon trésor ?

La voix de la surveillante se faisait tremblante, des larmes perlèrent de ses yeux qu'une expression de douleur immense rendait presque hagards.

— Voyons, ma chère amie, calmez-vous, interrompit la Supérieure avec douceur. Remettez, une fois de plus, toutes choses dans le cœur de Dieu qui nous aime. Acceptez aveuglément votre croix; tout regard jeté en arrière ne peut que troubler votre âme et vous enlever l'admirable paix dont Dieu récompense votre constante immolation à Sa Providence. Pleurez un peu, cela vous soulagera, mais allez verser ces larmes résignées au pied du Tabernacle, afin que, sous le regard du divin Crucifié, aucune âpreté ne se mêle à votre « Fiat » douloureux. Allez ma pauvre chérie.

Après avoir embrassé celle qui pleurait, la Supérieure la regarda s'éloigner avec une affectueuse compassion et murmura :

— Que vos desseins sont insondables, Seigneurs ! . . . Par quel martyre doit passer une âme, quand elle s'est offerte pour en sauver une autre.

Au bout de quelques mois les patients efforts de Fabienne lui avaient amené la sympathie de toute sa classe. Elle s'en félicitait et redisait à sa chère « Dame Mystérieuse » :

— Si vous saviez combien je me félicite d'avoir été, tout d'abord en butte aux vilenies de mes compagnes. Sans cette épreuve du début, je n'aurais jamais connu la joie, le réconfort et le bien spirituel que me donne votre affectueuse direction.

— Vous me comprenez si bien, lui disait-elle un jour. Bien mieux que ma vraie maman, qui me fait presqu'un grief d'aller au fond des choses. Elle me reproche de ne pas être, comme elle-même, très jeune de caractère.

— Mlle Orgeval n'a sans doute, jamais souffert, ma chère fille. Elle ne voit que le côté heureux et superficiel de la vie. Remerciez Dieu de vous avoir mûri le caractère avant l'âge, de vous avoir donné une âme profonde, parce que cette profondeur est la mesure dans laquelle Il se donne à nous. Plus notre cœur est vaste, plus Dieu peut l'envahir. C'est ainsi que, lorsqu'Il veut s'emparer d'une âme, Il y creuse des abîmes, fût-ce des abîmes de douleur, pour pouvoir les remplir de Lui-même. Quand Dieu y a remplacé toutes choses, l'âme nage dans la paix qui est la meilleure forme du bonheur.

— D'un bonheur acheté bien cher, alors ? . . . demanda la jeune fille.

— Sans doute. Mais tous ne sont pas poursuivis par la même jalousie divine.

— Elle doit parler d'expérience, se disait Fabienne.

Jamais elle ne s'entretenait avec la bonne Surveillante, sans se sentir élevée dans des sphères idéales et surnaturelles, sans mieux comprendre la beauté d'une vie toute édifiée sur la foi. Aussi son affection grandissait de tout le respect et l'admiration que cette belle âme lui inspirait de plus en plus.

Ce fut avec un vrai chagrin que, la première année scolaire terminée, Fabienne dut quitter son cher mentor pendant les vacances.

— Si vous saviez, maman, disait-elle à Mme Orgeval, combien je suis plus heureuse au pensionnat, depuis que j'y ai cette vraie amie. Elle lit dans mon cœur comme dans un livre ouvert. Il faudra que vous la demandiez au parloir, le jour de la rentrée. Vous verrez que vous serez aussi toute émerveillée d'elle.

Mme Orgeval, ravie de savoir sa fille contente au pensionnat, répondit en riant :

— Du moment où cette dame ne t'entraîne pas au couvent, je me félicite, ma chérie, qu'elle rende agréable ton temps de pension.

La Dame Mystérieuse

Penchée avec sollicitude auprès du lit où, dans l'infirmerie du pensionnat, Fabienne reposait, pâle et languissante, la « Dame Mystérieuse » guettait le réveil de sa chère malade.

— Dieu soit béni, disait-elle, la fièvre est tombée; le bon docteur la déclare sauvée. Ce m'eût été un vrai chagrin de perdre cette charmante enfant à qui je me suis tant attachée depuis dix-huit mois. Je n'aurais pas cru pouvoir éprouver encore une aussi réelle affection, après le brisement total de mon cœur que je croyais, pour jamais, mort à toutes choses. Cette petite Fabienne est si profondément sensible et délicate ! . . . Voici trois semaines que je la soigne nuit et jour, dans la fièvre typhoïde qu'elle a contractée en rentrant des vacances de Pâques. Il me semble qu'elle est mienne, depuis ces derniers jours où je l'ai disputée à la mort. Qu'elle était touchante, avant-hier quand, apercevant près d'elle sa mère accourue sur l'annonce de son état grave, la chère enfant me regarda avec une reconnaissance émue et dit à Mme Orgeval :

— Comme le bon Dieu me gâte, j'ai maintenant deux mamans !

Voyant que sa malade continuait à dormir, l'infirmière s'était assise à son chevet et laissait errer sa pensée :

— Hélas ! se disait-elle, si je savais, qu'en échange de mon « Fiat », la Providence a envoyé aussi une maman à mon trésor . . . Si je savais qu'il vit . . . qu'il est heureux. Cette complète ignorance sur son sort m'est une indicible torture. Je vous offre cette angoisse, mon Dieu, pour que vous le gardiez bon, pur et loyal comme je l'aurais gardé moi-même. Où est-il cet enfant chéri ? . . . Qu'est-il devenu ? . . . Puisse mon cruel martyre, mes larmes, mes longues insomnies, lui valoir d'être loin de moi, un honnête homme et un chrétien . . . Ayez pitié de moi, mon Dieu ! . . . Ayez pitié de lui ! . . . Malgré ma volonté, qui accepte pleinement la vôtre, la nature reprend à tout moment ses droits. Souvent encore, des cauchemars hantent mes nuits sans sommeil. Je le vois, alors, pauvre, misérable, voleur de grands chemins, peut-être ! . . . Il tend les mains vers moi . . . Il m'appelle ! . . . Allez à lui, mon Dieu ! . . . Ce n'est pas de sa faute à ce pauvre petit, s'il est peut-être tombé très bas . . . si même, un jour, il mourait sur l'échafaud ! . . . Comment a-t-il été élevé ? . . . Par qui ? . . . Abandonné dans le vice ? . . . Oh ! ce n'est pas possible, Seigneur? . . . Ce serait trop terrible. Puissiez-vous l'avoir repris avant cette déchéance !

Deux larmes silencieuses tombaient sur les joues de l'infirmière. Les yeux clos, les mains jointes posées sur ses genoux, elle personnifiait la douleur à son paroxisme.

A son insu, Fabienne venait de se réveiller. Anxieuse, elle contemplait le visage ravagé, l'expression navrée de sa « seconde maman » comme elle l'appelait. Une question, qu'elle aurait voulu poser depuis longtemps, lui brûla les lèvres, et, pour la première fois, Fabienne a l'envie de sonder le mystère douloureux qu'elle pressentait :

— Ma petite mère, vous souffrez? murmura-t-elle doucement. Oh ! dites-moi pourquoi ? . . .

Son infirmière sursauta. D'un geste spontané, elle essuya furtivement les larmes révélatrices. Un gracieux sourire changea, comme par enchantement, sa face douloureuse. Elle se leva, embrassa tendrement Fabienne sur le front, et, passant la main sur la chevelure de sa chère malade, elle répondit avec calme :

— Je vous le dirai un jour, parce que je vous aime bien. Vous serez la seule confidente de mon grand secret. Mais aujourd'hui, vous devez être bien sage et vous reposer sans vous tourmenter de moi. Dites-vous que votre affection me fait du bien, beaucoup de bien, ma petite Fabienne. Je suis même presque heureuse aujourd'hui parce que le médecin nous a rassurés . . . Dans quelques jours, vous pourrez vous lever, vous serez bientôt guérie.

— Oh ! tant mieux; mes deux mamans n'auront plus d'inquiétudes à mon sujet . . . Il y a longtemps que je vous ai devinée malheureuse, chère petite mère. Aussi ai-je offert tous mes maux de tête, toute ma maladie pour que le bon Dieu se console.

— Merci, ma petite enfant, reprit l'infirmière émue. J'ai, en effet, une très lourde croix à porter, mais je ne suis pas malheureuse, au fond, parce que j'ai accepté la volonté crucifiante de Dieu. Il me soutient et je garde confiance en Lui.

— Vous êtes une sainte, déclara Fabienne en la regardant avec admiration.

Elle se rappelait l'effort héroïque qui avait ramené instantanément le sourire sur le visage désolé. Elle se disait :

« Pour vaincre ainsi automatiquement la douleur, il faut une force de volonté rompue à la lutte et une maîtrise de soi peu commune. Quelle est donc la terrible épreuve qui fait de sa vie, un vrai calvaire, car c'est bien la Mère de douleur que j'ai vue, en elle, à mon réveil. »

L'entrée de Mme Orgeval vint donner un autre cours à ses pensées.

— Comment vas-tu ? ma chérie, demanda sa mère en l'embrassant. La bonne Supérieure m'a téléphoné pour me dire que tu n'as plus de fièvre et que tu allais pouvoir t'alimenter doucement.

— Je me sens mieux, en effet, chère maman; mais je suis encore trop faible pour marcher.

— Marcher ! . . . Tu n'y penses pas, Fabienne. Soyons heureuses que tout danger soit écarté et que la convalescence se fasse peu à peu. Je compte rester à Lille encore toute une semaine; je ne te quitterai que lorsque je te verrai en état de te lever quelques heures par jour. Après cela, je retournerai rassurée, car je n'aurais pu espérer, pour toi, des soins plus dévoués et plus délicats que ceux que tu reçois ici.



SUZY PRIM, ELEGANTE VEDETTE BLONDE DU CINEMA FRANÇAIS

« Vous ne vous doutez pas, Madame, ajouta-t-elle en s'adressant à l'infirmière, combien je vous garde de reconnaissance pour la sollicitude dont vous entourez Fabienne. »

— Votre fille est si charmante, Madame, j'ai eu si souvent l'occasion d'apprécier son bon cœur, sa vraie piété, que j'ai réclamé de notre Mère la faveur de la soigner comme si elle était ma propre enfant.

— Et vous vous êtes acquis notre affectueuse gratitude à tous. C'est grâce à vous que je partirai sans inquiétude.

— Vous pouvez avoir tout apaisement, Madame, dit la garde-malade en se retirant. Je vous laisse avec Fabienne. Si vous voulez bien sonner deux fois au moment où vous la quitterez, je reviendrai aussitôt prendre ma place auprès d'elle.

La visite de Mme Orgeval ne fut pas longue. Elle craignait de fatiguer sa fille, celle-ci ne pouvant pas encore supporter une conversation suivie. A chacune de ses visites sa mère la trouva, de jour en jour, plus forte. La veille de son départ, elle put lui consacrer l'après-midi tout entière. Fabienne avait repris son entrain et passait plusieurs heures sur la chaise longue. Discrètement, l'infirmière se retirait toujours à l'arrivée de Mme Orgeval.

Ce jour-là, lorsqu'elle voulut s'esquiver, comme de coutume, la mère de Fabienne s'écria :

— Vous n'allez pas nous quitter ainsi, chère Madame ? C'est ma dernière visite et j'aimerais jouir de votre présence.

— Mais certainement, restez donc avec nous, insista Fabienne, maman et moi nous n'avons aucune chose spéciale à nous dire. Du reste, il n'y a rien qui m'intéresse que vous ne puissiez savoir, chère petite mère.

— Permettez, alors, que j'aille demander l'autorisation à notre Supérieure. Je reviendrai dès que je l'aurai reçue.

— Eh bien ! maman, raconte-moi cet après-midi, toutes les nouvelles de Verviers, demanda Fabienne. Que deviennent les demoiselles Duriez et Plantin ? . . . Raoul a-t-il bon espoir pour son dernier examen ? . . . As-tu encore été voir mes anciennes maîtresses ? . . .

— Comment donc ? Elles sont toutes désolées de te savoir si souffrante. J'ai reçu, hier encore, une lettre de la Supérieure. Toute la communauté et les élèves vienent de terminer une neuvaine pour ta guérison.

— Les voilà exaucées; tu iras le leur dire bientôt.

— Certainement. Les deux vieilles demoiselles sont toujours les mêmes, passant leur vie à guetter le monde, derrière leurs rideaux de mousseline. Dernièrement, Léontine s'est foulé le poignet Il ne fallait rien moins que cela pour la rendre plus revêche. Au fond, je plains cette pauvre Désirée. C'est toujours elle qui reçoit les rebuffades et les horions.

— Cela lui rend la vie plus méritoire, maman.

— Quant à Raoul, il va passer en août son dernier examen. Il en sortira docteur en droit.

— Et papa n'est plus si désolé à la pensée que son seul fils ne reprendra pas son industrie ?

L'infirmière rentrait à ce moment:

— Notre bonne Supérieure m'a permis de revenir, dit-elle.

— Nous en sommes ravies, assura Mme Orgeval. Fabienne me demandait à l'instant si son père ne regrettait pas que son seul fils ne continuât pas à s'occuper de son affaire. Au fait, l'industrie de la laine ne plaît pas à Raoul. Il veut être avocat. Il rêve d'entrer dans la magistrature, plus tard.

« Ton père, ma chère, continua-t-elle en s'adressant à Fabienne, ton père se console en pensant qu'il passera, un jour, son industrie à son gendre.

— Oh ! papa fait des châteaux en Espagne . . . Il prépare déjà les voies pour un avenir incertain Et si je ne me mariais pas, ma petite maman ?

Mme Orgeval sursauta :

— Comment ! . . . Tu ne songes pas à la vie religieuse, au moins ?

Il y avait une telle anxiété dans son regard, dans le ton effaré de sa demande, que Fabienne regarda son infirmière d'un air d intelligence.

— Et si j'en avais le désir pourtant ? fit-elle malicieuse.

— Ah ! cela, non ! . . . par exemple ! ne me charge pas d'un tel message pour ton père.

— Vous voyez bien l'accueil que je recevrais, si je disais que j'entre aux Annonciades, dit Fabienne rieuse à sa garde-malade. Je vous l'avais bien affirmé.

Et se tournant vers sa mère :

— N'ayez pas peur, ma petite maman. Votre Fabienne est assez armée de courage pour accepter de se marier un jour.

— Assez armée de courage ! Elle a gardé ses mêmes idées . . . Comme si le mariage était une si terrible chose !

— Fabienne n'a pas tort, Madame. Dans cette voie on va au-devant d'un tel inconnu ! . . . La route y semble parsemée de fleurs, mais en réalité, elle est couverte de ronces et d'épines.

— Oh ! je n'ai pas peur de la vie, déclara Fabienne. Je demande seulement à Dieu, s'Il veut que je fonde un foyer, de mettre sur ma route, un jeune homme digne du grand amour que je veux lui donner . . . quelqu'un dont je sois fière et qui ne me déçoive pas.

L'infirmière détourna la tête, voulant dissimuler l'émotion qui l'envahissait.

— Nous prierons pour que vous trouviez ce guide sûr, ma petite enfant, dit-elle d'une voix assurée.

— A la bonne heure, déclara Mme Orgeval, je suis heureuse de constater que vous encouragez Fabienne à devenir, plus tard, une bonne mère de famille. Je craignais, à cause de votre précédente réflexion, que vous ne l'engagiez à entrer au cloître.

— Le plan de notre destinée à chacun, est tracé par Dieu, chère Madame. Nous ne nous sanctifions que dans la voie où Il nous veut.

— Vous avez raison, approuva, par politesse, Louise Orgeval.

— Alors, il n'y a rien de nouveau à Verviers ? reprit Fabienne.

— Oh ! mais si. Et moi qui allais oublier de t'en parler ! . . . Tu sais, le fameux château d'Ensival, qui est à vendre depuis deux ans, il vient enfin de trouver acquéreur.

Au nom du château d'Ensival, celle qu'on appelait la « Dame Mystérieuse » ferma les yeux; un léger tremblement la saisit. Fabienne et sa mère ne s'en aperçurent pas.

— Ce sont des Américains, continua Mme Orgeval, qui vont s'y installer sous peu. On les dit excessivement riches. Aussi est-ce un événement dans le pays. Cela fait du bruit dans Landerneau ! . . . Ils sont descendus au Grand Hôtel pendant qu'on fait les transformations nécessaires à leur propriété. Raoul a fait dernièrement la connaisance de leur fils unique. C'est un jeune homme charmant. Ton frère a l'intention de s'en faire un ami dès son retour de l'université.

La veine des nouveau-nés de 1937

CLINIQUES POUR ENFANTS SPÉCIALES — SOINS QUOTIDIENS SPÉCIAUX ET MÊME UN LAXATIF SPÉCIAL . . . RIEN D'ÉTONNANT QUE LES ENFANTS AIENT TOUT POUR EUX DE NOS JOURS!



LE nouveau-né de 1937 débute sous les plus heureux auspices.

Rien n'est épargné pour lui venir en aide et des cliniques spéciales veillent constamment sur son bien-être. Aliments spéciaux—savons spéciaux—jouets spéciaux—tout en un mot est fabriqué et préparé expressément pour lui.



Puisqu'il en est ainsi, pourquoi n'aurait-il pas également un laxatif spécial ? L'organisme de l'enfant n'est pas comme le nôtre. Il est beaucoup trop fragile pour absorber un laxatif d'adulte.

C'est pour cette raison que tant de médecins recommandent le Castoria. C'est, comme vous savez, un laxatif pour enfants—préparé tout spécialement *et uniquement* pour les enfants.

Il ne contient aucun narcotique—ni rien de nocif pour eux qui pourrait causer des crampes, ou affecter le moindrement leur organisme délicat.

Castoria agit surtout sur le gros intestin dont il active le mouvement musculaire. Bien qu'efficace, il n'offre aucun danger. Un célèbre spécialiste des maladies d'enfants prétend qu'il ne peut rien recommander de mieux que Castoria.

Et Castoria a un goût agréable qui plaît aux petits. Cela est très important, car on risque de détraquer le système nerveux d'un enfant en le forçant à prendre un médicament dont le goût lui répugne.



Plus de 2,000,000 de mères ont appris à compter sur le Castoria. Pourquoi n'en gardez-vous pas toujours une bouteille *à la maison?* On en trouve chez tous les pharmaciens. Demandez la grande bouteille, la plus économique.

CASTORIA

Le laxatif préparé expressément pour bébés et jeunes enfants

Castoria, marque déposée au Canada

Que pensez-vous de La Revue Populaire ?

Questionnaire à l'usage de tous nos lecteurs et lectrices

En retour du service que nous rendront les lecteurs et lectrices de LA REVUE POPULAIRE en répondant à ce questionnaire, nous tirerons au sort toutes les réponses reçues. *Les vingt-trois premières réponses sortantes recevront, dans l'ordre du tirage, les prix suivants* :

1er Prix — $15.00
2e Prix — $10.00
3e Prix — $5.00
et VINGT prix de $1.00 chacun

Les réponses sont tout à fait *confidentielles*. Seuls les verront MM. Fred et Georges Poirier, président et vice-président de notre maison d'éditions, ainsi que le rédacteur en chef, M. Jean Chauvin. Les QUESTIONNAIRES doivent nous être retournés le 5 août, au plus tard. Les noms des gagnants paraîtront dans *La Revue Populaire* de septembre.

QUESTIONNAIRE

Répondre OUI ou NON avec commentaires au besoin

Aimez-vous nos romans ? .....

Nos articles de voyage ? .....

Les articles de vulgarisation scientifique de M. de Verneuil ? .....

Nos chroniques d'art canadien ? .....

La critique littéraire ? .....

Les articles de Francine ? .....

Le tricot ? .....

Nos recettes de cuisine ? .....

La Mode ? .....

Les mots croisés ? .....

Nos huit pages en couleurs ? .....

Quelles sont les revues que vous lisez ? .....

Quels sont les journaux que vous lisez ? .....

Que faites-vous de votre *Revue Populaire* après l'avoir lue ? .....

(*a*) La détruisez-vous ? .....
(*b*) La prêtez-vous à quelqu'un ? ..... Si oui à combien de personnes ? .....
(*c*) La donnez-vous ? .....
(*d*) La conservez-vous ? .....

L'achetez-vous au numéro ? .....
Etes-vous abonné ? .....

LE BUT de cette enquête est de mieux connaître les goûts de nos lecteurs et lectrices.

Veuillez adresser votre questionnaire, une fois rempli, au

REDACTEUR EN CHEF — LA REVUE POPULAIRE
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q., Canada

— Maman, le château d'Ensival, c'est bien celui du fameux comte Gontran, qui, sous le poids d'une malédiction divine, est mort, il y a deux ans, dévoré par ses chiens ? . . .

— En effet, ma chérie.

A ce moment-là, la jeune fille voulant raconter à son infirmière le drame entendu naguère chez les demoiselles Duriez et Plantin, leva les yeux sur celle-ci. Elle la vit immobile, les yeux clos . . . son visage avait une pâleur de cire :

— Mon Dieu ! qu'avez-vous donc, ma petite mère, s'écria Fabienne essayant de se lever pour aller à elle.

— Ce n'est rien, mon enfant, balbutia la pauvre dame. Un léger arrêt du cœur auquel je suis parfois sujette. Ne vous inquiétez pas, cela passera. Je vous demanderai seulement la permission de me retirer à l'instant.

Louise Orgeval voulut l'accompagner, mais la courageuse infirmière refusa et disparut.

— Cette bonne petite mère s'est trop fatiguée à me soigner, dit Fabienne. Pourvu que ces nuits de veille n'aient pas ruiné sa santé. J'ignorais qu'elle eût le cœur si gravement atteint.

— Tu me donneras de ses nouvelles en même temps que des tiennes, ma chérie ? Je suis désolée de n'avoir pu la remercier encore.

Blanche

Tandis que Mme Orgeval conversait avec sa fille, la « Dame Mystérieuse » frappait à la porte de la supérieure. Quand elle parut sur le seuil, la figure exsangue, les traits rigides, tenant les mains sur son cœur qu'elle sentait éclater, la bonne Mère comprit qu'une chose grave venait de se passer.

— Que vous est-il arrivé ? ma pauvre amie, demanda-t-elle, en tendant les bras à l'arrivante. Asseyez-vous... respirez ces sels.

Elle lui bassinait les tempes à l'eau de Cologne, l'obligeait à s'étendre sur le canapé.

— Ma Mère ! . . . ma Mère ! . . . Si vous saviez ! . . . Dieu est juste . . . Il a puni le coupable, l'assassin de mon Paul, le ravisseur de mon fils ! . . . Gontran d'Anglade, le misérable, est mort, il y a deux ans, dévoré par ses chiens.

Blanche de St-Edme (car c'est elle que nous retrouvons ignorée du monde et comme ensevelie dans la maison des Annonciades), Blanche parlait avec exaltation.

— Que dites-vous, ma chère fille ? s'exclama la Supérieure prise d'une émotion subite; que dites-vous ? . . .

Elle se demandait si Blanche ne délirait pas . . . si une nouvelle crise ne lui troublait pas, une seconde fois, la raison. Blanche comprit l'anxiété du regard posé sur elle :

— Je ne divague pas, ma chère Claire, reprit-elle. Ne croyez pas que la folie me guette encore. Dieu m'en a sauvée à jamais, le jour où, en souvenir de votre frère tant aimé, vous avez recueilli sa malheureuse veuve dans votre cloître hospitalier. Dieu a ses vues ! . . . Il vient de soulever, pour moi, un coin du voile. Ah ! s'Il voulait me mettre sur la voie . . . m'éclairer sur le sort de mon cher petit Paul ! . . .

« Ma chère Claire, en donnant les nouvelles de Verviers à Fabienne, Mme Orgeval lui a annoncé que le château d'Ensival vient d'être vendu à des Américains et, par une permission de Dieu, Fabienne a parlé devant moi, de la mort terrible de ce misérable Gontran. J'ai bien cru que j'allais m'évanouir. Comment ai-je eu la force de ne pas me trahir ? . . . »

— Je comprends votre émoi, ma pauvre Blanche, dit Claire de St-Edme aussi émue que sa belle-sœur. C'est la Providence qui, non seulement a envoyé Fabienne parmi nous, mais qui a permis que cet entretien eût lieu en votre présence. Croyez-moi, Blanche, laissons faire le bon Dieu. Il nous a montré, aujourd'hui, sa justice; espérons que bientôt, Il nous fera toucher du doigt sa bonté, sa sollicitude d'amour, puisque vous avez mis en Lui votre confiance.

— Hélas ! je ne suis pas assez soumise à ses desseins. Hier encore, dans une hallucination de veille je voyais mon pauvre enfant élevé dans le vice, devenu un bandit, un assassin, peut-être . . . La vengeance du comte aurait-elle été aussi diabolique que d'ordonner d'avance la perte morale de ce petit innocent ? . . . Je souhaiterais, plutôt, mille fois qu'il fût mort !

— Reprenez courage, ma pauvre sœur. La lumière se fera, un jour, éclatante. La façon toute paternelle dont Dieu vous a conduite, me donne au cœur la ferme assurance qu'Il a veillé sur notre cher petit Paul comme Il a veillé sur vous. Cette rencontre fortuite de la famille Orgeval, par laquelle Il voulait vous apprendre la punition du coupable, est peut-être l'aurore d'une étape heureuse, « Tout tourne au bien de ceux qui aiment Dieu ! » Méditez cela en paix et en action de grâce, ma Blanche chérie.

A mesure que sa belle-sœur parlait, un rayonnement irradiait le front et le regard de Blanche de la Ferrovière.

— Quel bien vous me faites, ma chère Claire, dit-elle émue. Je sens que, de là-haut, mon cher époux vous a donné la mission d'élever mon âme à la hauteur des vues divines. Vous avez le timbre de voix, les intonations et le talent persuasif de votre frère . . . Quand vous parlez, c'est lui que je crois entendre bercer ma douleur, adoucir mon angoisse. Quelle grâce j'ai eue de pouvoir vivre sous votre égide, car vous êtes la vraie mère de mon âme.

— Ma plus grande consolation est de pouvoir vous aider à porter votre croix, reprit la Supérieure. Jamais vous ne soupçonnerez la douleur que j'éprouvais, quand au début de ma vie religieuse, j'appris la mort tragique de Paul et l'enlèvement de votre enfant bien-aimé. J'ai tant prié pour vous, quand l'épreuve a fait sombrer votre raison ! . . . Croyez-moi, il n'est pas de cœurs plus attachés à leur famille que celui des religieuses qui ont tout quitté pour Dieu.

— Vous m'en êtes une preuve vivante, ma chère Claire. Jamais je n'oublierai l'affection avec laquelle vous m'avez tirée de la solitude atroce où je me suis trouvée, quand la lumière se fit enfin dans mon esprit.

Personne au monde ne peut concevoir l'impression effarante qui envahit le pauvre insensé au moment où, reprenant sa personnalité, il mesure l'étendue du malheur qui l'a frappé.

Aussi longtemps que, vivant d'une vie factice, dans l'institut où m'avaient placée mes chers parents, je n'avais plus conscience de moi-même, j'étais comme morte à la douleur. Je me mouvais dans l'irréel . . . dans un rêve enfantin. Des hallucinations me montraient mon époux bien-aimé vivant auprès de moi . . . En caressant une poupée, je m'imaginais avoir mon enfant sur mes genoux. Ah ! ma Sœur chérie, que de temps précieux j'ai perdu pour retrouver mon fils.

« Dites-moi, répétez-moi encore que je ne suis pas responsable de ces années de démence . . . que cette folie

(Lire la suite page 39)

LE PASSÉ VIVANT





La Hollande, pays des [illegible]x et des moulins à vent, n[illegible]s un pays stationnaire. Là, comme partout ailleurs, les traditions, les costumes anciens fuient rapidement devant le modernisme. Mais on retrouve encore des coins du plus pur pittoresque. Volendam, aux environs d'Amsterdam, est un petit village de pêcheurs qui a beaucoup souffert de la mévente de ses produits. Aussi le gouvernement hollandais s'efforce-t-il d'enseigner aux jeunes filles les arts manuels.

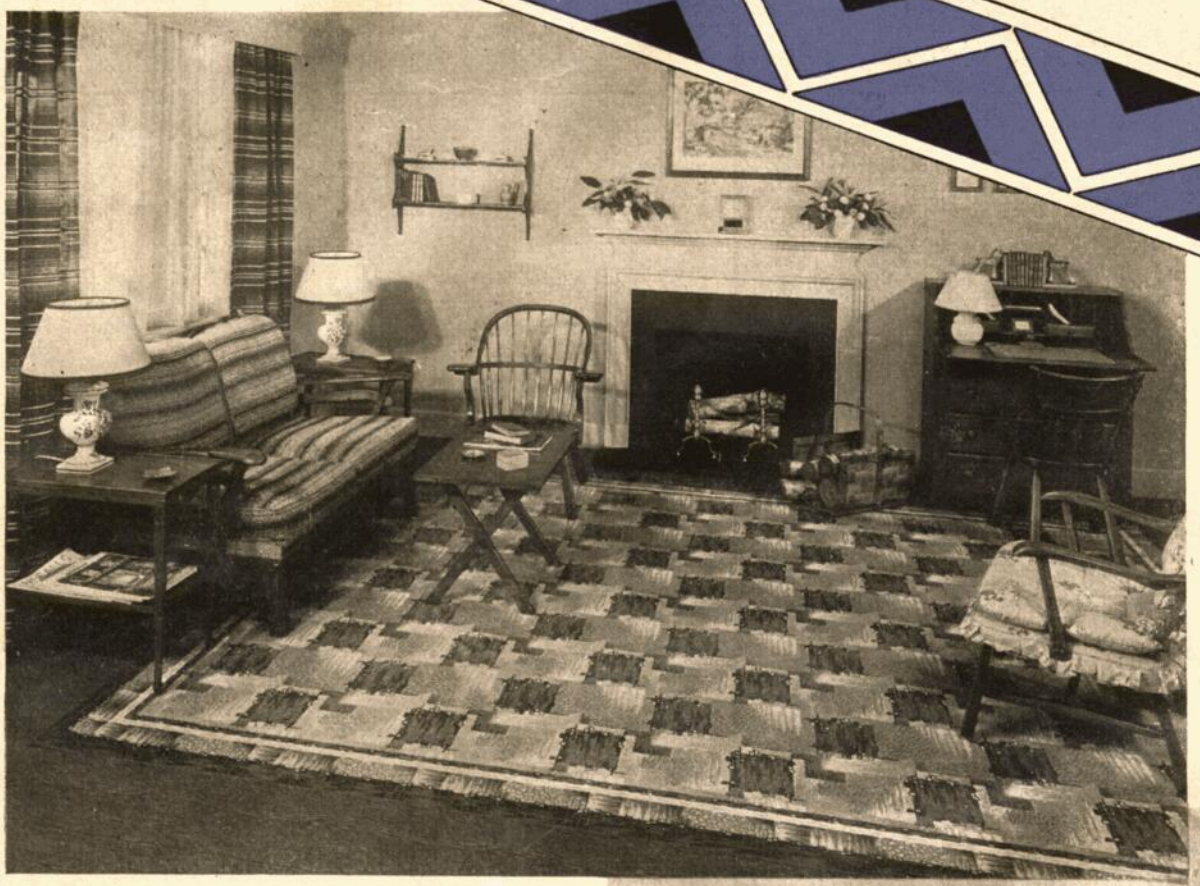
Photos Pix



Les photos de cette page nous montrent une école catholique où les délicates coiffes de dentelle sont portées fidèlement. Comme le faisait observer un célèbre voyageur, en Hollande on ne conserve pas les belles choses du passé dans le but d'épater le touriste, mais par simple attachement à l'âme du pays . . .



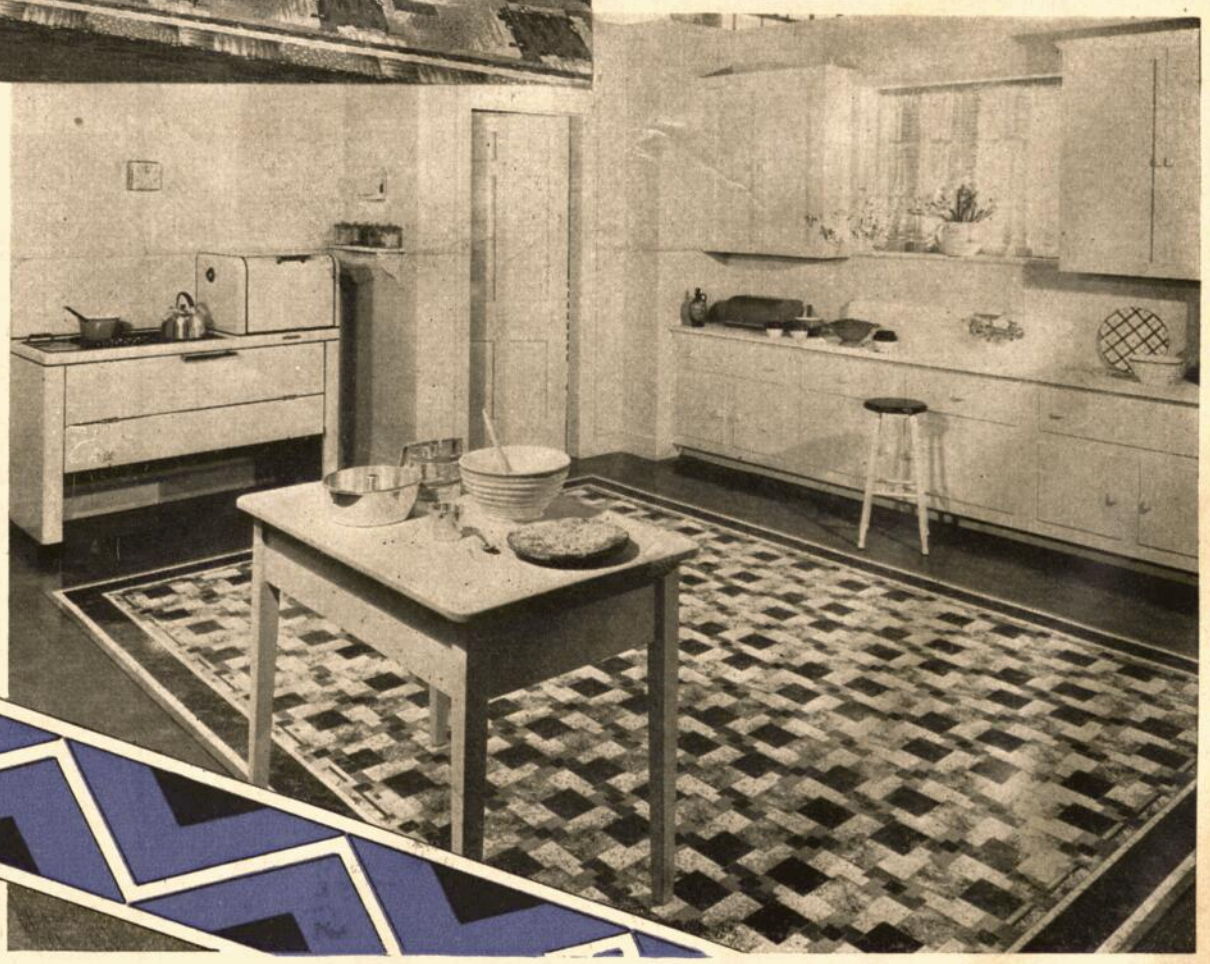
Un thème de DÉCORATION MODERNE



DEPUIS quelque quinze années, la cuisine est devenue une des pièces les plus agréables de la maison : tout est clair, gai, propre, « appétissant » ; depuis la carpette aux tons vifs jusqu'au poêle et aux armoires immaculés. Le plus intéressant, c'est qu'il n'en coûte pas plus pour faire beau et attrayant.

AVANT d'entreprendre un travail, les décorateurs s'occupent d'abord du couvre-plancher. Remarquez qu'ici, par exemple, c'est la carpette qui a déterminé le dessin et les couleurs du divan aussi bien que des tentures. Méthode logique et qui donnera toujours un intérieur harmonieux.

Photos Congoleum
Canada Limited

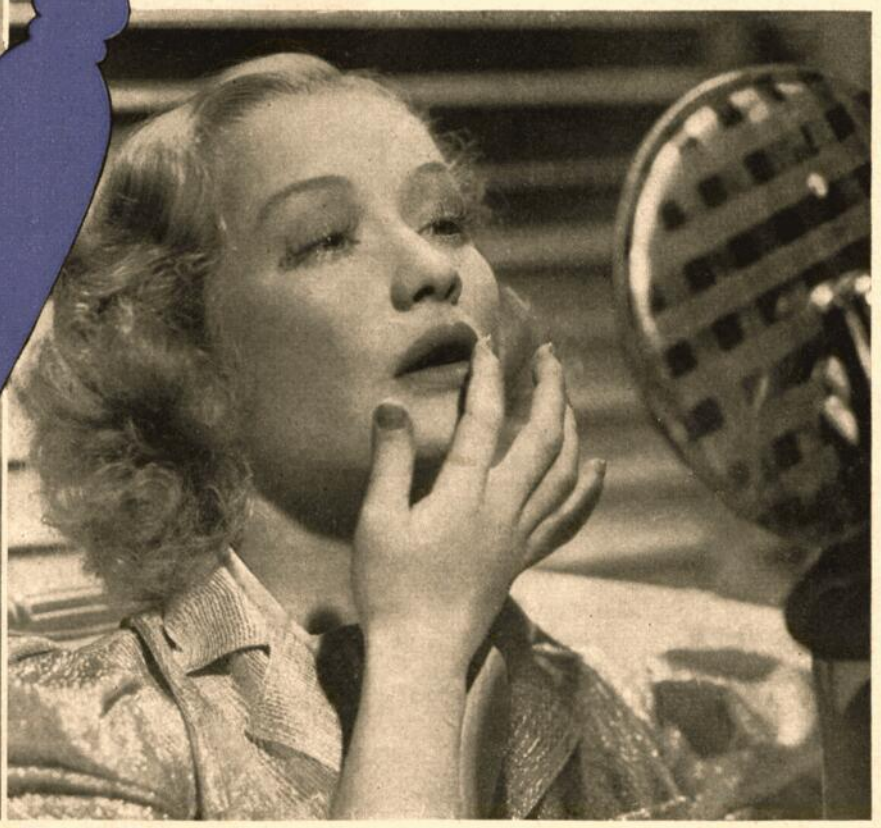




Pour parodier un mot célèbre, à celle qui nous demanderait la recette de la beauté, nous répondrions : santé ! santé ! santé ! C'est ce que les spécialistes de Hollywood ont compris depuis longtemps : pas de beauté véritable sans un corps sain. Aussi, toutes les vedettes pratiquent systématiquement la culture physique et surveillent leur régime alimentaire. Les accessoires de beauté viennent ensuite accentuer le type ou protéger la peau contre le vent, la poussière, les intempéries. Mais, encore une fois, c'est par la culture physique bien ordonnée, avec en plus quelques soins particuliers, que l'on acquiert la véritable beauté et surtout que l'on peut la conserver. Cela ne suffit pas à certaines natures qui doivent surveiller davantage certaines parties de leur anatomie. A vous d'en juger !

Recettes de BEAUTÉ





COLETTE DARFEUIL
TINO ROSSI
JOSETTE DAY
CHARLES BOYER
DANIELE PAROLA
ODETTE FLORELLE

★



HOMME

cinéma



DANIELLE DARRIEUX
SIMONE SIMON
CLAUDE MAY
FERNAND GRAVEY
HENRY GARAT

★

AGE AU *français*

Une Pyramide de Jolies Petites Robes

2406 — Robe et bouffants, gr. 1 à 6. Pour un 3 ans : 1½ v. de 35″-39″ ou 1¼ v. de 44″. Contrastant : ½ v. de 35″-39″ ou ⅜ v. de 44″. 15 cents.

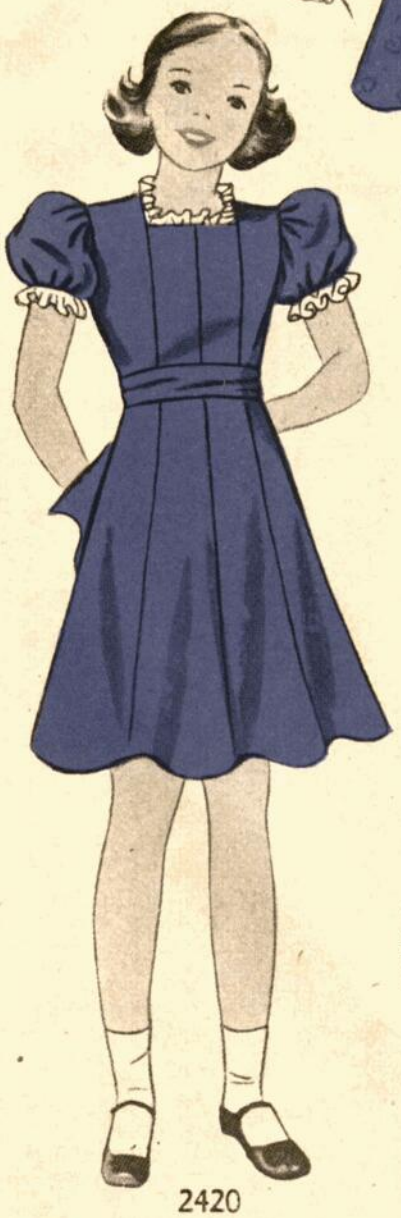
2390 — Robe et bouffants, gr. 1 à 6. Pour un 4 ans : 1⅞ v. de 35″ ou 1¾ v. de 39″. Les bouffants : ¾ v. de 35″-39″. 15 cents.

2391 — Robe et bouffants, gr. 2 à 8. Pour un 6 : 2½ v. de 27″, 2⅛ v. de 35″ ou 1⅞ v. de 39″. Contrastant : ⅜ v. de 35″-39″-44″. Les bouffants : ⅞ v. de 35″-39″. 15 cents.

2431 — Charmante robe pour gr. 12 à 20. Pour un 12 : 3½ v. de 35″, 3⅜ v. de 39″ ou 2⅞ v. de 44″. ¾ v. de ruban de 1″ pour la boucle. 1¼ v. de ruban de 5″ pour le ceinturon. 20 cents.



2406



2420



2391



2443



2390



2431

2420 — Jolie robe de fillette, gr. 6 à 14. Pour un 10 : 3¼ v. de 35″ ou 3 v. de 39″. 1⅜ v. de ruché. 20 cents.

2443 — Robe et bouffants, gr. 4 à 10. Pour un 6 : 2 v. de 35″ ou 1⅞ v. de 39″-44″. Les bouffants : ⅞ v. de 35″ ou ¾ v. de 39″. 1¼ v. de ruban de ¾″. Fermeture-éclair de 6″. 15 cents.

Pour un bel après-midi ensoleillé

2416 — Robe d'une belle simplicité, gr. 34 à 46. Pour un 38 : 3⅞ v. de 35″ ou 3½ v. de 39″. 1½ v. de ruban de 4½″ de largeur pour le ceinturon. 25 cents.

2412 — Robe et dessous de robe (slip), gr. 32 à 46. Pour un 36 : 4⅝ v. de 35″ ou 4 v. de 39″ pour la robe ; 2¾ v. de 35″-39″ pour le dessous. 25 cents.



2416

2412



2397



2427



2376

2397 — Robe élégante, gr. 32 à 42. Pour un 34 : 3½ v. de 35″ ou 3 v. de 39″. 1⅞ v. de ruban de 2½″. 20 cents.

2427 — Robe pour dame ou jeune fille, gr. 32 à 42. Pour un 34 : 3⅝ v. de 35″ ou 3¼ v. de 39″. ⅞ v. de ruban de 3″ pour la ceinture. 25 cents.

2376 — Robe charmante, gr. 12 à 40. Un 16 requiert : 3¼ v. de 35″ ou 3⅛ v. de 39″. Contrastant : ⅞ v. de 35″ ou ¾ v. de 39″. 20 cents.

Robes Fraîches et Chics

2445 — Jolie robe, pour gr. 32 à 42. Pour un 34 : 3 v. de 35″ ou 2¾ v. de 39″. ⅝ v. de 35″-39″ ou ½ v. de 44″ pour le ceinturon. 25 cts.

1938 — Robe aux manches amples, gr. 14 à 40. Pour un 18 : 4⅛ v. de 35″ ou 3⅝ v. de 39″. 25 cents.



2425 — Une toilette fraîche et élégante, gr. 32 à 42. Pour un 34 : 3⅝ v. de 35″ ou 3½ v. de 39″. 25 cents.

2405 — Pour dame ou jeune fille, gr. 32 à 42. Un 34 requiert : (Patron 1) 4⅜ v. de 32″ 4 v. de 35″ ou 3½ v. de 39″. Ceinture de votre choix. (Patron 2) 3¾ v. de 35″ ou 3⅜ v. de 39″. Contrastant : ⅝ v. de 35″ ou ½ v. de 39″. Environ 2¼ v. de bordure. 20 cents.

2419 — Robe amincissante, gr. 34 à 46. Pour un 38 : 4⅛ v. de 35″ ou 3¾ v. de 39″. L'enveloppe contient un patron de boléro. 20 cents.

L'Aubépine Blanche

(Suite de la page 30)

ne fut pas le châtiment de mon manque de résignation et de foi . . .

— Je vais vous gronder, Blanche, si vous revenez sur ces craintes, ces scrupules insensés. Votre épreuve n'est venue que de la volonté de Dieu, car vous aviez été héroïque dans votre sacrifice. Tranquillisez-vous donc, toutes les recherches ont été poursuivies avec vigilance par vos parents et par les miens.

— Vous me soulagez à me le répéter, Claire. Et dire que, sans vous, le jour où j'ai retrouvé la notion des choses, je me serais vue seule, toute seule au monde, ayant à pleurer la mort de tous les miens. Je ne veux plus penser à ces heures d'indescriptible ébranlement moral où j'ai trouvé la guérison. Nul ne peut s'en faire une idée et je me demande comment il est possible de passer un tel supplice sans en mourir ! . . .

« Il y avait des années que j'étais à l'institut, quand, un jour, la directrice décida d'emener les moins atteintes de ses pensionnaires, faire un pèlerinage à Notre-Dame de Consolation. Nous partîmes donc à pied, une dizaine de mes compagnes et moi. Nous allions arriver au sanctuaire. Sur la route, une magnifique aubépine apparut comme un énorme bouquet blanc au milieu de la verdure environnante. Je m'étais arrêtée devant l'arbre; hypnotisée par la vue de ces fleurs néfases, je ressentis un choc intérieur de foudre qui ébranla tout mon être :

— L'aubépine blanche! . . . m'écriai-je. L'aubépine blanche ! . . . Le comte Gontran ! . . . Paul, mon mari ! ! ! mon fils ! . . . Je me souviens . . . mon Dieu . .. mon Dieu. . . Oh ! que je suis donc malheureuse ! . . .

« On dut me transporter dans une auberge voisine. C'est là, qu'après avoir été menacé d'une fièvre cérébrale je vous trouvais à mon chevet, ma chère Claire, quand je pus verser des larmes conscientes sur l'immensité de mon malheur. Mais, pourquoi revivre ces stations de mon calvaire, sinon pour vous redire toute ma tendre reconnaissance. Vous avez été si bonne pour moi ! C'est vous qui m'avez appris à marcher à grands pas dans la voie d'abandon à Dieu. Ah ! si vous l'aviez voulu, si vous le vouliez encore, avec quel cœur je me donnerais toute au Seigneur, je Lui vouerais ma vie sous le voile des Annonciades.

— Non, Blanche, dit la Supérieure un peu sévère. Ne me parlez plus jamais de désirs qui, si pieux qu'ils puissent paraître, sont en dehors du plan divin sur vous. Que feriez-vous dites-le-moi, si, ayant consacré par vœu votre vie au Seigneur, vous retrouviez votre cher fils ? . . . Quelle serait la torture de votre âme partagée entre vos devoirs de mère et la parole donnée à Dieu ? . . .

— Hélas ! murmura Blanche, vous avez raison, ma chère. Je dois demeurer devant cet oasis de paix qu'est la vie du cloître, en respirer les parfums célestes sans pouvoir jamais y prétendre . . . Ma place, à moi, c'est sur la voie douloureuse, sur la grand'route aride, où l'on se blesse aux aspérités du chemin, laissant les lambeaux de son cœur aux épines qui le bordent de toutes parts.

— Qu'importe, ma fille, si vous marchez le regard fixé sur le but, et si le divin Soleil vous éclaire et vous réchauffe le cœur ?

— C'est vrai, soupira Blanche, comme je le dis souvent à Dieu : « Qu'importe

Que, sur la route, je sois morte,
Sans avoir, d'aucun jardin,
Sur terre, vu s'ouvrir la porte,
Si tu m'es l'Eternel Festin ! . . . »

— C'est bien ! . . . Je vous retrouve là, chère fille de mon cœur, dit Claire de St-Edme, émue. Allez vite chanter votre « Fiat » aux orgues de la chapelle. Le salut va bientôt sonner.

— Ma Mère, j'aurais encore une confession à vous faire, un conseil à vous demander : Dernièrement, de torturantes pensées m'accablaient au pied du lit de Fabienne Orgeval. Elle a deviné que je souffrais et, dans un moment d'expansion, je lui ai promis de lui dévoiler, un jour, le secret de mon martyre. Croyez-vous que, pour elle seule, je ferais bien de sortir de mon incognito ?

Très perplexe, la Supérieure réfléchissait :

— Croyez-moi, ma Sœur chérie, dit-elle enfin, ne mêlons pas notre action à l'action divine. Depuis le drame où a sombré votre bonheur, Blanche de St-Edme est morte pour tous. Ne la faisons pas revivre . . . Attendons, si elle doit venir, un jour, attendons l'heure de Dieu, celle où vous pourrez dire à celui pour qui vous vivez et souffrez : « Mon Fils, embrasse ta Mère ! »

Si cette heure ne doit jamais sonner, restez, pour toujours ensevelie avec mon frère, votre époux bien-aimé, avec notre petit Paul, qui est peut-être un Ange du Ciel. Demeurez cachée, silencieuse, avec la Mère des Douleurs attendant la Résurrection de Son Fils. »

— Je suivrai votre conseil, ma chère Sœur et ma Mère, acquiesça Blanche. Revenir sur le passé, même pour en parler sans révolte avec Fabienne, ne pourrait que me troubler davantage. Au surplus, pourquoi montrer la vie sous un aspect aussi effrayant à cette chère petite ? Une telle épreuve n'est pas le lot de beaucoup . . . Son bon cœur en souffrirait sans pouvoir alléger ma torture.

C'est ainsi que, jusqu'à la complète guérison croissante, sa Petite Mère ne remit jamais la conversation sur le passé. Elle éluda même avec soin, la moindre allusion de la jeune fille à son chagrin latent.

Trop discrète pour insister, Fabienne comprit que la « Dame Mystérieuse » tenait à garder son secret et elle ne chercha plus à amener la mondre confidence.

Fiançailles

Il y a trois semaines que Fabienne a dit adieu à la vie le pensionnaire. Sa peine fut grande de quitter son amie d'âme. Seule le pensée de lui écrire souvent, de la tenir au courant de tous les événements de sa vie a adouci la séparation.

— Je pars, mais je vous demeure, chère petite Mère, avait dit Fabienne et Blanche de St-Edme avait envisagé, un instant, l'espoir d'une vocation idéale pour l'enfant de son cœur.

— Je ferai chaque jour mon journal, décida la jeune fille, je l'enverrai à St-Exupère. De cette façon, mon cher mentor pourra toujours lire dans mon âme et me continuer sa sage direction.

Déjà de longues pages sont venues apporter à Blanche la fidèle pensée de sa petite Fabienne. Elle la sent heureuse au milieu des siens mais encore imprégnée de la pieuse atmosphère respirée au pensionnat.

IL Y VA DU BONHEUR!



Un regard scrutateur l'enveloppe-
une Peau Cosmétiquée serait absolument fatale

UNE BELLE peau satinée charme et captive. Evitez donc une Peau Cosmétiquée — de minuscules flétrissures, des pores dilatés!

Il est facile d'éviter ce danger! Employez tous les cosmétiques que vous voulez. Mais avant de vous remaquiller — TOUJOURS avant d'aller coucher — employez le Savon de Toilette Lux. Sa mousse ACTIVE pénètre à fond, enlève tout vestige de cosmétiques fanés et de poussière qui pourraient boucher les pores.

9 étoiles de l'écran sur 10 emploient le Savon de Toilette Lux!

J'EMPLOIE DES COSMETIQUES MAIS J'EVITE SOIGNEUSEMENT UNE PEAU COSMETIQUEE. J'EMPLOIE REGULIEREMENT LE SAVON DE TOILETTE LUX



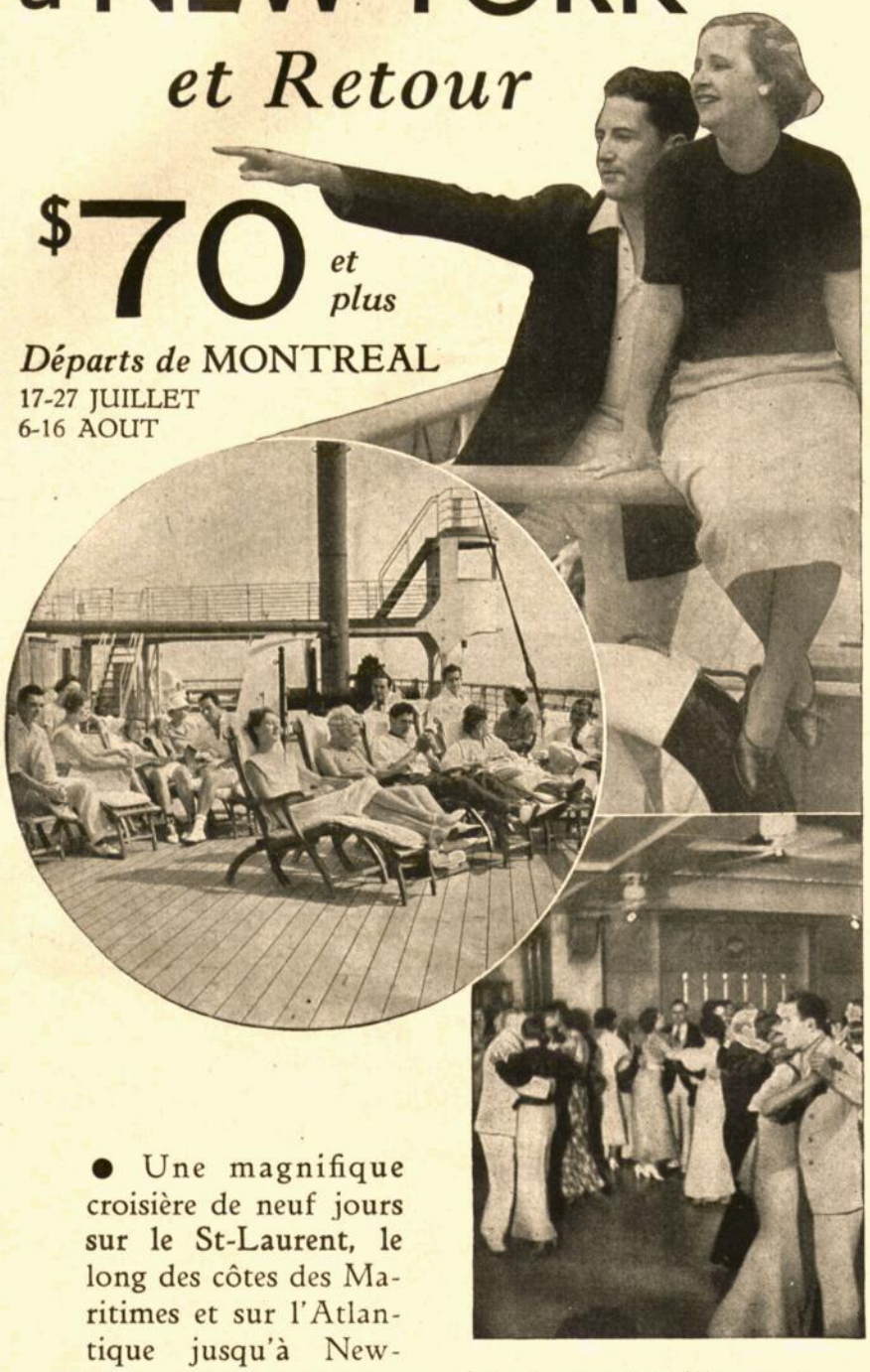


MERLE OBERON
ETOILE DES SAMUEL GOLDWYN

Faites un voyage en mer cet été !

Croisière de 9 Jours à NEW-YORK

et Retour



$70 *et plus*

Départs de MONTREAL
17-27 JUILLET
6-16 AOUT

● Une magnifique croisière de neuf jours sur le St-Laurent, le long des côtes des Maritimes et sur l'Atlantique jusqu'à New-York. Une journée et une soirée dans cette ville avant le retour.

DUCHESS *of* ATHOLL
(30,000 tonnes)

Ce luxueux paquebot sera votre hôtel flottant pendant les 9 jours du voyage. La cuisine, le confort et le service ne laissent rien à désirer. Ponts spacieux, gymnase, piscine de natation extérieure, musique de concert et de danse, cinéma parlant, sports, etc. Jamais un moment de monotonie.

Faites ce beau voyage cet été.

Tous renseignements de votre agence de voyage ou du

Pacifique Canadien

Ce matin-là, dans sa jolie chambre tout embaumée du parfum des roses, où un gai soleil vient verser à flot l'exubérance de vie sous sa lumineuse clarté, Fabienne semble absorbée dans une méditation profonde. Assise devant son gracieux bureau d'acajou, le front dans la main, accoudée sur la tablette vernie, elle ferme les yeux pour mieux se recuillir. Devant elle, une page blanche encore doit recevoir les confidences de son âme pour les transmettre à sa « Petite Mère ». Pour la première fois, Fabienne hésite à faire courir sa plume. Elle se décide enfin à tracer ces lignes :

1er septembre.

J'espère avoir, aujourd'hui, plus de temps à causer avec vous que l'autre jour, où l'appel de Raoul m'a forcée à interrompre mon journal.

Mais, pourquoi, me faut-il tant réfréchir ce matin avant de vous ouvrir mon âme ? . . . Une étrange perplexité arrête mon élan . . . Je ne puis définir exactement ce qui se passe en moi. Depuis quelques jours, il me semble que quelque choe y est changé. Oh ! n'allez pas croire que, déjà, l'esprit du monde, la dissipation, la tiédeur dans la piété s'y soit glissés. Au contraire, je déteste le monde. Je le trouve plus vain, plus haïssable à chacun des « thés » où ma gentille maman reçoit les « Dames de la Société ». Elles me font l'effet de guêpes malfaisantes, piquant l'autre de leur dard méchant. Parfois, parmi ces guêpes, se glissent de vulgaires mouches noires . . J'ai horreur de cette atmosphère où l'on évente les scandales, où l'on montre les tristes aspects de l'humanité, pour en rire et s'en amuser. Ecœurée de cette mentalité basse, je me réfugie au fond de moi-même pour éviter leur souillant contact. Leur néfaste passage peut laisser quelques points noirs sur la surface de ma lampe, mais la lumière intérieure y demeure claire et brillante. Il y a aussi des invitées qui ne sont ni guêpes, ni mouches, rien que de légers papillons ne s'arrêtant à approfondir aucune chose . . . des âmes creuses, en somme, dont les propos ne peuvent trouver écho en moi, tant ils sont futiles et vides. Combien rarement on rencontre, en ces réunions, une seule abeille chercheuse et productrice de miel bienfaisant.

Vous le constatez, chère petite Mère, je ne suis pas entachée par l'esprit au monde, ni par la vaine dissipation; par la tiédeur non plus, car je n'ai jamais si bien prié, me semble-t-il, que depuis ces derniers jours. Et pourtant, quelque chose a changé en moi . . . Plus je veux m'analyser, plus je me perds dans un problème insoluble. Je voudrais tant vous exprimer cet état . . .

En réalité, bien que je ne puisse le définir, ni en découvrir le motif, vous trouverez avec moi, petite Mère, que c'est un changement heureux. Votre Fabienne sent un je ne sais quoi s'épanouir en elle; on dirait que son cœur se dilate pour sourire à la vie, où tout lui apparaît sous un jour nouveau. Elle aime le soleil qui luit, les fleurs qui s'ouvrent, les oiseaux qui chantent, parce que quelque chose, en elle, semble s'épanouir et chanter avec eux . . . Je prie mieux aussi, parce que ma prière, au lieu d'être un « Miserere » est un perpétuel « Merci » à Dieu, dans la louange et dans la joie, pour tout ce qu'Il nous donne.

Est-ce le repos et la distraction des vacances qui, me ramenant à meilleure santé, ont une influence sur mon moral ? . . . J'en doute.

Est-ce par ce que l'intimité d'âme rêvée avec ma chère maman, m'est enfin donnée ? . . . Certes, non ! Il semble, au contraire, que nous nous comprenons de moins en moins. Alors pourquoi, en regardant au fond de moi-même, dois-je retrouver une Fabienne tout autre que celle que vous connaissez ? Mystère ! Mystère, que je ne puis sonder et dont vous m'expliquerez, peut-être, le secret.

Mais je me perds en vaines dissertations. Il faut que je vous dise ce qui a occupé mes journées. Je vous ai donc quittée, l'autre jour, pour répondre à l'appel de Raoul. Ce cher frère voulait me faire faire la connaissance de son ami.

— Fabienne, me dit-il, dès que j'entrai au salon, je tiens à te présenter mon meilleur ami : Noël del Arco, dont je t'ai parlé souvent.

— En effet, ai-je répondu. Je suis charmée, Monsieur, de vous connaître enfin. Raoul me disait tant de bien de vous.

Je me trouvais devant un jeune homme svelte, au regard lumineux et franc. Il leva les yeux sur moi, et je crus y découvrir une surprise, un tressaillement satisfait. Avec beaucoup d'aisance, il s'avança vers moi, s'inclina et instinctivement, ébaucha le mouvement de me tendre la main, mais il s'arrêta.

— C'était à moi de faire ce geste accueillant, me dis-je un peu morfondue de mon impair.

— Soyez le bienvenu, ai-je repris en lui offrant la main.

La glace était rompue. Mon accueil parut lui plaire, car un bon sourire éclaira sa physionomie intelligente. D'un vigoureux shake-hand, il sembla vouloir sceller, dès l'abord, notre amitié en disant :

— J'espère, Mademoiselle, trouver en vous une jeune sœur, puisque Raoul est vraiment devenu un frère pour moi, malheureux fils unique.

— Je te plains, en effet, mon cher, assura Raoul. Rien n'est si bon que d'être le frère aimé d'une cadette aussi charmante que notre Fabiene.

— Tais-toi donc, Raoul, tu vas me faire rougir. C'est très mal de me taquiner ainsi, dis-je vexée.

— Je comprends si bien mon ami, Mademoiselle, et je me plains davantage encore de mon sort, depuis que je vous ai vue.

Il y avait tant de franchise, de naïve simplicité dans toute son attitude, que, dès l'abord, je me sentis attirée vers lui.

Je réponds tout naturellement :

— Vous voilà moins à plaindre, maintenant, puisque nous allons être trois grands amis.

Il répéta, avec une visible expression de joie :

— Trois grands amis, comme vous dites bien cela, Mademoiselle ! . . . Alors, si vous le permettez, je me considèrerai ici comme en famille ?

— Mais certainement. Vous ne serez jamais de trop dans nos promenades, dans nos jeux (car nous jouons encore comme de grands enfants), dans nos réunions, n'est-ce pas, Raoul ?

— Oh ! Merci, Mademoiselle.

— Je te l'avais bien dit, reprit mon frère, Fabienne est la personne la plus accommodante du monde. Figure-toi, petite sœur, que ce cher Noël a résisté jusqu'ici à l'envie de t'être présenté, tant il est timide. Il avait peur de . . .

— Raoul, je t'interdis de faire ma confession à ta sœur. Je vous avouerai moi-même, Mademoiselle, que je redoutais un peu de me trouver devant une jeune fille hautaine, affectée, se drapant dans sa dignité. Et je vous ai trouvée si aimable, si naturelle, sans détour, comme les plus aimables de nos American Ladies. Je

(Lire la suite page 43)

Nos Vieilles Familles Canadiennes

par Emile Talardeau

L'HEUREUX

M. P. L., Montréal.

L'origine des familles l'Heureux, de Québec et des alentours, est :

Simon Lereau, né vers 1626, du mariage de René Lereau et de Marguerite Guillin, de la paroisse de Saint-Cosme-de-Vair, diocèse du Mans. (Département de la Sarthe).

Simon Lereau arriva à Québec, durant la saison de navigation 1653, accompagnant quelques familles de Saint-Cosme, principalement les familles Bisson, dont l'un était marié à une demoiselle Lereau.

Il se mariait à Québec, le 27 novembre 1655, avec Jacquette Jaroussel, française, fille de Pierre Jaroussel et de Jacquette Touraude, de la paroisse de Périgny, diocèse de LaRochelle, en Aunis.

Simon Lereau décéda avant février 1672. Sa veuve, Jacquette Jaroussel, épousait Robert Contard, le 9 février 1672.

Le nom de Lereau a été d'abord changé en l'Héreault, puis est devenu l'Heureux.

FAFARD

M. Art. F., Montréal.

Deux frères, d'origine normande, ayant fait souche au Canada, toutes les familles Fafard sont apparentées, les unes aux autres, par des degrés plus ou moins éloignés. Un autre membre de cette famille est inscrit dans le premier acte de mariage de Français célébré à Ville-Marie, (Montréal) en 1647.

Dans les premières générations canadiennes, certains surnoms étaient attachés aux différentes familles de ce nom. Ces surnoms servaient à faire reconnaître les descendants, des deux différentes lignées collatérales, mais depuis environ cent ans, l'on semble avoir négligé les surnoms pour ne conserver que le nom principal : celui de Fafard. Ceux que nous avons rencontrés en ces derniers temps, ne se rappellent même pas avoir entendu mentionner les surnoms qui suivent :

De Francheville; Delorme; Joinville; Laframboise; Lafraynay; Lapavanne; Longval; Macouce.

Il se peut très bien que plusieurs noms qui apparaissent dans cette liste aient eu pour origine, soit l'un ou l'autre des ancêtres suivants :

Bertrand et François Fafard étaient les fils de Jean Fafard et d'Antoinette LeVerdier, de la paroisse d'Hotot-en-Auge, comprise dans le diocèse d'Evreux, en Normandie (département du Calvados).

1. Bertrand, sieur de la Framboise, naquit vers 1620. Il émigra au Canada en 1637, puis alla s'établir aux Trois-Rivières, bourgade fondée en 1634 par le sieur Laviolette.

Le 21 décembre 1640, Bertrand passait un contrat de mariage avec Marie Sédillot. Ce mariage dût être célébré au commencement de l'année 1641. — Les premiers régistres des Trois-Rivières et du Cap-de-la-Madeleine sont disparus. Il est tout probable qu'ils ont dû être détruits par le feu, ce grand dévastateur de trésors artistiques et si funeste pour les anciens documents. — Son épouse : Marie Sédillot, Française, était la fille de Louis Sédillot et de Marie Charier, de la paroisse de Montreuil, en Picardie. Elle acompagna son père et sa belle-mère arrivés à Québec en 1637. De cette union naquirent cinq enfants : trois garçons et deux filles. Deux garçons firent souche.

Bertrand Fafard fut inhumé aux Trois-Rivières le 3 novembre 1660. Sa veuve : Marie Sédillot, convola en secondes noces avec René Bernard.

2. François Fafard, naquit vers 1630. Il se maria deux fois. Le premier mariage fut célébré aux Trois-Rivières. Le 5 novembre 1656, il épousait Marie Richard, Française. Celle-ci était la fille de Siméon Richard et de Catherine Coutancineau, de l'Aunis, ancienne province du sud-ouest de la France, maintenant faisant partie du département de la Charente-Inférieure.

De ce mariage sont nés six enfants : Deux filles et quatre garçons qui tous firent souche. — Ceci explique que la descendance de François semble être plus nombreuse que celle de Bertrand. — François Bertrand décéda à Batiscan, où il fut inhumé le 26 décembre 1711.

C'est à la demi-sœur des deux précédents que revient l'honneur d'avoir été la première femme française mariée à Ville-Marie, fondée par le sieur de Maisonneuve en mai 1642.

Françoise Fafard, était la fille de Jean Fafard et d'Elizabeth Tibou, demeurant à Argences, paroisse située à environ trente kilomètres (18 milles) à vol d'oiseau, à l'est de la ville de Caen, dans le département du Calvados.

Le 3 novembre 1647, elle épousait Mathurin LeMousnier (aussi inscrit par la suite : Meunier). Ce dernier était le fils de René LeMousnier et de Marie Leroux, de la paroisse de Clermont, évêché de la Flèche.

Elle décéda à un âge très avancé, et fut inhumée à Sainte-Anne de Beaupré, le 13 janvier 1702.

François LeMousnier et Françoise Fafard sont les ancêtres d'une lignée de famille canadiennes du nom de Meunier.

TESSIER

Mme S. T., Ottawa, Ont.

Le nom de Tessier est tiré d'un métier; celui de Texier, ancien nom français remplacé par celui de tisserand, c'est-à-dire l'ouvrier qui tisse.

Toutes les familles Tessier ne sont pas apparentées à Urbain Tessier dit Lavigne. Un surnom différent est attaché à chacune des familles. Vous trouverez une liste donnant les informations nécessaires pour bien vous reconnaître.

Exemple :

Bessier dit Tessier, etc.

Chaumine; de la Tessonnière; Haringue; Laforest; Laliberté; Laplante; Lavigne; Lespérance; Letellier; Nicole; St.Martin.

GUERNON

M. A. G., Montréal.

Ce nom est une déformation due à une mauvaise prononciation. L'ancêtre de votre famille, Pierre Grenon, né vers 1645, du mariage de Pierre Grenon et de Marie Soseaux, de la paroisse de Marsais, diocèse de LaRochelle, en Aunis, s'est marié à Québec le 16 février 1676, avec Marie de Lavoye, fille de Pierre de Lavoye et de Jacquette Grinon.

LE THÉ 'SALADA' est délicieux 301F

Protège !

Une beauté qui pourra affronter le soleil, le vent et l'eau

Donnez à votre peau la parfaite protection d'un teint "estival". La Crème Orientale Gouraud emprunte à la perle sa belle couleur nacrée et elle protège parfaitement contre le soleil et le vent, qui brûlent et assèchent. Pratiquez librement tous les sports d'été sans craindre d'être rôtie par le soleil ou de voir votre peau se durcir, se parcheminer.

La Crème Orientale Gouraud sert en maintes occasions. Elle assouplit, blanchit les mains rougies et rudes. Et si vous désirez vous promener jambes nues, cette crème vous donnera une beauté nouvelle, permanente. Elle contient un élément oxygéné très actif qui aide à blanchir la peau et désodorise effectivement. Quatre nuances : Blanc, Chair, Rachel et Hâle oriental (Oriental Tan).

Ferd. T. Hopkins & Son, Montréal, Québec

Flacon pour sac à main, à 5¢, sur demande.





fils de coton, lin, soie pour tous les ouvrages de dames

D·M·C

MARQUE DE FABRIQUE DEPOSEE

qualité supérieure couleurs solides



LES GENERATIONS PASSENT·LA MARQUE D·M·C DEMEURE

Mes Recettes de Cuisine

par Mme Rose Lacroix

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de « La Revue Populaire » et du « Samedi ».

Salade Moulée

2 tasses de tomates passées en purée
2 c. table de gélatine
¼ tasse d'eau froide
1 c. table d'échalotes émincées
½ tasse de céleri en dés
Quelques gouttes de tabasco

Faire chauffer 1 boîte de tomates et la passer en purée : il en faut 2 tasses. Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide, et l'ajouter aux tomates chaudes, y joindre le céleri et les oignons. Bien assaisonner de sel, de poivre, et de quelques gouttes de tabasco (sauce très forte à base de cayenne). Verser dans des petits petits moules individuels et laisser prendre. Démouler sur une belle feuille de laitue, et garnir le centre d'une rosace de fromage à la crème. Servir avec sauce « Méli-mélo ».

Sauce « Méli-mélo »

½ tasse d'huile d'olive
¼ tasse de vinaigre
1 c. thé de sel
½ c. thé de moutarde
¼ c. thé de sucre
2 blancs d'œufs cuits durs
2 c. table piment rouge haché fin

Mêler le tout et servir avec la salade moulée.

Spaghetti à la Napolitaine

1 boîte de spaghetti
2 pintes d'eau bouillante
1 oignon
1 c. table de sel
1 tasse de Béchamel moyenne
½ tasse de fromage râpé

Faire cuire le spaghetti dans l'eau bouillante salée ½ heure. Egoutter. Préparer 1 tasse de Béchamel moyenne avec 2 c. table de beurre, 2 c. table de farine et 1 tasse de lait. Y joindre le spaghetti puis le fromage. Déposer la préparation dans un plat allant au four. Séparer en deux des tomates préalablement pelées, les disposer sur le dessus du plat. Saler, poivrer, saupoudrer de panure beurrée, puis de ¼ tasse de fromage. Gratiner au four ½ heure à 350°, ou jusqu'à ce que le fromage soit fondu et doré.

Pommes de terre rissolées

Tailler des pommes de terre en cubes, les faire cuire dans l'eau bouillante salée 10 minutes. Egoutter. Faire roussir du beurre dans une poêle, y faire dorer les pommes de terre et les mettre au four en même temps que le macaroni pour les faire rissoler.

Oeufs pochés sur fèves de Lima

Faire tremper les fèves toute la nuit. Le lendemain, les cuire dans 1 pinte d'eau, ajouter 1 oignon, quelque branches de céleri, et 1 carotte. Quand les fèves sont bien cuites, les égoutter, les passer au presse-purée, ajouter ¼ tasse de crème épaisse et bien assaisonner de sel et de poivre. Laisser refroidir complètement. Former avec cette purée des rondelles de 3 pouces de diamètre environ, les passer dans la panure, puis dans 1 œuf battu, puis de nouveau dans la panure. Frire à la poêle dans du beurre rôti. Déposer sur plat chaud, et placer sur chaque rondelle 1 œuf poché légèrement saupoudré de paprika, et garnir de persil frais.

(On peut remplacer les fèves de Lima par des petites fèves blanches.)

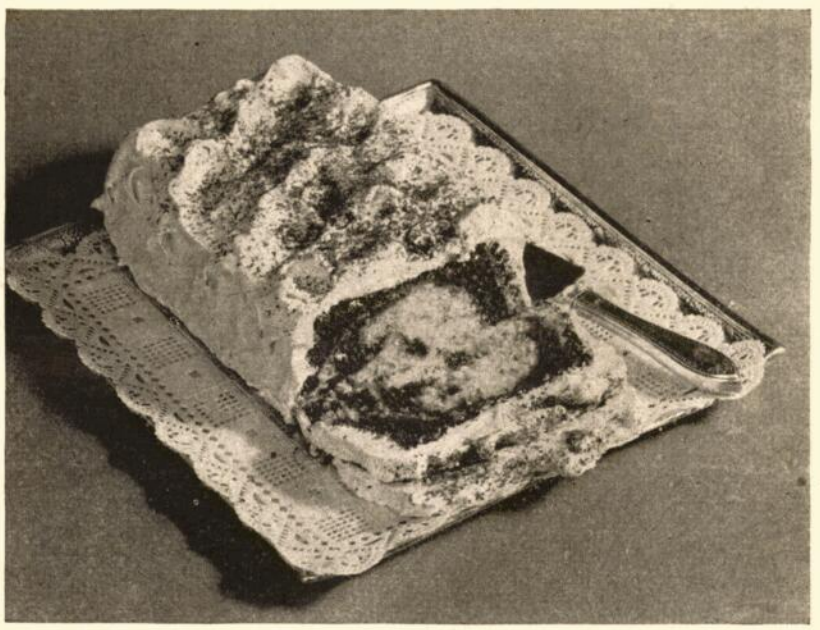
Manière de pocher les œufs

Faire bouillir 2 pintes d'eau avec 1 c. thé de sel et 1 c. table de vinaigre. (Le sel et le vinaigre aideront à coaguler le blanc d'œuf.) Casser chaque œuf dans une soucoupe pour vérifier la fraîcheur, glisser légèrement ensuite dans l'eau bouillante. Couvrir et laisser pocher en cessant l'ébullition.

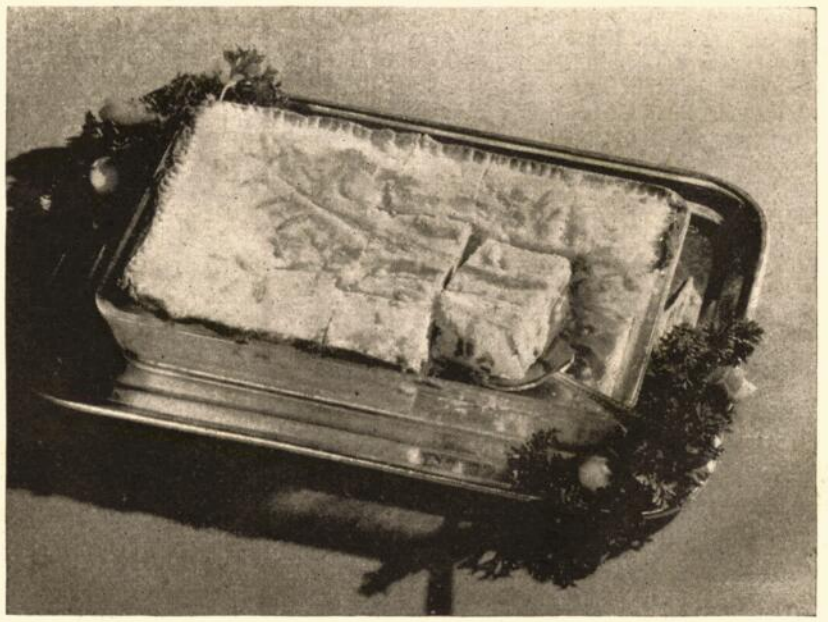
Bavaroise aux Ananas

3 jaunes d'œufs
½ tasse de sucre
Sirop d'un petite boîte d'ananas
Jus et écorce râpée de 1 citron
1½ c. table de gélatine
½ tasse d'eau froide
½ tasse de crème à fouetter
3 blancs d'œufs

Battre légèrement les jaunes d'œufs: ajouter sucre, citron et sirop d'ananas. Cuire au bain-marie. Quand le mélange est épaissi, y joindre la gélatine préalablement gonflée à l'eau froide. Laisser refroidir le mélange, et y ajouter la crème battue, les blancs d'œufs battus également, et 1 tasse d'ananas coupé en cubes. Faire prendre dans un moule passé à l'eau froide et décoré de tranches d'ananas et de cerises. Quand bien pris, démouler et servir entouré de crème fouettée.



GATEAU MARBRE CHOCOLAT-ORANGE



PATE AU BIJOU POUR LE SOUPER

(Vous trouverez ces deux recettes dans le recueil de Shortening Bijou : 129 *Gagnantes.*)

Gâteau des Anges

1 tasse de blancs d'œufs (8 à 10)
1¼ tasse de sucre granulé très fin
1 tasse de farine à pâtisserie
1 c. thé de crème de tartre
½ c. thé de sel
½ c. thé de vanille
½ c. thé d'essence d'amandes

Battre les blancs d'œufs avec le sel jusqu'à ce que mousseux. Ajouter alors la crème de tartre et continuer de battre avec une cuiller de broche jusqu'à ce que la cuiller soit soutenue par la mousse. Incorporer le sucre puis la farine tamisée au moins 4 fois. Le tout doit être fait bien délicatement en repliant la pâte. Aromatiser, et verser la pâte dans un moule à cheminée non beurré, et cuire 1 heure dans un four de 320°. Renverser le moule au sortir du four, et laisser refroidir avant de démouler. Garnir d'une glace au maraschino.

(Le gâteau des anges peut être mis au four froid. La chaleur qui montera graduellement fera lever le gâteau davantage.)

Glaçage au Maraschino

2 blancs d'œufs non battus
1½ tasse de sucre fin
6 c. table d'eau froide
2 c. table de sirop de maïs, ou ¼ c. thé de crème de tartre
1 c. thé de sirop de maraschino

Placer tous les ingrédients dans un bain-marie, et, à l'aide d'une cuiller, les bien brasser. Battre avec le moussoir rapidement, jusqu'à ce que la crème garde sa forme. A l'aide d'une spatule, couvrir d'abord le tour du gâteau, puis le dessus. Cette glace aura une teinte rosée très jolie.

(Suite de la page 40)

ne pouvais m'attendre à rencontrer une jeune fille étrangère qui entrât si bien dans notre mentalité et ne trouvât rien de « shoking » à notre bonne camaraderie nationale.

Ma petite Mère, il était délicieux dans sa sincérité. Aussi, n'était ma réserve féminine, je lui aurais sauté au cou, en disant :

— Vous ne seriez plus seul, puisque vous êtes désormais mon grand ami.

Peut-être, a-t-il deviné ma réponse dans mes yeux ? Je ne sais. Toujours est-il qu'il a paru un peu troublé. Il s'est tourné vers Raoul et je crois qu'il a murmuré :

— Cher ami, je n'oublierai jamais cette heure. Merci !

Puis, d'un gai sourire, et avec entrain, il me serra la main en disant :

— Je dois écourter notre trop brève entrevue, Mademoiselle, mais je reviendrai bientôt. Demain, peut-être, si vous le permettez.

Et, nous irons ensemble cueillir des airelles dans les champs de bruyère.

— C'est entendu, me dit-il en s'éloignant avec Raoul.

Sur le seuil de la chambre, il me fit encore un amical signe d'adieu et je restai là, figée sur place. Maman arriva à point nommé pour me sortir de ma rêverie :

— Eh bien ! Fabienne, me dit-elle, que fais-tu là ?

— Rien, maman, rien. Raoul est venu me présenter son ami, M. del Arco.

— Ah ! et c'est cela qui te trouble?

Le charme était rompu.

— Mais, je ne suis pas troublée du tout, m'écriai-je en riant. En voilà une idée. Mon Dieu, ma chère maman, que vous avez donc de singulières pensées !

2 septembre.

Je vous écris le soir, à la clarté de la lampe, les étoiles brillent dans le ciel comme elles brillent dans mon cœur. Nous venons de passer une journée exquise avec Raoul et son ami. C'est qu'il est aussi le mien et de plus en plus, après ces longues heures où nous avons évhangé nos pensées.

Il est arrivé, ce matin, à 10 heures. Sur le désir de Raoul, maman avait préparé un pique-nique. Nous avons déjeuné dans la bruyère, heureux comme des collégiens en rupture de banc. Jamais repas ne m'a semblé meilleur. Raoul a découpé le poulet froid. M. del Arco a fait sauter le bouchon de la bouteille de champagne qu'il avait apportée.

Là, sous les rayons bienfaisants du soleil, grisés d'air pur, embaumés par les senteurs des pins et bruyères, Raoul et moi, (bien que celui-ci les connût déjà), nous avons écouté les confidences de notre ami à tous les deux.

Tout d'abord, il faut que je vous dise que Noël del Arco est presque Espagnol, bien qu'il ait passé son enfance et sa jeunesse en Argentine. C'est cela qui donne à sa façon de parler le français un accent particulier qui ne manque pas de charme. Sa mère est la fille d'un officier de Sa Majesté très catholique. Elle est de Madrid, mais elle a épousé le comte del Arco, dont le père avait fait sa fortune en Argentine. Il y emmena sa jeune femme dès le début de leur mariage. Ils n'ont eu qu'un fils, à qui ils ont donné, vu leur grande fortune et leur beau nom, une éducation de prince. C'est pour qu'il couronne ses études par un diplôme étranger d'ingénieur, que ses parents sont venus s'installer en Belgique et ont acheté, il y a quelque mois le château d'Ensival. Noël del Arco, nous a décrit sa mère, qui va, du reste, venir voir maman sous peu. Il nous la représente comme une sensitive, une âme toute de tendresse dont l'exubérante ardeur déteint sur sa santé trop fragile. L'épée use le fourreau ! Elle est petite, sa chevelure d'ébène fait ressortir le teint mat et plutôt maladif de ses traits. Une vraie Espagnole, nous dit son fils.

Et pourtant, notre grand ami n'a rien de sa mère. Il est élancé, ses cheveux sont châtain clair, son teint est très blanc, ses pommettes rosées. Son regard profond, mais calme, laisse deviner une âme d'une grande douceur, qui n'a rien de l'exubérance maternelle.

Peut-être ressemble-t-il à son père ? Cependant, il nous a parlé de celui-ci comme d'un homme plutôt rigide, assez froid, d'un bon cœur, mais business man avant tout.

Le gros souci de M. Noël, c'est la santé et tous les remèdes, il lui paraît qu'elle décline. Il craint que le climat de Verviers ne lui soit pas favorable, bien qu'on ait recommandé, pour elle, un climat moins chaud que celui de Buenos-Ayres.

De fait, si cette pauvre dame doit affronter nos rudes hivers, je crains qu'elle ne regrette l'Amérique ou le soleil de Madrid.

Nous voilà bien documentés sur notre ami. Il nous a quittés à regret, après nous avoir dit, très délicatement :

— Je vous emporte tous deux avec moi. Jusqu'à notre prochaine rencontre, je vais vivre de votre souvenir.

Raoul a fixé une nouvelle randonnée à dimanche... dans 5 jours. Nous irons passer cette journée à Spa.

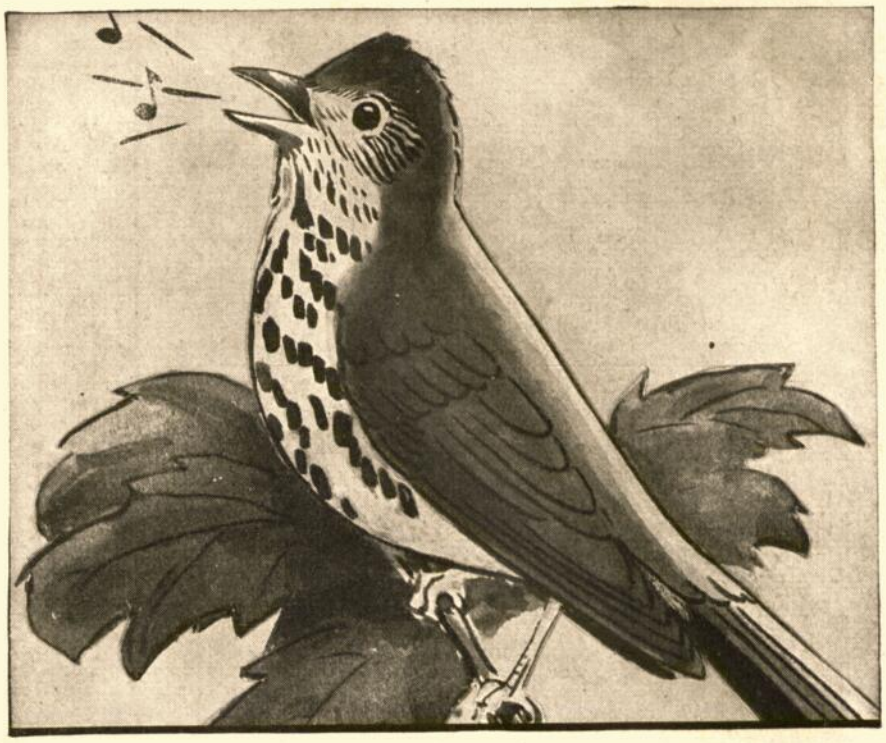
Il est tard, je dois cesser d'écrire... non sans remercier Dieu de cette journée, car j'en rapporte une provision de joie intérieure, de rêve et d'idéal dont je vais vivre jusqua dimanche.

4 septembre.

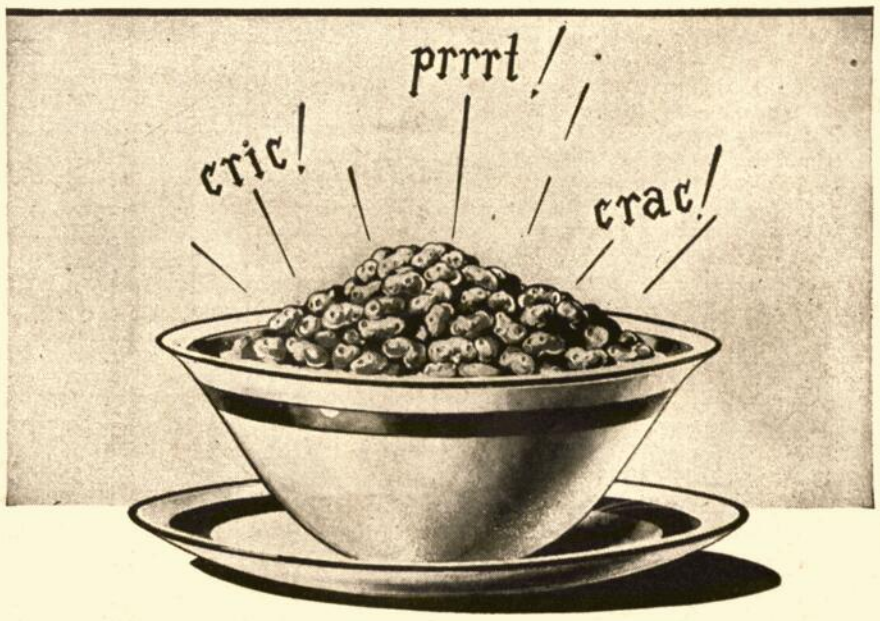
C'est demain que nous allons à Spa. Je ne veux passer plusieurs jours sans vous envoyer ma pensée. Ma petite mère, ne trouvez-vous pas que « Noël » est un si joli nom ?... Un nom qui a quelque chose de céleste et de poétique à la fois ? Je voudrais tant que vous connaissiez mon grand ami ! Il ne ressemble pas aux autres jeunes gens, à ces snobs qui se prennent au sérieux, le font à la pose, qui, après s'être inclinés devant les jeunes filles avec un respect de commande exagéré, les tournent en ridicule et en rient avec leurs amis... Avec quelle désinvolture, ils se gaussent de nos attitudes qui, à les entendre, sont: soit trop prudes, soit trop cavalières. Noël, lui, est toute simplicité et franchise, c'est un ami, un compagnon, un frère. Ce n'est pas lui qui me débitera des fadaises, ni des éloges agaçants par leur exagération même. Il n'est pas un jeune homme ordinaire et je n'ai pas peur de lui, tandis que je me sens guindée auprès des autres, par une crainte instinctive de les entendre me faire une déclaration d'amour.

L'amour, cette folie d'un jour, ce sentiment exagéré, qui, dans une exaltation insensée, vous incite à lier à jamais vitre vie à un être souvent inférieur, que votre imagination vous présente comme un mythe. L'amour qui a de si tristes, de si décevants lendemains, alors que, vous apercevant (et qui ne s'en aperçoit pas, hé-

(Lire la suite page 45)



MUSIQUES PRÉFÉRÉES



S'éveiller aux trilles d'un pinson—c'est charmant! Mais, s'attabler à un délicieux déjeuner de Rice Krispies, qui font leur petite musique dans un bol de crème ou de lait, c'est aussi fort agréable. Car cette céréale (toujours prête à servir) est si *croquante* qu'on l'*entend*, littéralement, bruire et crépiter!

Les Rice Krispies sont aussi tout indiqués pour le lunch et le dîner. Enfants (et parents) en redemandent à coup sûr. Légers, sains, très digestibles, et particulièrement savoureux avec du miel ou des fruits, ils n'empêchent pas les bambins de dormir à poings fermés.

Tous les épiciers vendent des Rice Krispies. Sac intérieur *hermétique*. Préparés à London par la Cie Kellogg. Qualité garantie.

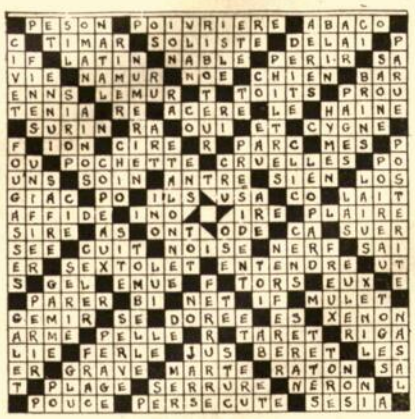


SI CROQUANTS qu'ils crépitent dans la crème ou le lait!

Les Mots Croisés de Le Revue Populaire

GRANDE SERIE — No 9

SOLUTION DU PROBLEME NUMERO 8 DES MOTS CROISES PARU DANS "LA REVUE POPULAIRE" DE JUIN



HORIZONTALEMENT

1—Espèce de cochon sauvage. — Appareil destiné à indiquer la tension de la vapeur. — Qui ressemble au lin.

2—Qui porte un aiguillon, comme la guêpe. — Pli de la peau qui pend sous le cou des bœufs. — Mammifère insectivore qui a les yeux peu développés. — Espèce de nénuphar blanc, d'Egypte.

3—Ville de l'Asie russe. — Houilles menues. — Coutume. — Nom de quatorze rois de Suède.

4—Pris prépositivement. — Fonte naturelle de la glace. — Personnage biblique célèbre par sa piété. — Saillie laissée à une pièce de fer. — De l'alphabet grec.

5—Prép. qui marque l'origine. — Genres de poissons plats ovales. — Mammifère carnassier de l'Inde. — Bouquet de fleurs disposées de manière à exprimer une pensée. — Article espagnol.

6—Région montagneuse de l'Asie centrale. — Tissu souple et fin fait avec des pailles. — Auteur de : Maladies de la mémoire. —

7—Roman de mœurs, par Alphonse Daudet. — Queue d'une fleur. — Soutirer.

8—Manège galant. — Entreprendra. — Aromatisa.

9—Interjection. — Qui conduit des ânes. — Ne pas dire. — Creusée lentement par l'eau. — Pr. pers.

10—Possessif.—Roi des Moabites.— Mer, en anglais. — Regarder, admirer (pop.). — Pièce de bois pour soutenir les tonneaux.

11—Imbu de graisse. — Pron. pers. — Court et plat, en parlant du nez. — Philosophe spiritualiste français (1826-1887).

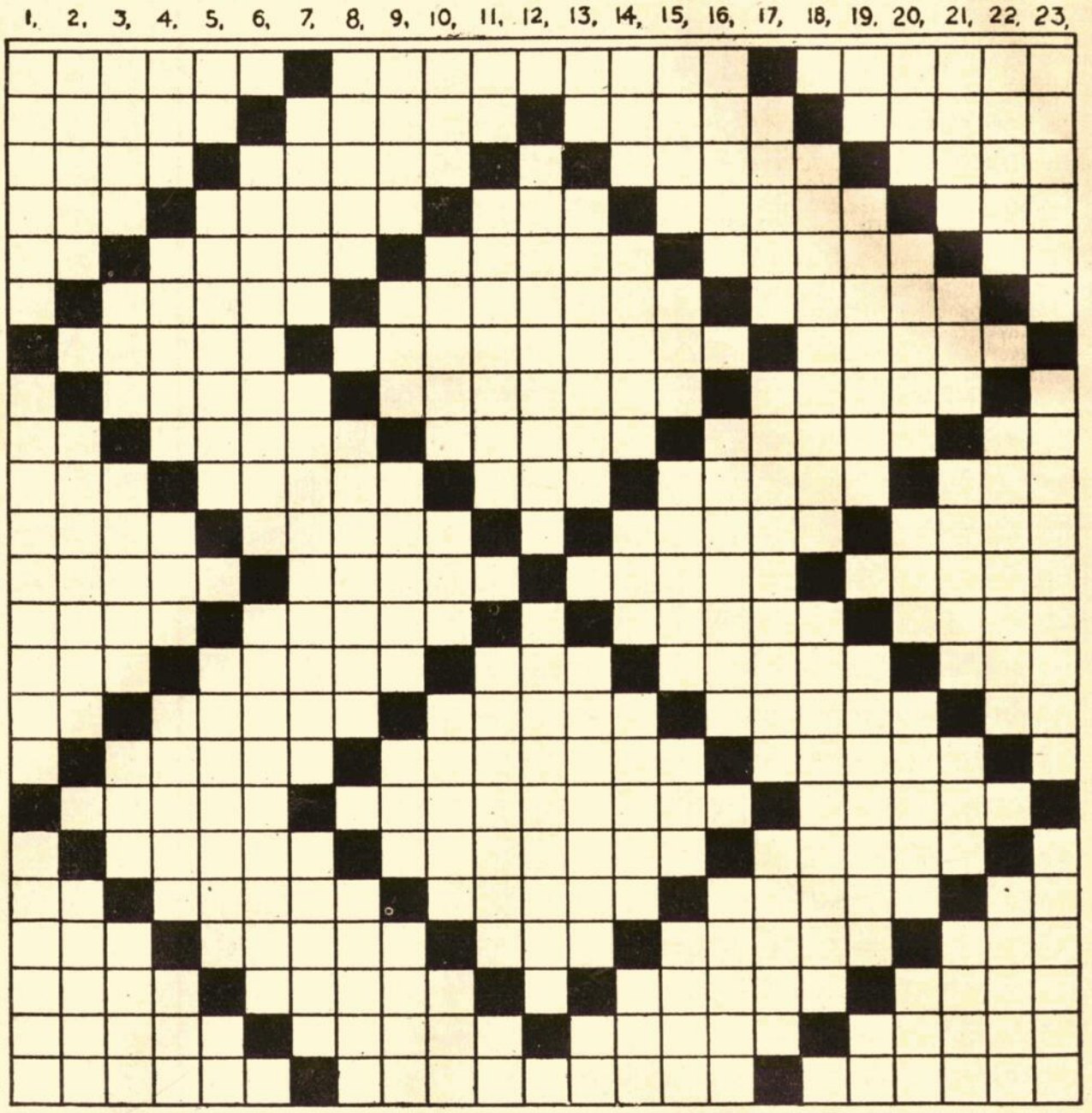
12—Héros grec, roi des Locriens. — Inflammation de la muqueuse des gencives. — Muraille. — Danse d'un mouvement très vif.

13—Chef-lieu de Gard. — Elève, construit. — Cheval sans force. — Belle-fille de Noémie.

14—Peigne qui garnit le métier de tisserand. — Vente par autorité de justice. — Beignet soufflé. — Posture d'un homme assis dans son lit. — Singe américain.

15—Pron. ind. — Faire entrer dans une gare. — Parle de quelqu'un avec une intention mauvaise. — Marque d'estime. — Pron. pers.

16—Compte de l'actif et du passif.— Vêtement. — Vernis vitreux.



17—Veine dans un bloc d'ardoise. — Terrains humides et bourbeux.— Grosse pluie subite.

18—Famille anglaise qui a fourni plusieurs hommes d'Etat. — Répéter souvent une chose pour l'apprendre à quelqu'un (fig.). — Espèce de bois jaune très tendre.

19—Int. — Casquette à très petit bord. — Espèce de tonneaux. — Liquide qui constitue un bon engrais. — En cet endroit.

20—Cavité entourée d'une paroi membraneuse. — Ville des Etats-Unis sur l'Arkansas. — Vu le jour (pl.) — Mot latin qui s'emploie en musique pour indiquer le silence. — Cri sourd.

21—Peur. — Fleuve côtier de France, en Bretagne. — Fruit du pays des Lotophages. — Ecueil caché sous l'eau.

22—Ville forte de la côte orientale de la Baltique. — Racine vomitive. — Châssis garni de toiles du moulin. — Genre de composées ornementales, à fleurs jaunes.

23—Roi de Hongrie de 1196 à 1204. — Inclinaison des raies d'une roue sur l'axe du moyeu. — Louer beaucoup.

VERTICALEMENT

1—Petite figure chinoise, en porcelaine, à tête mobile. — Terme général, qui sert à désigner tous les marsupiaux. — Eperon des navires anciens.

2—Se dit des branches privées de leurs rameaux. — Plan perpendiculaire à la verticale. — Appartement des femmes chez les musulmans.

3—Soin, souci. — Onomatopée. — Souillés. — Extrémité d'un instrument de musique. — Enjeu, à la bouillotte. —

4—Pacha de Janina. — But d'un trait (fig.). — Possessif. — Camisole de laine qui se porte sur la peau. — Qui marque la preuve.

5—Note. — Campagne d'exploitation d'une grande étendue. — Commis d'un magasin de nouveautés. — Mesure chinoise.

6—Ecole littéraire, en Provence. — Intermittent, irrégulier (Méd.).

7—Condenser par le froid. — Qui vient de la terre. — Directeur de l'Opéra, à Paris, après Perrin.

8—Chez les Romains, âme des morts, considérés comme divinités. — Genre d'oiseaux passereaux. — Fabuliste grec.

9—Anneau de fer d'une tenaille. — Semblable (inv.). — Glace faite avec du sucre et le jus de certains fruits. — Trace du pied sur le sol. — Palmier des régions chaudes.

10—Possessif. — Général français, né à Stenay. — Sainte. — Duc de Bassano. — Lettres de *aucun*.

11—Pronom indéfini. — Etoffe de coton, finie légère. — Voyageur (fig.). — Fleuve côtier de France.

12—Qui n'agit qu'au bout d'un certain temps (méd.). — Droguer.

13—Conjonction. — Balancera pour endormir. — Corps simple métallique (pl.). — Possessif (inv).

14—Lettre grecque. — Amarrage en cordage ou en chaîne. — Conjonction. — Manteaux de laine amples et longs. — Partie épaisse qui se dépose dans les liqueurs.

15—Finesse. — Roi d'Israël. — Une des îles Cyclades. — Trois fois. — Port sur la mer des Antilles.

16—Répandu çà et là. — Subdivision de la famille des légumineuses (S.). — Gros grain d'un chapelet.

17—Helléniste français, né à Paris (1813-1885). — Action de rendre tranchant. — Nom scientifique du varech.

18—Ancien nom des îles Lépari. — Inspirés de l'amour.

19—Pronom personnel. — Plancher d'un pont-levis. — Faculté de faire passer des marchandises à travers une ville. — Possessif.

20—Patriarche hébreux. — La plus grande figure de l'Ancien Testament. — Qui marque la raison de la proposition avancée. — Fille de Bélus, roi de Tyr. — Qui a les qualités convenables.

21—Foyer de la cheminée. — Arbrisseau de la Chine (en anglais). — Pente, inclinaison. — Pareil (inv.). — D'une dimension verticale considérable.

22—Concentration d'un sirop. — Temps d'un verbe qui signifie : boire avec plaisir. — Instrument du sondeur pour reconnaître la nature du terrain.

23—Lieu de ravitaillement pour les vaisseaux. — Qui aime les étrangers. — Couler à fond (mar.).

(Suite de la page 43)

las !), que la statue, l'idole a des pieds d'argile . . . Non, non, Dieu me garde de l'amour ! . . .

Mais, avoir un ami, un frère d'âme qui vous comprenne comme Noël me comprend, c'est une faveur du Ciel, une grâce dont je ne pourrais assez le remercier . . . Si vous saviez combien nos pensées correspondent ; avec lui, je me sens expansive et gaie, le temps passe comme un rêve, il semble que nous avons, au moment de nous quitter, encore tant de choses à nous dire.

Bonsoir, ma petite Mère, je m'endors heureuse de le revoir demain.

Lundi, 6 septembre.

Je n'ai pas pu vous parler du dimanche délicieux passé à Spa. Nous sommes rentrés tard et maman nous a presques grondés . . . Pourtant, il m'a semblé que sa voix sonnait faux, quand elle nous morigénait . . . J'ai même remarqué des éclairs de satisfaction, presque de triomphe dans ses yeux, quand elle me disait :

— Tu me parais bien animée, Fabienne; je me demande si je puis encore autoriser de si longues randonnées sans moi.

— Oh ! maman, ai-je répondu, nous avons passé une journée exquise.

— Exquise, en effet, approuva Noël. Ne grondez pas Mademoiselle, ce n'est que sur mon insistance et avec l'approbation de Raoul, qu'elle a consenti à prendre le dernier train.

— Enfin, a soupiré ma mère, il faut tout vous pardonner.

Et ses yeux disaient clairement qu'elle soupirait d'aise.

Que vous dire de notre excursion ? sinon que je ne l'échangerais pas pour un empire ! . . . Partis d'ici à 7 heures du matin, pour assister à la messe, nous y avons retrouvé notre ami. Vous auriez joui de le voir prier. A toute ses qualités, il ajoute celle d'un foi profonde. Il a communié à côté de moi et cela m'a paru ajouter un lien à notre douce amitié.

Inutile de vous narrer nos pérégrinations aux sources de Spa, à la Promenade de Sept-Heures, au Kursaal. Nos meilleurs moments se sont passés à la Promenade Meyerbeer, dans ce sous-bois mystérieux, où le bruit des cascadelles s'unit au chant des oiseaux, au gémissement du vent dans les arbres, au bruissement des feuilles dans la pénombre et le silence de cette solitude poétique.

Assis chacun sur une grosse pierre, près du torrent en miniature, nous laissions errer notre pensée, sans rien dire . . . On savourait, en silence, la douce poésie de l'heure.

— Il fait bon d'être ici, déclara soudain Raoul.

— Bâtissons-y trois tentes, reprit mon grand ami.

Comme, par hasard, je le regardais à ce moment-là . . . ses yeux étaient arrêtés sur moi. J'y lus un rayonnement qui m'obligea à baisser les miens, et . . . vous l'avouerai-je, petite Mère, est-ce une illusion de mon cœur, j'ai retrouvé dans ses yeux, l'expression des vôtres . . . cette expression unique où la tendresse s'unit à la pureté d'une âme de cristal.

Depuis lors, Noël (car je me surprends à ne plus nommer autrement, dans ma pensée, ce grand ami), Noël m'est devenu plus cher. Il a les yeux de ma seconde maman ! . . .

Alors, vous l'aimez un peu, comme moi ? . . . Et vous prierez pour lui, car il manque quelque chose à son bonheur. Il me l'a confié hier. Il voudrait que sa mère comprît mieux ses aspirations à lui.

— Vous ne pouvez rêver, nous disait-il, un cœur plus maternel que celui de ma chère maman; elle m'entoure de sollicitude, me comble de cadeaux, et je me reproche, depuis ma petite enfance, de ne pas lui rendre assez d'affection, de filiale tendresse. J'ai si peur qu'elle sente le peu de correspondance qui existe, malgré moi, entre son âme et la sienne. Combien de fois l'ai-je entendu me dire, avec une nuance d'angoisse dans la voix :

— Noël, mon petit Noël, es-tu bien heureux avec moi ? N'as-tu aucun désir que je puisse combler ?

— Toujours, je lui ai répondu d'un accent que je voulais rendre sincère :

— N'ayez pas de souci, Mère chérie, je suis heureux, très heureux.

Au fond, je ne l'étais pas. Je sentais, de sa part, une infinie sollicitude en quête d'un abandon complet, que, mutuellement, nous n'arrivons pas à éprouver. Pourquoi ? . . . Depuis que je puis analyser mes sentiments, il manque quelque chose à mon bonheur . . . Est-ce parce que je suis fils unique ? . . . parce que j'ai toujours eu tout en abondance et que, jamais, je n'ai formé un désir sans le voir s'accomplir ? . . .

— C'est parce que tu n'as jamais été grondé comme nous.

— Peut-être bien, a repris Noël remis en gaieté. Je dois avouer que, depuis que tu es mon frère et, peut-être surtout, depuis que j'ai une sœur, je pourrais répondre sincèrement à ma Mère, que je me sens moins seul.

— Nous aussi, riposta Raoul, tandis que son ami rougissait comme moi.

— Savez-vous qu'il se fait tard, déclarai-je pour changer de conversation ?

— Pas possible ? . . dit mon frère en tirant sa montre. Nous allons manquer le train de 6 heures.

— Eh bien ! nous prendrons le dernier. J'assume toute la responsabilité conclut son ami.

20 septembre.

Petite Mère, j'ai été bien infidèle à mon journal, mais aussi les jours s'en vont comme un songe. Noël vient passer trois ou quatre soirées par semaine, avec nous. Il déclare que rien ne lui est plus agréable que de fumer une cigarette au balcon avec papa et Raoul, tandis que je joue du piano ou que je chante accompagnée par maman.

Hier, celle-ci m'a, pour ainsi dire, forcée à faire entendre la « Romance du Cœur ».

Je ne sais pourquoi, mais je l'ai fait à mon corps défendant . . . Chanter cela devant lui . . . c'était presque avouer mon . . . ma si grande amitié pour lui . . . Enfin, puisque maman le désirait, j'ai chanté :

Le cœur que tu m'avais donné,
Ma douce amie, en gage,
Ne l'ai perdu, ni détourné,
Ni mis à fol usage.
L'ai mêlé tant au mien
Que ne sais plus quel est le tien,
Que ne sais plus quel est le mien !

A peine avais-je donné la dernière note, que Noël vint à moi :

— Oh ! je vous en prie, ma petite amie, (jamais plus il ne m'appelle autrement), redites-moi cela . . . Vous le chantez si bien !

Il s'accouda près du piano, et, quand j'eus accédé à son désir :

— On dirait que, comme moi, vous l'éprouvez, vous le vivez ? a-t-il murmuré à mon oreille.

Il m'attira sur le balcon . . . J'étais si troublée, je ne savais que répon-

POLICES DE PENSION
— POUR GENS MARIÉS ET POUR CÉLIBATAIRES

SI VOUS ÊTES CÉLIBATAIRE

La Police de la Mutual Life dite "Pension Assurée" devient de plus en plus populaire parmi les jeunes gens qui désirent, grâce à des économies systématiques échelonnées pendant un certain nombre d'années, se garantir un revenu mensuel pour la vie, à partir de 50, 55, 60 ou 65 ans. Cette police fournit aussi une protection d'assurance pour un parent quelconque ou pour les êtres qui dépendent de vous.

SI VOUS ÊTES MARIÉ

Des pères de famille achètent des Polices de "Pension Assurée" comme garantie contre la vieillesse dépendante et, en faisant ajouter la clause qui couvre le Revenu Familial, assurent une protection à leur femme et à leur famille tandis que les enfants grandissent.

Par exemple, si un homme vit jusqu'à 60 ou 65 ans, quel que soit l'âge qu'il a choisi pour sa pension, il recevra **un revenu mensuel pour le reste de ses jours;** s'il meurt dans un intervalle de dix ans après que la pension a commencé, la Compagnie continuera à faire les paiements jusqu'à la fin de cette période de dix ans.

Si la police venait à être due avant la date établie pour le paiement de la pension, le bénéficiaire recevrait **un revenu mensuel à partir de la date du décès de l'assuré et continuerait à recevoir cette pension jusqu'à la date où la pension aurait commencé à être payée si rien n'était arrivé,** et à cette date, **le capital entier de la police serait payable.**

Les polices de Pension participent aux dividendes distribués par la Compagnie, avant et après que la pension est payée. Dans certains cas, le bénéfice de l'Indemnité Double en cas d'Accident et le bénéfice de l'Incapacité peuvent être ajoutés.

De plus amples renseignements vous seront fournis par n'importe lequel des représentants de la Compagnie au Canada, à Terre-Neuve ou aux Bermudes. On bien, envoyez le coupon ci-dessous à notre Siège Social à Waterloo.

MUTUAL LIFE OF CANADA
Fondée en 1869
SIÈGE SOCIAL - WATERLOO, ONTARIO
"La Propriété des Assurés"

THE MUTUAL LIFE ASSURANCE COMPANY OF CANADA, WATERLOO, ONT.
Je suis intéressé à recevoir des renseignements sur la Police de Pension.

Nom .....

Adresse .....

..... *Age* P.7

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE



Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Traitement Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Traitement Myrriam Dubreuil,* approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Traitement. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

c'est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraisse rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.
Demandez notre brochure illustrée 24 pages

Madame MYRRIAM DUBREUIL
5920, rue Durocher (près Bernard)
Boîte Postale 2353, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

..... Prov. .....

Plus d'Oreilles Décollées

ORO, le traitement universel pour reformer les oreilles donne des résultats merveilleux, immédiats et permanents.



Les **oreilles décollées** reprennent leur position normale en quelques minutes. Aucun appareil mécanique. **ORO** est idéal, car chaque application est **invisible** et sans danger. Recommandé par les docteurs. Des centaines de personnes satisfaites. Demandez la brochure et des attestations à M. TRILETY, Dépt. R. 93, 45, Hatton Garden, London, E. C. I. Eng.

dre et, presqu'à mon insu, je balbutiai :

— Noël ! . . .

— Fabienne ! . . dit-il aussi bas; et nos yeux s'étant rencontrés, je me sauvais pour cacher mon trouble.

Il est parti sans plus rien me dire... « Le cœur que tu m'avais donné ! » Ma petite mère, j'ai peur . . . Je crois, vraiment, que je l'aime d'amour . . .

25 septembre.

Noël n'est pas revenu depuis quelques jours, mais il a fait remettre par Raoul une invitation en règle pour la grande fête que donnent M. et Mme del Arco, le 10 octobre. Ils pendent la crémaillère de leur château; on donne un grand dîner suivi d'un bal. Tout Verviers sera là. J'ai horreur de me trouver avec tous ces snobs. Mais je vais revoir Noël . . . Il morfond peut-être autant que moi de notre minute d'expansion de l'autre soir ! . . . Cher secret, que nous avons trahi ! . . . Doux aveu, que j'ai dû me faire à moi-même . . .

26 septembre.

M. et Mme del Arco sont venus faire leur invitation de vive voix. Ils se sont excusés de cette visite tardive, ayant été trop occupés par les travaux de leur installation. La comtesse del Arco est ravissante, jeune de caractère, très primesautière. Elle a le cœur sur la main et ne savait comment remercier assez Raoul et moi de l'accueil si cordial que nous faisons à son cher fils. Elle aussi parle le français avec un fort accent espagnol, ce qui sied très bien à sa petite personne.

Mon grand ami ne ressemble ni à son père, ni à sa mère, pas plus au physique qu'au moral. A la façon dont ses parents parlent de lui, on devine qu'il est leur idole et leur unique but.

30 septembre

Le fameux bal au château d'Ensival est proche ! Maman trouve ma robe exquise. Ce sera un succès pour ma couturière. Elle est en tulle blanc tout perlé de gouttes d'eau en cristal . . . Je vais refléter la lumière des lustres; tous les jeunes dandies vont se croire obligés de me faire des compliments ! Je les exècre d'avance . . . Je ne veux être élégante et jolie que pour mon grand ami : Noël.

2 octobre.

Je suis fâchée sur Léontine Plantin. On dirait qu'il y a des personnes qui, comme les oiseaux de mauvais augure, jettent le marasme dans les cœurs. J'admets que Mademoiselle l'ait fait sans arrière-pensée, mais pourquoi m'a-t-elle accueilie, hier, par cette phrase sinistre :

— Vous allez à la fête de la Crémaillère d'Ensival ? Fabienne ? . . . Pourvu qu'il ne vous arrive rien de fâcheux. Je frémis rien que d'y penser. Ce n'est pas moi qui aurais voulu avoir mon premier bal dans un château maudit.

J'aurais volontiers coupé la langue à cette inconsciente chouette de malheur ! Son premier bal ! . . . si sa phrase ne m'avait torturée au-dedans, j'aurais éclaté de rire à la seule évocation de Léontine Plantin en robe décolletée . . . avec une rose dans ses cheveux roux ! . . . Pauvre vieille fille qui fut toujours sans charmes.

Si elle avait voulu être un trouble-fête et me gâcher, par avance, cette réunion, elle n'aurait pas mieux réussi.

— Un château de malheur, me dis-je, et Noël y demeure. Comment n'ai-je pas encore pensé à cela ? Mon Dieu, mon Dieu, épargnez la famille del Arco. J'ai beau me dire qu'ils ne sont pas responsables du passé; qu'en propriétaires chrétiens, ils ont certainement fait bénir cette maison fatale, une sourde inquiétude assombrit ma pensée.

11 octobre.

La grande fête a eu lieu. Quel luxe, quelle débauche de lumière dans ce vaste château, qui, au dire de chacun, n'est plus à reconnaître depuis les transformations apportées par le comte. Tout le high-life de Verviers y était réuni. Raoult et moi, nous sommes arrivés un peu en retard; aussi tous les yeux étaient-ils braqués sur moi, quand Noël s'avança vers nous, les mains tendues.

Peut-être a-t-il mis un peu trop d'expression dans son sourire et son accueil, car j'ai entendu quelques quelques propos malveillants; j'ai vu d'ironiques et méchants sourires. Oh! les guêpes ! les guêpes ! . . . Quel plaisir avez-vous à piquer les cœurs? Vous pourriez les gonfler de larmes.

J'avoue que je n'avais nulle envie de pleurer. Je jouissais pleinement de ma jeunesse, sans souci du qu'en dira-t-on et des regards envieux !

Le dîner fut le triomphe du traiteur. Aussitôt après, un brillant orchestre entama la première valse.

Avec un tact que j'admirais, Noël faisait danser les jeunes filles sans cavalier. Mon carnet de danses était comble. Je m'amusais à entendre les jeunes gens se mettre en frais pour moi :

— Vous êtes vraiment la reine de la fête, me disaient-ils.

— Mademoiselle, déclarait un second danseur, on parle de vous, comme d'une étoile à queue ! (une comète, quoi ! . . .)

Tout cela me laissait si indifférente, que j'avais un malin plaisir à émoustiller leur verve pour jouir davantage de leur déception à venir. Serai-je donc coquette, me disé-je ? Certes, non . . . C'est un jeune gamin, une riposte à la fatuité de tous ces mondains qui ont l'outrecuidance de se croire des Don Juan.

Je voyais Noël m'observer parfois d'un regard un peu anxieux. Pauvre grand ami, il avait peur, peut-être, qu'un beau cavalier ne prenne sa place dans mon cœur.

A un moment donnée, tandis que l'orchestre entamait un nouveau morceau, je le vis venir à moi. Dans le plus strict décorum, il s'inclina et dit à haute voix :

— Mademoiselle Orgeval, voulez-vous me faire l'honneur de cette dernière danse ?

— Comment donc, Monsieur, avec grand plaisir, ai-je répondu pour la galerie des indifférents.

Il m'enleva, avec une grâce toute française, et, tandis que les groupes tournoyaient en cadence, il m'entraîna doucement vers une galerie voisine. Nous nous trouvions dans une sorte de jardin d'hiver où de luxuriants palmiers voisinaient près des aloès et des plantes des espèces les plus rares. Une large tenture de velours nous séparait de la salle de fêtes.

Dans ce jardin, une pénombre mystérieuse remplaçait la trop éclatante lumière des lustres du salon de danse.

— Voulez-vous, ma petite amie, murmura Noël, que nous demeurions ici, un instant, à l'abri de tous ces indiscrets ?

Il me fit asseoir sur un sofa, à ses côtés et, me prenant doucement la main dans la sienne, il dit très ému :

— J'ai voulu profiter de cette soirée, pour vous dire que j'ai fait un rêve, un rêve un peu fou, depuis que je vous ai vue . . . Je voudrais que notre amitié fût une amitié qui dure toujours.

— Les vrais amis, lui dis-je, restent fidèles à jamais.

— Et, soupira-t-il, comme dans un souffle, le cœur de l'amie pourrait-il se mêler tant et tant au mien, qu'elle ne sache plus quel est le sien ? . . .

La pression de sa main se faisait plus forte, je la sentais trembler un peu dans la mienne, et, dans un ravissement heureux, je répétais, en le regardant tendrement :

« L'ai mêlé tant et tant au mien,
Que ne sais plus quel est le sien . . . »

— Et nous serons unis, Fabienne, mon amie, ma sœur, ma fiancée chérie, dans la vie et dans la mort.

— A jamais, Noël, lui dis-je.

Il baisa avec un tendre respect, cette main que j'abandonnai dans la sienne, en disant :

— Soyez bénie pour tout le bonheur que vous me donnez ce soir. Demain, nos parents consacreront nos fiançailles.

Je rentrai dans la salle, émue d'une telle plénitude de confiance et de joie, que je me sentais défaillir. Je devais être très pâle, car Raoul vint à moi, le regard inquiet :

— Qu'as-tu donc, ma petite Fabienne, me dit-il ?

— N'aie pas peur, lui dis-je; on ne meurt pas de joie. Retournons, en attendant l'heureux jour de demain.

Et voici, ma petite Mère, comment votre Fabienne, qui avait si peur de l'Amour, l'a accueilli avec plus d'enthousiasme que nulle fiancée, peut-être . . .

Avec Noël, je n'ai pas peur du mariage, je n'ai pas peur de la vie . . . Il a une âme bien française, malgré son origine étrangère. Noël, mon Noël, petite Mère, n'est pas comme les autres hommes ! . . .

Je vous griffone tout ceci à l'aurore d'un beau jour . . . Je l'attends pour la demande à papa et à maman. Ils sont dans la joie, Raoul exulte, et moi donc ! Les gens heureux n'ont pas d'histoire; aussi le journal de Fabienne a chômé, Noël occupe tous ses instants, toutes ses pensées.

Jours Heureux

Quand Mère Ste Rose (Claire de St Edme) ouvrit la lettre contenant le journal de Fabienne, elle fit appeler sa belle-sœur et lui dit :

— Ma pauvre Blanche.

J'hésite à vous donner cette lettre qui va remuer, en vous, de tristes souvenirs. Lisez-la jusqu'au bout, si cela ne vous est pas trop pénible. Je répondrai moi-même à cette chère enfant. Elle est absolument éprise de l'ami de son frère et elle vous le dit en termes ravissants d'enthousiasme ingénu. Depuis hier, elle est fiancée au comte del Arco.

— Le fils des Américains qui ont acheté Ensival ! s'écria Blanche. Oh ! mon Dieu, puisse-t-elle être heureuse et ce jeune homme être digne d'elle.

— Je le crois foncièrement bon et chrétien. C'est une garantie pour son avenir. Nous le mettrons, chaque jour, sous la protection divine.

Quand Blanche eut achevé la lecture des pages écrites sur Fabienne, des larmes tombaient sur les feuillets qu'elle tenait d'une main tremblante :

— Pauvre petite, murmura-t-elle. Dieu veuille lui conserver son jeune bonheur !

Quelques jours après, une lettre timbrée de France attendait Fabienne à son réveil.

Ma chère enfant, écrivait Mère de Ste-Rose :

Vous serez déçue en ne voyant pas l'écriture de votre seconde maman, en réponse à la grande nouvelle dont vous lui faites part. C'est moi qui apporte à la fiancée d'aujourd'hui, toutes ses félicitations, sa tendre affection et ses vœux de bonheur avec l'assurance de sa constante prière.

Votre petite Mère est, en ce moment, trop souffrante pour écrire, mais son cœur est bien près de vous. Elle est infiniment touchée de la filiale expansion avec laquelle vous lui ouvrez si spontanément votre âme. Elle ne doute pas que vous ayez bien choisi l'élu de votre cœur, et elle lui voue, d'avance, une spéciale sympathie. Elle lui recomamnde de vous rendre heureuse et de vous garder toujours telle que vous êtes, c'est-à-dire une âme avide d'idéal, de vérité et de dévouement.

Ne vous tourmentez pas de l'indisposition de votre petite Mère, son état de santé n'est pas alarmant, mais elle doit tellement ménager son cœur que je m'oppose à la vive émotion que provoquerait certainement une réponse à vos chères lignes.

Je m'unis, ma chère Fabienne, aux prières et aux vœux de votre « seconde Maman ». Nos félicitations sont surtout pour le comte del Arco, qui a su choisir la perle de nos enfants de St-Exupère.

Offrez, je vous prie, notre souvenir à M. et Mme Orgeval, et croyez à toute l'affection de vos anciennes maîtresses et particulièrement à la mienne.

Pour votre petite Mère et pour nous toutes,

Mère Ste-Rose.

Une nuage passa sur le front de Fabienne, des larmes voilaient ses yeux :

— Il n'y a jamais de bonheur sans ombre, dit-elle. J'aurais tant voulu recevoir une réponse de ma petite Mère et j'ai tant de peine de la savoir souffrante.

Lorsque, quelques instants plus tard, Noël del Arco arriva tout rayonnant, il devina aussitôt une tristesse dans les yeux de sa fiancée.

— Quel voile est tombé sur votre cœur, ma fiancée chérie, demanda-t-il tout ému ? Depuis deux jours seulement, j'ai le soleil dans l'âme parce que ma vie est liée à la vôtre, et je vous trouve un regard triste, un front soucieux que je ne vous ai jamais connue. Regretteriez-vous, ma Fabienne aimée ?

— Ne blasphémez pas, Noël ! ne dites plus rien; notre bonheur, nous le tenons des deux mains. Ma joie d'être à vous n'a d'égal que le grand amour que je vous ai donné bien avant que je le sache moi-même.

— Mais, alors ?

— J'ai de la peine, c'est vrai. Il n'a pas fallu une seconde pour que vous le deviniez ? Quel amour prévenant et perspicace est le vôtre, mon cher Noël ! Je ne pourrai jamais rien vous cacher. Vous n'êtes pas en cause dans cette tristesse, méchant jaloux. Tenez, lisez, j'ai reçu, ce matin, une réponse à mon journal. La « Dame Mytérieuse,» ma seconde Maman au pensionnat, celle dont je vous ai tant parlé déjà.

— Et qui a eu toutes les confidences de ma Fabienne pensionnaire . . .

— Oui, comme toutes celles de l'emprise grandissante de votre pensée sur la miennne . . .

— Eh ! bien ?

— Elle est très souffrante, Noël. Elle n'a pas pu répondre un mot à tout ce que je lui disais de notre cher roman d'amour !

— Ma pauvre grande amie, je comprends votre peine, je la partage.

— Lisez la lettre de la Mère Supérieure, dit Fabienne en lui tendant le feuillet. Elle est pour nous deux.

— Elle est surtout d'accord avec moi, déclara le jeune homme, j'ai bien choisi la perle, et, s'il ne dépend que de moi, vous serez heureuse toujours.

Ecoutez, fit-il avec entrain, reprenez votre gai sourire, il me vient une idée qui va vous consoler. Je vais suggérer à Mme Orvegal d'aller à St-Exupère, présenter aux Dames Annonciades, le fiancé de leur enfant préférée. Vous reverrez ainsi votre bonne « Dame Mystérieuse ».

— Vous avez toutes les délicatesses, mon Noël, s'écria Fabienne en un élan de joie. Une telle trouvaille se paie d'un baiser fraternel, ajouta-t-elle.

Heureux de voir s'éclairer le visage aimé, il reprit :

— Ma ruse est peut-être plus égoïste que vous ne le pensez. J'ai moi-même grande envie de connaître votre seconde maman, et peut-être même, de m'informer de votre caractère, là-bas ?

—Il serait, sans doute, un peu tard, pour apprendre qu'il est mauvais et acariâtre, M. del Arco, plaisanta Fabienne. Mais, j'y pense, nous ne pouvons guère aller ensemble avec maman, présenter mon fiancé, puisque nos fiançailles ne sont pas officielles ? . . .

— Alors, elles ne comptent pas ? peut-être, petite vilaine ? Nous demanderons à ces dames d'en garder le secret et vous savez que personne n'est plus discret qu'une religieuse.

— Vous avez toujours raison, Noël; vous gagnez tous vos procès. Oh ! que je suis donc contente. Quand irons-nous à Lille, dites-moi ?

— Laissez-moi d'abord gagner le « oui » de Mme votre mère.

— Et quand serons-nous officiellement fiancés ?

— Rien ne presse, ma chérie, puisque je dois avoir mon diplôme à Liége. Du reste, j'ai eu une autre idée, que vous allez, peut-être, aussi déclarer excellente. En attendant de pouvoir vous mettre au doigt l'anneau des accordailles, ma Fabienne, j'ai voulu sceller, entre nous, le serment qui nous lie. Je vous apporte, dès aujourd'hui, le premier maillon de la lourde chaîne que vous allez traîner dans l'esclavage du mariage, comme vous me l'avez dit, dans une de nos premières entrevues.

— Oh ! le méchant, qui a retenu mes divagations de petite fille.

Pendant qu'elle parlait, son fiancé, le visage irradié, lui passait au bras un magnifique bracelet fait d'épais maillons d'or enlacés les uns dans les autres.

— Vous voilà mon esclave adorée, à jamais, dit-il. Dites-moi, avez-vous déjà envisagé, en acceptant un fiancé étranger, que vous devriez, peut-être vivre en Argentine ? demanda-t-il sérieux.

— Avec vous ? . . . Mais j'irais au bout du monde.

— A la bonne heure; j'éprouve, fit-il exultant, l'épreuve a réussi. Non, non, ne vous tourmentez pas de cela. Il est bien décidé, avec mon père, que je me fixe à Ensival. Mes parents n'ont transformé le château que pour moi . . . Après notre mariage, hélas un peu lointain, mon père et ma mère éliront domicile dans le Midi, qui convient mieux à la santé de maman.

(Lire la suite page 50)





Il n'y a rien comme
NUGGET
pour polir vos chaussures



- Nugget garde aux chaussures leur chic
- Conserve le cuir souple
- Assure réel confort aux pieds



229F

NUGGET

Il y a une nuance de Nugget pour chaque genre de chaussure.

Oui / LA SANTE FAIT LE BONHEUR



Une femme en santé est toujours joyeuse et recherchée tandis qu'une femme malade, même si elle est jolie, sera triste, morose et seule. La plupart des maladies de la femme sont causées par des dérangements, congestions, etc., des organes féminins. Pour combattre ces maladies, il suffit d'employer les PILULES FEMOL.

LES PILULES FEMOL sont inoffensives, purement végétales et peu dispendieuses. Elles sont vendues partout.

PILULES FEMOL

Notre brochure médicale vous sera expédiée gratuitement sur demande.
INSTITUT CAZO — Dépt. R.
Place Royale, Montréal.

Coupon d'abonnement

La Revue Populaire

Ci-joint $2.00 pour un abonnement de DEUX ANS à *La Revue Populaire* (offre spéciale pour le Canada seulement).

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE. ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.



Nos Ouvrages Féminins

Service à Déjeuner

Matériel requis : 6 balles de Fil « Blue Label » Mercer-Crochet de Coats, No 20, écru. ⅜ de verge de toile. 1 crochet d'acier à tricoter de Milward, No 3½ anglais, ou No 7 américain.

Mesures : Fond de plateau — 14″ x 20″

Couvre-théière — 12″ x 8½″

Tension : Médaillon : 1¼″ carré.

Bordure au crochet pour Fond de Plateau

1er rang : Faire une chaînette de 16 m., joindre par 1 p.c. pour former un anneau, 3 p. de ch. (ceci compte pour la 1ère s.b.), faire 29 s.b. dans l'anneau, joindre par 1 p.c. au 3e point de la chaînette de 3 m.

2e rang : 9 p. de ch., sauter 4 s.b., 1 m.s. dans la s.b. suivante, * 7 p. de ch., sauter 4s.b., 1m.s. dans la s.b. suivante, répéter depuis * encore 3 fois, 7 p. de ch., joindre par 1 p.c. au 2e point de la chaînette de 9 m.

3e rang : 11 m.s. dans chacune des bouclettes du rang précédent, joindre par 1 p.c. Casser le fil.

2e médaillon : Faire les 2 premiers rangs comme pour le premier médaillon.

3e rang : 6 m.s. dans la première bouclette de la chaînette, joindre par 1 p.c. dans la m.s. du centre d'un des pétales du premier médaillon, 5 m.s. dans la même bouclette de la chaînette du 2e médaillon, 6 m.s. dans la bouclette suivante de la chaînette, joindre à la m.s. centrale du pétale suivant du 1er médaillon, 5 m.s. dans la même bouclette du 2e médaillon, 11 m.s. dans chacune des bouclettes restantes, joindre par 1 p.c. Casser le fil.

Continuer à travailler les médaillons de la même manière, les joignant au 3e rang avec ceux faits précédemment, pour former une ligne droite. Faire en tout 16 médaillons.

Médaillon du coin

1er rang : Comme pour le médaillon précédent.

2e rang : 9 p. de ch., sauter 4 s.b., 1 m.s. dans la s.b. suivante, * 7 p. de ch., sauter 3 s.b., 1 m.s. dans la s.b. suivante, répéter depuis * encore 4 fois, 7 p. de ch., sauter 4 s.b., joindre par 1 p.c. dans le 2e point de la chaînette de 9 m.

3e rang : Travailler et joindre comme le médaillon précédent, formant toujours une ligne droite.

1er médaillon du 2e côté : Travailler comme les médaillons précédents, joignant par 1 p.c. au médaillon du coin, de façon à laisser 3 pétales de celui-ci pour former le bord extérieur du coin.

Travailler de même jusqu'au coin suivant, ayant 10 médaillons entre les coins. Faire l'autre moitié pour correspondre, réunir au premier médaillon. Joindre le fil au p.c. entre deux médaillons, travailler tout le long du côté intérieur de la façon suivante : 9 p. de ch., * 1 s.b. dans la m.s. au-dessus de la première m.s. du 2e rang, 3 p. de ch., 1 m.s. dans la m.s. centrale du pétale suivant, 3 p. de ch., 1 s.b. dans la m.s. au-dessus de la m.s. suivant du 2e rang, 4 p. de ch., 1 d.b. dans le p.c. qui joint les médaillons ensemble, 4 p. de ch., répéter depuis * tout le tour, excepté dans les coins, où l'on fait 4 p. de ch., 1 m.s. dans la m.s. au-dessus de la m.s. du 2e rang dans les médaillons des coins. Joindre par 1 p.c. dans le 5e point de la chaînette de 9 m.

Couvre-théière

Faire 20 médaillons en droite ligne comme ceux du fond de plateau.

Nouer le fil dans la m.s. centrale du pétale extérieur, 9 p. de ch., continuer de la même façon que pour la bordure intérieure du fond de plateau, finir par 9 p. de ch., 1 m.s. dans la m.s. centrale du pétale extérieur, faire des p.c. jusqu'à la m.s. centrale du pétale extérieur suivant, 9 p. de ch., faire comme de l'autre côté, finir par 9 p. de ch., 1 p.c. dans la m.s. centrale du pétale extérieur.

Pour fixer l'insertion

Placer la bordure au crochet sur le morceau de toile, pour le fond de plateau faire un trait au crayon allouant un retour de ¼ de pouce avant de couper le tissu. Faire un très petit ourlet à l'envers, tout le tour. Tirer un fil à ⅛ de pouce du bord, tout le tour pour permettre d'entrer le crochet sans difficulté. Faire un rang de m.s. tout le tour. Casser le fil. Fixer la dentelle par un point de surjet, tout le long des mailles, à l'envers.

Couper le tissu du couvre-théière 12″ x 8½″, laissant ¼ de pouce pour retourner. Faire un ourlet très étroit à l'envers et faire un rang de m.s. tout le tour.

Faire l'autre côté du couvre-théière de la même manière. Surjeter la dentelle aux mailles, à l'envers et joindre les deux côtés du couvre-théière.

Abréviations

m.	maille
p. de ch.	point de chaînette
m.s.	maille simple
s.b.	simple bride
d.b.	double bride
p.c.	point coulé

Pour vous, Mesdames...

par Francine

Garnitures à la Mode

PLASTRONS : sur le devant de vos corsages vous poserez le petit plastron en cuir ajouré, encadré à l'encolure d'une brochette de fleurs du même cuir. On en fait de toutes les teintes.

CERCLES : voilà un motif de garniture qui plaît beaucoup. Au devant d'un corsage, vous verrez un cercle de chiffres, allant de 1 à 0, un cercle de lettres composant un prénom ou des initiales, ou une très courte devise. Le cercle peut également ne rien dire du tout et être seulement fait avec des petits carrés de cuir de toutes les couleurs.

BOUTONS EN TRAVERS : pour garnir un corsage, on place souvent les boutons, jolis et voyants, d'une épaule à la taille, en travers du devant. Parfois même on fait avec ces boutons un grand X barrant la poitrine.

BOUTONS DE NACRE : on fait une garniture originale et facile, composée du col, des poignets, de la ceinture; le tout est fait avec des boutons de nacre cousus les uns auprès des autres sur un fond de tissu, mais ce dernier invisible sous les rangs pressés des boutons clairs et irisés.

ETOILES DE VERRE : en broderie, vous versez souvent des étoiles de cristal. On brode même des robes entières, les étoiles étant disposées en quinconces sur toute la surface du tissu. On matelasse de petits vêtements et des coiffants, et à chaque rencontre des piqûres on place une étoile de verre.

FLEURS SUR LES ROBES : sur une robe noire du soir, dont le corsage est montant devant et les manches longues, posez une guirlande de roses avec leurs feuilles, un peu au-dessus de l'ourlet et faites-lui faire tout le tour de la robe.

DE L'OR : des garnitures en plaque d'or à l'encolure et à la ceinture des robes sombres, ou des feuilles d'or découpées en guise de boutons, donnent un contraste saisissant.

PEAU DORÉE : avec cette peau on fait des inscrustations que l'on dispose sur les robes en grands feuillages. On en fait aussi des recouvrures de revers de jaquettes, de gros nœuds pour les devants de corsages et sur les chapeaux.

CEINTURES DOUBLÉES : placez sur vos robes de l'an dernier, d'élégantes ceintures larges et souples et drapées avec une écharpe assortie. Ces deux parties seront à la teinte de la robe, mais doublées en ton opposé dans une gamme claire.

MANCHES DIFFÉRENTES : avec une robe toute noire vous porterez des manches longues, souples et drapées, blanches, vert-Nil, rose ocré, mauves ou corail. Si la robe est de ton brun, les manches pourront être capucine; si elle est marine, elles seront d'un bleu de fleur, jacinthe ou pied-d'alouette.

CHEMISETTES BRODÉES : sous de petits boléros courts faits en velours noir et arrondis aux deux devants, on portera des chemisettes d'étamine blanche et brodée au point de croix. L'encolure en sera froncée sur une cordelière multicolore.

BOUQUETS : de cuir, de perles, de laine, de plumes, de bois, les petits bouquets charmants que l'on porte à la boutonnière doivent se retrouver assortis sur le chapeau.

POMPONS : ils remplacent les petis nœuds d'encolure et la boucle de ceinture; ils remplacent aussi parfois les boutons aux poignets des manches ou le bouquet dans la fourrure.

VOILETTES : elles seront en couleur, sur les chapeaux sombres, et du vert le plus vif ou du jaune le plus éclatant. Veillez à ce que le ton de votre toilette, assorti à celui de vos gants et de votre ceinture, soit bien en harmonie avec votre carnation et avec vos yeux.

TAILLE ET POIDS MOYENS DES FEMMES

AGE	TAILLE 4'11	TAILLE 5'	TAILLE 5'1	TAILLE 5'2	TAILLE 5'3	TAILLE 5'4	TAILLE 5'5	TAILLE 5'6
15-19	110	112	114	117	120	123	126	130
20-24	113	115	117	120	123	126	129	133
25-29	116	118	120	122	125	129	132	136
30-34	119	121	123	125	128	132	136	140
35-39	122	124	126	129	132	136	140	144
40-44	126	128	130	133	136	139	143	147
45-49	129	131	133	136	139	142	146	151
50-54	131	133	135	138	141	144	148	152

ANNIVERSAIRES DE MARIAGE

ANNÉE	NOCES DE
1ère	Papier
2e	Coton
3e	Cuir
4e	Soie
5e	Bois
6e	Fer
7e	Cuivre
8e	Bronze
9e	Poterie
10e	Etain
15e	Cristal
20e	Porcelaine
25e	Argent
30e	Perle
35e	Corail
40e	Rubis
45e	Saphir
50e	Or
60e	Diamant



L'ORATEUR :

"Messieurs, votez pour la Sweet Caporal, le choix du peuple."

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."—Lancet



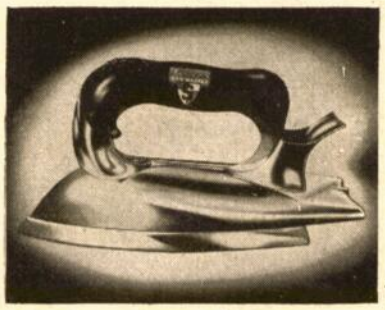
Il est chic et agréable d'employer le



GRILLE-PAIN *Sunbeam* AUTOMATIQUE

Modèle nouveau, avec **double contrôle de chaleur.** SILENCIEUX. Pas de mécanisme d'horlogerie. Grille bien à point. Vous le réglez pour griller plus ou moins. Quand le pain est grillé, le courant s'interrompt et le signal lumineux s'éteint. Deux tranches de pain à la fois, grillées sur les deux faces. Il garde les rôties bien chaudes. Fini plaqué chrome avec ornements noirs. Le grille-pain seul : $18.95; avec service Buffet tel qu'illustré : $26.90; prix légèrement supérieurs dans l'Ouest.

IRONMASTER *Sunbeam*



Le fer à repasser le plus rapide du monde — il se tient chaud. Moitié moins pesant et aussi grand que tout autre. Prêt en **30 secondes.** Chaleurs différentes pour les rayons, les soies, les cotons, les laines, etc — contrôlées par thermostat. Régulateur dans le manche, ne peut s'échauffer. Aucun danger de se brûler les doigts. $8.95; prix légèrement supérieurs dans l'Ouest.



FILTRE A CAFÉ en VERRE *Sunbeam*

Tout en verre réfractaire à la chaleur, y compris le filtre; principe du vacuum. Donne un café des plus délicieux. Pas de papier ni de linge pour filtrer, pas de ressorts, etc. Poêle électrique rapide. $12.95; prix légèrement supérieurs dans l'Ouest. Autre modèles à plus bas prix.

Appareils Sunbeam dans les magasins d'appareils électriques, les quincailleries et magasins à rayons.



QUELLE AMELIORATION LA
Maybelline
APPORTE !

Des yeux bordés de longs cils noirs et riches — deux sources de charme ! C'est ce que vous obtenez facilement et rapidement avec le Mascara Maybelline, solide ou en crème. Voilà le véritable secret d'une figure romanesque.

La Maybelline est inoffensive, n'échauffe pas les yeux et n'est pas dissoute par les larmes. Elle n'est ni collante ni granulée. S'applique facilement, paraît *naturelle*. Accentue la courbure des cils. Plus de dix millions de femmes chic, de Paris à Hollywood, se servent régulièrement de Maybelline. 75¢ partout. Noir, Châtain ou Bleu.

Employez aussi le Crayon Maybelline pour les sourcils et la crème Maybelline pour les paupières dont les jolies nuances s'harmonisent avec le mascara. Dans tous les bazars, vous pouvez vous procurer des petits modèles des Accessoires Maybelline pour la beauté des yeux. AUJOURD'HUI — apprenez comment avoir des yeux plus beaux, plus séduisants —avec Maybelline—le maquillage pour les yeux des gens chic!

Good Housekeeping Bureau

NE SOUFFREZ PLUS



Traitement Médical
F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines. Des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les *déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.*

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353 — Dépt. 2
5920, rue Durocher, près Bernard
MONTRÉAL, P.Q.

Lisez **LE FILM**
CHEZ TOUS LES DEPOSITAIRES **10 cts.**

(Suite de la page 47)

— En attendant, je suis heureuse de jouir de votre chère maman. Elle est si bonne, elle vous aime tant, Noël. L'entendre parler de vous avec une telle tendresse me fait l'aimer de tout mon cœur. Ne croyez pas que je maudisse de longues fiançailles. On est si heureux à deux, dans l'épanouissement de sa jeune tendresse, sans qu'aucun souci d'affaires ou de ménage ne vienne accaparer notre pensée et notre personne.

Ce doit être le plus beau temps de la vie . . . Après, mon Dieu, comme M. del Arco, on est si absorbé par les comptes, les business . . . en un mot, Noël, je comprendrais que votre maman ait jalousé « des affaires ».

Le jeune homme se mit à rire franchement :

— Je note votre premier défaut, s'écria-t-il. Ma Fabienne est jalouse ! Elle va être despote.

— Alors, c'est vous qui serez l'esclave ?

— Croyez bien, dit-il ravi, que je ne m'en plaindrai pas.

Ainsi les heures et les jours s'écoulaient rapides. Le jeune comte del Arco partait tous les matins pour Liége, où l'attendaient les cours de l'Université. Il donnait à Fabienne quelques après-midis et toutes ses soirées. Noël comblait sa fiancée de cadeaux et de fleurs. Le salon et sa chambre étaient toujours embaumés du parfum des plus ravissants bouquets. Souvent le jeune homme réclamait d'entendre la voix aimée. Fabienne mettait dans son chant une expression si intense, qu'il y trouvait la jouissance la plus réelle d'un amour dont une chaste réserve arrêtait les élans et se dévoilait alors à son insu.

Un jour que Noël avait gentiment mis au doigt de sa bien-aimée, une bague de vieil argent et or ciselés, ancien souvenir de famille, elle crut bien faire de choisir comme mélodie : « L'Anneau d'Argent ».

De sa voix chaude, elle disait :

Le bel anneau d'argent, que vous m'avez donné
Garde, en son cercle étroit, nos promesses
encloses . . .

Il l'écoutait ravi. Soudain, une douleur atroce se peignit sur ses traits . . . Le chant continuait, se mourant comme dans un souffle :

Et quand je dormirai, très pâle, sur ces roses
Je veux qu'il brille encore à mon
doigt décharné,
Le bel anneau d'argent que vous
m'avez donné. . .

— Fabienne, je vous en prie, ne me chantez jamais plus cela . . . Vous me donnez froid au cœur !

— Pardon ! mon Dieu, si j'avais su . . . Je voulais seulement vous dire que cet anneau scellait notre union jusqu'à la mort. Mais vous ne partirez pas sur cette impression, mon Noël. Vous avez raison, la vie est belle qui s'ouvre devant nous.

Laissez-moi vous le répéter dans une radieuse expansion; et elle entonna l'Alléluia d'Amour.

Ils se quittèrent en chantant avec conviction et gaieté :

« Saluez, c'est l'Amour qui passe,
Alléluia ! . . . Oui, c'est l'Amour.
Saluez . . . Saluez . . . Saluez . . .
Alléluia !
Oui, c'est l'Amour. »

— Raoul, s'écria le comte del Arco, en prenant congé, cela devrait te décider à suivre mon exemple.

•

— Eh bien ! quand donc allons-nous à Lille, chère Mme Orgeval, avait demandé Noël dès le surlendemain.

— Mais, à la fin de la semaine, si cela vous convient.

— C'est entendu, samedi peut-être? Il y a déjà tant de semaines que j'ai fait miroiter ce projet à Fabienne. Nous pourrions rentrer le dimanche soir, car je ne puis manquer au cours, lundi.

— Comme mes chères Mères vont être heureuses, dit Fabienne. Je vais leur annoncer notre visite.

L'Homme Propose . . .

L'ASSIDUITÉ du jeune comte del Arco chez les Orgeval n'avait pas manqué d'être remarqué dans la petite ville potinière. Elle faisait l'objet depuis longtemps de chuchotements sous-capes. Les mamans, intriguées et jalouses, cherchaient des signes avant-coureurs de fiançailles probables.

Le salon des demoiselles Duriez et Plantin était devenu le rendez-vous des mères en puissance de fille à marier; elles assuraient là, par ces demoiselles, intimes avec Fabienne, ce qui en était réellement.

— Cette fine mouche de Louise Orgeval ne manquera pas d'arriver à ses fins, disait la femme du notaire qui avait toujours gardé une dent contre la trop jolie femme qu'était la mère de Fabienne.

— Elle s'y entend à bien conduire sa barque et à orienter celle de sa fille vers le plus beau parti de Verviers, ripostait la femme du bourgmestre dont la fille allait coiffer Ste-Catherine.

— Il y a longtemps que la petite Orgeval a dressé ses batteries : le fils Raoul avait déjà mis le grappin sur le comte avant que sa sœur fût rentrée de pension.

— Il faut avouer qu'elle est charmante cette jeune fille, disaient les moins malveillantes.

— Intrigante, peut-être, comme sa mère.

— Le jeune châtelain d'Ensival a acheté, dernièrement, un magnifique bracelet d'or chez Simonet. Mme Maurepas était chez l'orfèvre en même temps que lui. Je le tiens de Mme Sandron dont la bonne est la sœur de la femme de chambre de Mme Maurepas. Celle-ci a entendu sa patronne le dire, pendant le dîner, à son mari.

— Avez-vous remarqué si Mlle Orvegal porte, depuis peu, un bracelet d'or ?

— Non, elle ne sort presque pas. On ne la voit nulle part.

— Ils se calfeutrent dans leur tour d'ivoire, pour faire le vide autour de l'héritier convoité.

— C'est vrai, les thés de Louise Orgeval ont cessé.

— Berthe Armel prétend que la fleuriste porte des fleurs tous les jours à Fabienne, de la part du comte.

— Cela serait significatif !

— Tous les jours ? Il faut faire la part de l'exagération . . . envoyer un bouquet peut être une fantaisie de millionnaire.

— Le jeune comte était bien attentionné auprès de toutes les dames, lors de la Crémaillère.

— Comment donc, il a fait danser ma fille.

— Et la mienne aussi.

— Il ne faut pas demander comment cette rusée Louise Orgeval aura démoli depuis lors, adroitement toutes les rivales de sa jouvencelle.

— Je ne crois pas Louise méchante.

— Oh ! sait-on jamais . . . une mère-poule qui veut caser sa progéniture.

— Oui . . . Le jeune comte est envoûté, quoi !

Et les langues marchaient, les potins s'amplifiaient . . . L'annonce des fiançailles officielles était attendue avec fièvre, crainte et tremblement.

Ce serait un fait avéré, si les bonnes gens de Verviers voyaient, à la fin de la semaine, Louise Orgeval piloter sa fille et son futur gendre en voyage.

Hélas, une autre nouvelle inattendue devait bien atterrer la ville.

Inquiétudes

JE SUIS tourmenté de la santé de ma mère, disait Noël à sa fiancée, deux jours avant leur départ pour la France. Elle a pris froid en revenant d'une soirée chez le Consul d'Argentine. Après une nuit sans sommeil, elle se plaint d'un point douloureux dans le côté gauche. Sa respiration est haletante; le thermomètre marquait, ce matin, 39 degrés. Je ne vous resterai pas longtemps, car j'ai hâte de connaître le diagnostic du médecin qui a promis à venir avant midi.

— Comme je partage votre anxiété, disait Fabienne. Retournez vite auprès de votre chère maman, mon Noël. Je vais prier de tout mon cœur pour sa prompte guérison. Si ma présence n'est pas indiscrète auprès d'elle, appelez-moi. Je la soignerais comme la plus dévouée des infirmières.

— Vous êtes un ange, ma chérie, réprit Noël en l'embrassant avec émotion. Je ferai votre message à maman.

— Et vous m'enverrez des nouvelles sans tarder, n'est-ce pas ?

Pendant le dîner, le groom du château d'Ensival apportait un billet de la part de son maître.

— Ma mère est gravement atteinte, écrivait à Fabienne son fiancé désolé. Le docteur craint une broncho-pneumonie. Priez bien pour elle, ma chérie. Je ne puis quitter son chevet, mais mon cœur et ma pensée vont sans cesse vers vous.

En lisant ce message, la jeune fille avait pâli, deux larmes brillaient à sa paupière.

— Ne sois pas pessimiste, sœurette, dit Raoul, l'affection de Noël pour sa mère exagère sans doute la gravité de son état. J'irai cet après-midi à Ensival et je t'apporterai un bulletin plus rassurant.

— Puisses-tu dire vrai, Raoul, reprit-elle. Je ne sais pourquoi, de tristes pressentiments m'envahissent malgré moi. Jusqu'ici, rien n'a manqué à la félicité de la famille del Arco et j'ai toujours été frappée de cet adage : « Trop de bonheur fait peur. »

— Voyons, Fabienne, déclara sa mère, ne reprends pas ton ancienne habitude de voir tout en noir. Ce n'est pas le moment d'augmenter l'inquiétude de ton fiancé en lui laissant deviner tes craintes chimériques. Il te faut, au contraire, lui relever le moral et soutenir son courage.

— Vous avez raison, maman . . . Pour Noël, je veux me montrer optimiste, mais je ne puis me défendre de trembler au-dedans de moi-même. Si vous me le permettez, j'irai, dès maintenant, prier pour la guérison de sa mère, comme Noël me le demande.

Le cœur étreint, l'âme endeuillée par une étrange divination de malheurs proches, Fabienne marchait vers l'église, resserrant frileusement contre elle la cape qui l'enveloppait.

Elle avait froid, la pluie tombait en fines gouttelettes, pénétrant l'air



LA BIÈRE QUE VOTRE ARRIÈRE GRAND-PÈRE BUVAIT



ACHETEZ UN ARROSOIR QUI VOUS DURERA LONGTEMPS

Rain King *Authentique*

Embellissez votre jardin
Soignez votre pelouse





Les meilleurs arrosoirs

Les Rain King arrosent mieux, durent plus longtemps. Lances et becs brevetés — aucune pièce mobile qu'on peut perdre. SOLIDE. SUBSTANTIEL, BELLE APPARENCE. Plusieurs modèles. Prix, 95¢ et plus. Entres autres caractéristiques : becs réglables à volonté; modèles rotatifs ou fixes; jet léger comme bruine ou dense comme une douce pluie, modèles pour grandes et petites surfaces. Achetez RAIN KING chez votre marchand.



Délicieux sur rôtie, pain ou comme remplissage complet de sandwich. Un repas en un instant... à la maison ou au dehors.. avec le délicieux et nutritif

41F

PARIS-PATÉ
PARIS MEAT PATTY
PROCUREZ-LE-VOUS CHEZ VOTRE ÉPICIER

Un Nez Parfait

EST CHOSE FACILE A OBTENIR



Le modèle Trados No 25, breveté en France, refait rapidement, confortablement, d'une façon permanente, sans douleur et à la maison, tous les nez disgracieux. Plus de 100,000 personnes satisfaites. Recommandé depuis des années par les médecins. 18 ans d'expérience dans la fabrication des redresseurs de nez.

Demandez la brochure gratuite et des attestations.

M. TRILETY, SPECIALISTE.
Dépt. F. 53, 45 Hatton Garden, LONDRES E.C.I.

Coupon d'abonnement
LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: $1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

(Suite de la page 50)

d'une humidité glacée. On aurait dit que le ciel pleurait avec elle des larmes discrètes. Le vent soufflait lugubre dans les hauts peupliers de l'avenue, les feuilles jaunies se détachaient des troncs déjà dénudés, pour tomber avec un claquement sinistre et venir grossir les tas de feuilles jonchant le sol.

— La macabre danse des feuilles ! pensait Fabienne ! C'est bien l'image de nos courtes existences fauchées, les unes après les autres, au gré de l'Esprit qui souffle où Il veut et qui nous emporte, quand Il veut, dans la mort.

Comme elle méditait ces tristes choses, la phrase maladroite de Léontine Plantin lui traversa la pensée comme un dard douloureux !

— Ce n'est pas moi qui voudrais aller au bal, dans un château maudit!

Un château maudit ! . . . Etait-ce le début des maléfices ? . . . Cette charmante comtesse del Arco, si éprise de la vie, si pleine d'entrain, allait-elle payer son tribu à la malédiction pesant sur ces murs ? . . .

— Je déraisonne, se dit Fabienne. Nous ne sommes plus au temps où nos superstitieuses aïeules croyaient aux sorcières et aux mauvais sorts.

Où est ma confiance en Dieu ? au moment de l'implorer afin qu'il guérisse la mère de Noël . . .

La porte de l'église était ouverte, Fabienne y entra et la trouva déserte. Elle s'agenouilla, mais, là aussi, tandis que ses lèvres balbutiaient : « Seigneur, si Vous voulez, Vous pouvez la guérir », une pénible sensation accablait son âme : elle se voyait avancer vers une obscurité de plus en plus profonde; l'avenir, qu'hier encore, elle entrevoyait éclairé d'un rayonnement de bonheur sans mélange, l'avenir, maintenant, lui faisait peur.

— Demain ! se disait-elle, de quoi sera fait ce demain mystérieux, que je pressens tout enveloppé des ombres de la nuit. Est-ce l'anxiété de Noël qui trouve, en ce moment, tant d'écho en moi qu'elle jette le désarroi dans tout mon être ? Ma folle imagination surexcitée exagère le danger que court la comtesse del Arco ? . . .

Au fond de l'église, dans la pénombre dévotieuse, une grotte de N.-D. de Lourdes, entourée d'ex-votos de la reconnaissance, attirait la piété des fidèles.

— Je vais y faire brûler un cierge pour notre chère malade, se dit Fabienne. Elle a tant de dévotion à la Vierge de Massabielle : « Je lui dois une grâce miraculeuse, m'a-t-elle dit un jour. Elle aura son rocher béni dans le parc d'Ensival, dès l'an prochain. » Puisse-t-elle avoir le temps de réaliser son pieux projet !

La jeune fille s'attarda longtemps aux pieds de la grotte. Les cierges qui se consumaient lentement, projetaient leur lueur sur la Vierge, entourant son visage d'un nimbe lumineux. Les yeux fixés sur la statue de l'Immaculée Fabienne sentait un rayonnement de paix passer dans son âme inquiète. Elle ouvrait son cœur à cette Mère du Ciel, lui parlait de Noël, de leur jeune et tendre amour; elle la suppliait de ne pas endeuiller par la mort, l'aurore de leurs fiançailles.

Tout à coup, elle tressaillit. Par une hallucination de ses sens peut-être, elle avait vu, dans le creux du rocher, la Vierge s'avancer lentement.

— Bonne Mère, s'écria-t-elle, je crois comprendre votre geste ! . . . Vous vener chercher la comtesse del Arco ! Oh ! je vous en prie, soutenez Noël, soyez-lui maternelle si vous reprenez sa maman près de Vous.

Elle pleurait, mais ses larmes étaient sans amertume.

— Je l'aimerai tellement, se disait-elle, que sa douleur de fils sera adoucie par ma tendresse. Le vrai amour prend toutes les formes pour se donner à son tour. Si je voyais mon Noël souffrir, je sens que l'ardeur de mon amour se changerait en une douceur toute maternelle; descendant de son piédestal où il me semble un demi-dieu, il serait pour moi, « mon cher petit qui pleure » et je bercerais sa douleur avec l'amour tendre d'une maman. Si même, un jour, il était coupable, s'il tombait, je l'aime assez pour recueillir son aveu et le relever par mon amour fort qui pardonnerait. Mon Dieu, où vais-je laisser errer ma folle pensée, se dit-elle.

Du haut de l'excavaion de pierre, la Vierge semblait lui sourire davantage. Au fond de son cœur, elle l'entendait lui dire :

— C'est bien, Fabienne ! Je veille sur Noël et sur toi. Garde confiance malgré tout.

Malgré tout ? Alors Mme del Arco sera très mal, mais elle guérira ? Elle balbutia : « Quoi qu'il arrive, ma bonne Mère, je garderai confiance. Pourtant, quelque chose m'étreint . . . j'ai peur de la nuit qui m'environne. »

— Petite sœur, lui dit Raoul quand elle rentra, je reviens d'Ensival. La situation y semble de plus en plus inquiétante. La pneumonie est double et ce qui est spécialemnet grave, c'est l'état du cœur. Il est si faible que le docteur craint qu'il ne puisse soutenir l'effort pendant les 9 jours d'invasion du mal. On donne à la comtesse del Arco de fortes doses de digitale, mais elle souffre déjà de douloureux étouffements. Noël est descendu en ville, prendre une potion urgente, chez le pharmacien. Il voudrait que tu ailles voir sa mère. il va venir, d'un moment à l'autre et nous irons ensemble à Ensival.

— Je suis très émue à la pensée de revoir cette bonne dame aux prises avec la maladie, elle, toujours si exubérante, si pleine de vie, mais si elle a manifesté le désir de me voir, si je puis surtout consoler Noël.

— Sa mère n'a pas de cesse que tu ne sois auprès d'elle. Aussi ai-je promis à ton fiancé que tu la veillerais, si l'infirmière demandée ne pouvait arriver dès ce soir.

— Tu as bien fait Raoul. Ah ! voici mon pauvre Noël, dit-elle en voyant le jeune homme s'avancer vers elle les mains tendues.

— Ma petite Fabienne, dit-il, j'ai besoin de vous dans ces durs moments. Quelque chose d'intimement triste me dit que nous ne la sauverons pas.

— Il faut avoir confiance et conséver courage, mon Noël, reprit-elle en le regardant tendrement. Nous allons prier et joindre nos efforts pour la guérir.

L'expression de douleur intense qu'elle n'avait jamais vue dans le regard de son fiancé, la tendresse presque suppliante de ses grands yeux tristes, qui semblaient l'appeler au secours de son désarroi, l'altération de ses traits, hier encore si enjoués, remuèrent Fabienne dans l'intime du cœur.

— Nous allons partir et je la veillerai, jusqu'à l'arrivée de l'infirmière, dit-elle.

— Merci, ma chérie. Je savais bien que je pouvais compter sur votre dévouement. Une sœur de charité nous viendra de Liége, pour le dernier train.

— Votre maman est bien un peu la mienne déjà, reprit gentiment Fabienne. Ma place est à son chevet.

— Elle vous attend avec impatience.

— Raoul nous accompagnera. Il pourra ainsi me ramener dès l'arrivée de la bonne Sœur.

Ils marchèrent côte à côte, sans rien dire. Chacun s'abandonnait à ses pensées sombres. De temps en temps, Noël prenait la main de Fabienne et la pressait fortement dans la sienne.

— Que ferais-je sans vous, dans des moments comme ceux-ci, mon trésor, disait cette pression muette et si expressive dans son silence ému.

L'obscurité tombait lorsqu'ils arrivèrent à Ensival. Ils allaient pénétrer dans le grand parc, quand un homme, vêtu à la façon des paysans de l'endroit, mais portant un fusil sur l'épaule, les croisa sur la route.

Il devait avoir une soixantaine d'années. Les traits durs et ridés, les yeux un peu fixes et sévères, il portait une longue barbe grise qui ajoutait à son aspect impressionnant.

Instinctivement, Fabienne prit le bras de son fiancé et se serra, apeurée contre lui. Cet homme s'avança vers eux, regarda Noël bien en face et, les yeux devenus hagards, il dit d'une voix caverneuse, en le désignant de l'index :

— Vous ! . . . Vous ! . . . Est-ce que les morts reviennent ? . . .

— Allez, allez, père Vincent, répondit pacifiquement Noël. Votre fils vous attend chez vous. Il est trop tard pour faire votre tournée du bois.

Aussitôt l'inconnu rebroussa chemin sans articuler une parole.

— Vous le connaissez ? demanda Fabienne toute tremblante encore. Je le prenais pour un bandit et je n'aurais pas aimé le rencontrer à l'orée d'un bois.

— C'est un pauvre maniaque inoffensif. Ancien garde-chasse du seigneur d'Ensival, nous l'avons congédié quand nous avons acquis la propriété. Est-ce cela qui lui a porté un coup fatal ? qui a amené chez lui une surexcitation nerveuse ? Je ne sais; toujours est-il que, depuis lors, il répète cette phrase dépourvue de sens et, qu'au dire de son fils, il est devenu très taciturne. Il n'a jamais renoncé à son ancien métier, aussi, portant son fusil en bandoulière, il continue à se promener régulièrement dans nos bois. Mon père lui a laissé la jouissance de son ancienne maison de garde, mais ne chassant jamais, il n'avait aucun besoin de ses services. Il a préféré confier le soin des plantations, des coupes de bois, etc., à notre jeune régisseur.

— Pourvu qu'il ne vous en veuille pas. Il est fou, peut-être ?

— Non, sur bien des points, il raisonne comme nous. Il n'y a qu'à certains moments qu'il s'exalte et redit cette phrase, toujours la même : « Est-ce que les morts reviennent ».

Malgré la bonté que je lui ai témoignée dès le début, il me semble plus surexcité chaque fois qu'il m'aperçoit. J'évite de me trouver sur son passage pour ne pas provoquer, chez lui, cet état morbide; mais jamais il ne me rencontre, sans recommencer la scène dont vous venez d'être témoin.

— Cet homme m'a fait grand'peur, assura Fabienne. Il n'a pas l'air bon. Il vous a regardé avec stupeur, Noël. Pourvu qu'il ne vous soit pas un ennemi.

— Cette rencontre est bien malencontreuse, ce soir où tous deux, nous sommes si impressionnables, ma Fa-

bienne chérie, reprit Noël del Arco en fixant des yeux la fenêtre éclairée de la chambre de **sa mère. Je** n'ai pas besoin de vous recommander de ne pas paraître inquiète vis-à-vis de maman, si vous la trouvez très mal; il ne faut pas lui donner la moindre émotion.

— Ne craignez rien, je saurai me dominer. Que ne ferai-je pas pour elle à cause de vous, mon aimé !

Quand Fabienne entra dans la chambre de la comtesse del Arco, celle-ci semblait dormir.

La jeune fille s'approcha doucement du lit où elle reposait.

— On ne la croirait pas si gravement atteinte, se dit-elle au premier abord. Je m'attendais à lui trouver les trais pâles sinon livides et je la vois rose comme en pleine santé. Elle ne se rendait pas compte que l'intensité de la fièvre empourprait, au contraire, de façon inquiétante, les joues de la chère malade. Elle s'assit à son chevet. Après quelques instants, Fabienne remarqua avec inquiétude, le cerne profond des yeux, la respiration courte, haletante et saccadée de la malade, ses lèvres sèches et surtout la sueur qui couvrait son visage.

— Elle ne se doute pas de ma présence, se dit la jeune fille en considérant le luxe raffiné qui l'entourait. Les meubles du plus pur style où les appliques, les aigles de bronze doré ressortaient sur le magnifique bois d'acajou brillant, les sièges recouverts de riche brocart, les tapis, le lustre, la garniture de cheminée en marbre blanc, les vases de prix de l'époque formaient un ensemble où un connaisseur n'aurait pu critiquer le moindre détail. C'était une chambre princière, témoignant d'une grande richesse et du meilleur goût.

En toute autre circonstance, Fabienne eut admiré ce confort, ce chef-d'œuvre de l'art le plus pur. Aujourd'hui, tout cela l'incitait à des réflexions profondes :

— A quoi sert, se disait-elle, en vérité, tout ce luxe que d'aucuns envient, que nous vaut-il, alors que la maladie s'abat sur nous et que l'on se voit aux portes de la mort ?... Le comte del Arco, qui a mis tant de soin à réunir tous ces raffinements de beauté artistiques, ne les échangeraient-ils pas, maintenant, avec joie, contre des meubles de simple bois blanc, si cet échange pouvait se payer de la guérison de son épouse aimée ? Quel prix peut encore y attacher notre chère malade si faible, si épuisée, luttant contre l'emprise d'un mal presque sans remède ?

Combien on se sentirait plus près du Ciel, me semble-t-il, sur la dure couchette d'une cellule de Carmélite, aux murs nus, aux meubles absents, où tout atteste du détachement complet d'une âme qui n'a plus qu'un léger fil à rompre pour passer dans le sein de Dieu !...

Un faible gémissement fit sortir Fabienne de ses graves pensées.

— J'ai soif ! murmura la voix plaintive de la comtesse.

Un rayon de joie passa dans ses yeux brillants de fièvre, quand elle aperçut la fiancée de Noël. Celle-ci approcha un verre d'eau de ses lèvres brûlantes :

— Merci ! murmura la malade. Merci d'être... venue.

Son regard prit alors une expression d'indicible angoisse, puis elle fixa sur Fabienne des yeux si perçant, qu'on aurait dit qu'elle voulait lui pénétrer l'âme, l'obliger à lui révéler la vérité toute entière; avec effort, elle murmura en mots entrecoupés :

— Dites-moi... je vais mourir... je le sens... Vous aimerez bien... mon Noël... vous le rendrez... heureux.. Vous me rempla...

Elle ne put achever, sa tête retomba épuisée sur son oreiller de broderies et de dentelles. Elle était devenue aussi blanche que sa couche. Dans un émoi, Fabienne ne sentait mourir d'inquiétude, croyant à une syncope mortelle. Elle passait un mouchoir imbibé d'eau de Cologne sur les tempes et le front de la malade, lui en faisant respirer le parfum remontant, tout en la berçant de douces paroles :

— Vous allez guérir, croyez-moi, ma chère maman de demain; nous allons bien vous soigner... Vous aimerez encore Noël avec moi. Ne vous faites pas d'inutile chagrin.

La comtesse était doucement revenue à elle. Son regard avait une telle tendresse pour la jeune fille dont elle pressait la main entre les siennes, que celle-ci lui mit un baiser tout filial sur le front, tandis que deux larmes brillaient dans ses yeux.

— Je vous ai apporté un petit flacon d'eau de Lourdes, dit-elle. Voulez-vous en boire quelques gouttes ? On me l'a rapporté du dernier pèlerinage; nous chargerons la Sainte Vierge de vous soulager.

— Notre-Dame de Lourdes ! fit la malade d'un air extasié. Oh ! oui... Je veux boire... C'est Elle qui m'a donné Noël... si vous saviez !... Oui... donnez-moi... de cette eau.

Pendant deux heures, Fabienne veilla près d'elle, lui donnant avec précision les remèdes prescrits. Lorsque son fiancé amena la Sœur de charité, elle lui céda la place avec regret.

— Si vous saviez, mon Noël, combien j'aurais aimé garder mon poste près de votre chère maman, je l'aurais soignée comme la plus aimante des filles. Nous nous aimons déjà tant.

—Je ne veux pas que vous passiez la nuit sans repos, mon adorée, dit son fiancé ému. Vous reviendrez demain. Vous la trouvez très mal, n'est-ce pas ?

— Hélas ! mon pauvre Noël, déclara-t-elle, il nous faut espérer dans la puissance de Dieu.

— Je vais vous remplacer près de ma mère chérie, dit-il. A demain.

— Je crois que la comtesse est perdue, Raoul, déclara-t-elle dès qu'elle fut seule avec son frère dans le coupé qui les ramenait d'Ensival. Ce sera un grand chagrin pour Noël et pour moi.

Révélation

Vers l'aube, la malade eut une crise d'étouffement douloureux; les yeux vitreux avaient la fixité précurseur de la fin. On y lisait la volonté de vivre aux prises avec l'angoissante impuissance de la lutte. Sa poitrine se soulevait avec effort, ses narines dilatés voulaient aspirer l'air que ses poumons n'arrivaient plus à absorber.

Le docteur, qu'on avait fait quérir en hâte, constatait, à l'auscultation, les rapides progrès du mal. Debout au pied du lit, s'efforçant de sourire pour donner espoir à sa mère, Noël entendait, le désespoir dans l'âme, le sont mat que rendaient les poumons, sous le doigt martelant du médecin. Celui-ci fit une piqûre, ordonna l'application de ventouses, l'emploi de ballon d'oxygène. Il promit de faire dans la matinée, une seconde piqûre qui dégagerait encore peut-être l'appareil respiratoire envahi par le mal.

— Je sais que Madame est bonne chrétienne, avait dit la Sœur de charité à Noël, pendant que le docteur causait avec son père. Si vous ne voulez pas risquer qu'elle passe sans recevoir le bon Dieu, il serait bon de faire chercher un prêtre par la voiture qui reconduit le médecin.

Le jeune homme pâlit; il avait reçu au cœur un coup fatal. Mais il était chrétien avant tout.

— Je vais donner des ordres, ma Sœur, dit-il; mais ma pauvre mère est-elle donc si loin ?

— Cette crise est la première et elle est conjurée, dit la religieuse. Mais elle sera suivie d'autres qui, chaque fois, peuvent l'emporter. Ayez du courage, Monsieur, Dieu vous aidera.

Ce fut sans effroi que la comtesse del Arco vit entrer le Père Marc, Dominicain. Celui-ci la connaissait pour recevoir sa confession chaque semaine, depuis qu'elle était à Ensival. Il admirait en elle une foi profonde jointe à une candeur d'enfant, une grande spontanéité de sentiments, une sincérité confiante et entière. Il attribuait à sa dévotion à la Sainte Vierge, le fait, presque miraculeux, que le perpétuel contact du monde et de l'opulence n'avait pas entaché de souillure son âme encore neuve. Elle aimait la vie qu'elle avait traversée heureuse, dans une naïve simplicité qui la rendait bonne à chacun et toujours souriante.

— Mon Père, lui dit-elle, je ne m'illusionne pas... je suis très mal... Je suis contente que vous soyez venu, parce que j'ai un grand poids sur le cœur.

Le prêtre crut à une délicatesse de conscience qui tourmentait la malade, lui exagérant une faute déjà accusée.

— Vous pouvez être en paix, lui dit-il, il y a à peine 8 jours que vous receviez l'absolution.

— Oh ! de ce côté, je n'ai aucune frayeur, reprit la malade à qui les remèdes avaient rendu, pour un moment, la respiration et la parole plus faciles. Mais, si je dois mourir, mon Père, je tiens à vous faire connaître un secret... un grand secret... dit-elle un peu tremblante. Il s'agit de Noël.

— De votre fils ? interrogea l'homme de Dieu.

Il se demanda pourquoi la comtesse évita de répondre.

— Mon Père, je crains de ne pouvoir parler longtemps. Voulez-vous bien, reprit-elle en prenant une petite clef dorée dans le sac à main qui se trouvait à sa portée, voulez-vous ouvrir le tiroir de ce secrétaire. Dans un portefeuille en cuir de Russie, vous trouverez une lettre fermée de cinq cachets... Vous l'ouvrirez et vous la lirez. Puis vous me direz si je fais mieux de la remettre à Noël ou de la brûler.

Quelques instants après, le prêtre avait fait sauter les cachets de cire. Réprimant un désir bien naturel de voir sur son visage, les diverses impressions que pouvait faire cette lecture, l'héroïque malade ferma les yeux. Tandis que le Père Marc lisait, elle priait Dieu de lui dicter son conseil.

A mesure qu'il avançait dans cette lecture, le visage de l'homme de Dieu reflétait un réel étonnement. Parfois, il branlait la tête, regardant la comtesse avec une affectueuse admiration.

Quel noble cœur, se disait-il, et quelle excessive délicatesse de conscience.

Il s'arrêtait souvent pour réfléchir. Quand il eut terminé, il posa la main sur celles de la mourante et lui dit :

— Vous avez fait, ma fille, un grand acte de charité, d'une charité si entière et si discrète, que jamais



La "British Consols" vous assure toutes les qualités que vous préférez dans une cigarette... des tabacs plus doux et plus coûteux... un goût et un arôme agréables... une douceur satisfaisante. Bout uni ou liège.

British Consols

Tabacs PLUS DOUX, plus coûteux



Voici la cigarette parfaite—vous assure la protection du bout à filtre et la qualité "Export" réputée.

Si vous préférez le bout uni, demandez "Export"—faite avec du papier imperméabilisé.

EXPORT A de MACDONALD

AVEC BOUT A FILTRE



La Menthol de Macdonald est la cigarette "de tous les temps" pour ceux qui aiment une fumée fraiche et parfumée. Faite de tabacs doux de Virginie, traités au menthol, pour protéger votre gorge et l'adoucir. Bout uni ou liège.

Menthol de MACDONALD

VIRGINIE DOUX

MACDONALD'S

ETABLI EN 1858

Les manufacturiers indépendants de tabacs et cigarettes les plus importants au Canada



Alka-Seltzer

saura vous maintenir à votre mieux

QUAND vous souffrez d'indigestion, acidité gastrique, mal de tête, malaise après les repas, un comprimé d'Alka-Seltzer dissous dans un verre d'eau vous apportera généralement un prompt soulagement s'il s'agit d'acidité. Vous aimerez Alka-Seltzer qui est agréable à prendre et très efficace. Ne laissez pas ces troubles passagers vous empêcher d'être constamment à votre mieux: Alcalisez avec Alka-Seltzer.



Toutes pharmacies
Paquets 35¢ et 75¢

Le Samedi

augmente constamment le nombre de ses chroniques

AU NOMBRE DE SES PLUS RECENTES INNOVATIONS :

- *TROIS contes d'enfants au lieu de deux*
- *DESSINS encyclopédiques amusants, par Pascal Boivin, artiste canadien*
- *Les recettes de cuisine de Mme Rose Lacroix*
- *Articles d'actualité, de sport et de voyage*
- *Un nouveau FEUILLETON commençant dans le no du 10 juillet*

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

personne au monde n'aurait pu soupçonner la vérité. Vous en serez accueillie à bras ouverts par Celui qui a dit : « Tout ce que vous ferez au nom des miens, c'est à moi-même que vous le faites. Celui qui reçoit un de ces petits, en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. »

Il regarda sa pénitente. Des larmes coulaient lentement sur son pâle visage.

— Oh ! ne dites pas cela, mon Père, je l'aime tant . . . Je crois avoir péché par silence égoïste . . .

— N'avez-vous pas fait le salut d'une âme ? Donné un vrai chrétien à l'église et assuré le bonheur d'une vie ?

— Sans doute ! Alors que dois-je faire ?

— Il me semble que vous pouvez, en tout repos, me prier de brûler ces pages.

— Et le secret sera enseveli avec moi . . . car mon mari sera muet comme la tombe. Pourtant, mon Père, il me semble que je partirais plus tranquille en ne laissant, après moi, aucune ombre sur la vérité. Je ne voudrais pas qu'une autre, peut-être, souffrit . . . Cela a été le tourment de mes dernières années.

— Sans vous, que serait cependant devenue cette petite âme ? Et si une autre a souffert, n'est-ce pas en punition d'un acte condamnable ?

— Peut-on jamais savoir ! dit la comtesse d'une voix haletante.

L'émotion avait été au-dessus de ses forces; un nouvel étouffement s'empara de la malade.

Le prêtre agita la sonnette. Le comte del Arco, Noël et l'infirmière se précipitèrent dans la chambre. Tandis que cette dernière ouvrait le ballon d'oxygène et préparait une piqûre d'huile camphrée, Noël, blanc comme un suaire, s'était jeté à genoux près du lit de sa mère. Il lui prenait la main qui lui semblait déjà moite des sueurs de la mort.

— Je vais chercher le Bon Dieu, murmura le religieux. Il ne la reprendra pas avant mon retour. Votre mère et une sainte, elle m'obéira encore pour mourir.

En effet quand il revint portant dans la petite custode d'or, le Christ-Jésus qui vient aider les siens à franchir le grand passage, Celui qui est notre Viatique et qui a promis d'être notre résurrection et notre Vie, il trouva la malade comme endormie.

A son appel, elle ouvrit les yeux, regarda son mari avec affection; puis ses yeux s'arêtèrent sur Noël qui pleurait et elle murmura :

— Père . . . dites-lui . . . secret . . .

Et, comme l'Hostie rédemptrice avait été déposée sur ses lèvres, elle murmura encore :

— Jésus ! . . . Caro Salvadore ! . . .

La comtesse del Arco avait quitté ce monde pour une patrie meilleure. Les siens la pleuraient, tandis que, de la région d'éternelle paix, elle leur envoyait la force et la résignation qui sanctifient la douleur chrétienne.

•

— Que dois-je faire ? . . . se disait anxieusement le Père Marc, dépositaire du secret de la comtesse, après avoir dit la messe du matin pour sa pénitente défunte. Dois-je remettre cette lettre à son fils, comme elle le désirait ? . . . Au fond, ne vaut-il pas mieux la brûler et ne pas troubler ce jeune homme par le récit d'un mystère qu'il n'arrivera jamais à éclaircir ? Il aimait tant la comtesse; il la pleure comme le meilleur des fils. Je relirai ces pages ce soir, se dit-il, certain d'avoir glissé le précieux dépôt dans sa poche.

La Lettre

L'AUTOMNE du Nord étendait sur la terre son voile de brouillard. Frileuses, les femmes sortaient de l'église, revenant de la messe matinale ! Elles se glissaient, comme des ombres, le long des murs et des maisons aux volets encore clos, quand le glas funèbre résonna dans la ville endormie.

— Ecoute, dit Léontine Plantin à sa compagne, on sonne à mort.

Deux notes, toujours les mêmes, frappaient à tour de rôle, de leur ton mineur mélancolique, les échos de ce matin brumeux. De leurs vibrations plaintives, portées de proche en proche, les cloches pleuraient le départ d'une âme dans le mystérieux au-delà !

Leur gémissement lugubre et lent frappa les oreilles de Fabienne dès son réveil. Un pressentiment sinistre la saisit.

— Maman, s'écria-t-elle, à peine éveillée par ce glas funèbre, on sonne, sans doute, le deuil de Noël et son chagrin. Partons le consoler. Sa chère maman doit nous avoir quittés.

Elles partaient pour Ensival quand le bruit se répandit en ville comme une traînée de poudre :

— La comtesse del Arco est morte. Elle a pris froid à la soirée du Consulat. Elle vient d'être enlevée, en 48 heures, d'une pneumonie.

La construction régnait partout; le château d'Ensival était plongé dans une tristesse immense. Fabienne avait trouvé Noël debout, silencieux et stoïque, presqu'aussi blanc que le cadavre de sa mère, au pied du lit où celle-ci semblait dormir. Un rayonnement lumineux éclairait le visage de la morte.

Le cœur étreint, la jeune fille se jeta à genoux auprès de la couche mortuaire. Elle sanglota, le visage appuyé sur le drap. De temps à autre, Noël s'approchait de sa mère, mettait un baiser sur son front glacé; il la regardait intensément, puis il levait la main et branlait la tête en un geste las signifiant : « Il n'y avait rien à faire, aucun remède n'aurait pu la sauver. »

C'était un spectacle navrant à voir. Un grand Christ d'ivoire, entouré de candélabres d'argent aux cierges allumés, une coupe contenant l'eau sainte, et le buis béni étaient au pied de la morte.

Avant que Fabienne se relevât, son fiancé s'approcha de ce petit autel pour jeter de l'eau bénite sur celle qui venait de les quiter . . . Une enveloppe où il remarqua des cachets armoriés, frappa son regard. Il interrogea des yeux la Soeur de charité qui priait :

— J'ai trouvé cela sur le corporal où le prêtre avait déposé la custode. J'ai mis ce pli sur la table pour le rendre au religieux quand il viendra prier près du corps.

Machinalement, Noël retourna l'enveloppe. Il tressaillit : sur le recto, il venait de lire ces mots écrits de la main de sa chère mère :

« A mon cher Noël. »

Il prit immédiatement la lettre mystérieuse et la mit dans son portefeuille.

Absorbé dans son chagrin, Fabienne était toujours à genoux, Noël s'approcha d'elle, la releva doucement, et, déposant un tendre baiser sur son front, il la mena jusqu'au prie-Dieu placé devant l'autel funèbre.

— J'ai des tas de choses pénibles à faire, dit-il; voulez-vous remplir la garde de prière près d'elle, jusqu'à l'arrivée de mon père qui vous remplacera. Il est littéralement terrassé par le chagrin. Son attitude morne et son silence glacial m'effraient. C'est un coup si rude, si inattendu pour lui.

Sans rien dire, après une pression de main expressive, Fabienne s'agenouilla en face de la chère défunte.

Les nombreux détails, les fastidieuses formalités à remplir après un décès, absorbèrent son fiancé une grande partie de la journée, l'obligeant à surmonter sa douleur. La pensée de Noël se détournait souvent de ces importuns devoirs, pour revivre le temps où sa mère l'entourait d'affection, ce qui déjà, hélas, était le passé.

L'enveloppe à son adresse, trouvée près du Christ, tourmentait son esprit. Elle lui semblait un message d'outre-tombe qu'il voulait lire, avec respect, dans la solitude.

— Quand aurai-je enfin quelques instants à moi, se disait-il ?

Tout à coup, les mots entrecoupés qu'avait prononcés la mourante, lui revinrent à la mémoire :

— Père, dites-lui . . . secret . . .

— Un secret ? . . . pensa-t-il . . . Cette lettre ? . . .

Noël n'y tint plus. Tout était à peu près organisé; la funèbre journée touchait à sa fin.

Le jeune homme se retira dans sa chambre. L'obscurité, au dehors, était complète. Le grand silence qui régnait autour de lui l'étreignit, le souffle glacé du vent du Nord entrait par la fenêtre ouverte. Il frissonna.

— On dirait que j'ai froid au coeur, se dit-il. Je me sens impressionnable comme une femmelette.

Mécontent de lui-même, il fit de la lumière, et, assis devant son bureau, il prit en mains l'énigmatique enveloppe.

— Ce sont des accents d'outre-tombe, pensa-t-il; avant de les lire, il se signa : Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit !

La lettre était longue. Elle était datée encore de Buenos-Ayres . . . deux ans avant leur départ de l'Argentine.

Avec une visible émotion, Noël commença :

Mon cher Noël,

Je ne sais si tu liras, un jour, ces lignes. Je n'aurai peut-être jamais le courage de te les remettre . . . Ne vaudrait-il, du reste, pas mieux que tu en ignores toujours le mystérieux secret ? . . . J'ai pour toi l'affection de la plus tendre des mères, je t'ai donné tout ce qu'un cœur maternel peut donner de dévouement, de soins assidus, de joies de toutes sortes; je t'ai élevé avec une sollicitude qui ne s'est jamais démentie et tu es devenu un jeune homme parfait, un chrétien modèle, dont je suis justement fière.

Toi-même, tu m'as toujours témoigné un tendre respect, une filiale affection. Tu as fait le bonheur de ma vie et tu as été près de moi . . . Alors, pourquoi ? . . . Pourquoi troubler ton cœur d'une révélation inutile ?

Noël pleurait à chaudes larmes. Il revivait son enfance adulée et heureuse :

— Oh ! oui, disait-il en embrassant l'écriture aimée, maman, chère maman, tu ne m'as que trop choyé . . . Mais je veux savoir ! . . . S'il y a un secret qui a pesé sur ta vie, quelque chose que je puisse réparer en ton nom, je le ferai, dussé-je en souffrir. Je veux, je dois savoir.

Il continua, malgré l'appréhension de lire quelque chose qui fût une confession :

— Dût-il y avoir, ici, un aveu qui te soit pénible, rien ne déflorera jamais en moi ton image . . . Pardonne-moi, maman, pardonne-moi, l'ombre de ce soupçon. Tu étais une sainte, à

l'abri de toute compromission. C'est pourquoi je dois savoir. Si tu as souffert, je te vengerai. Si, pour réparer, je dois donner ma fortune, je réparerai . . . Et l'image de son père était devant lui . . . Non, non, se dit-il, c'est un homme intègre; son nom ne peut être entaché d'une souillure!

Les feuilles tremblaient sous ses doigts ! . . . Pauvre Noël, s'il avait su . . . Il continua à lire avec fièvre, disant : « Je veux savoir ».

— Oh ! je voudrais ne jamais rien te dire, continuait la lettre, ne pas mettre la plus légère barrière entre ton cœur de fils et le mien, et, pourtant, j'ai peur, Noël, j'ai peur que mon silence ne soit égoïste et coupable . . . Toute au bonheur de ta présence, j'en ai joui longtemps sans arrière-pensée. Mais, depuis quelque temps, de te voir si bien tel que je rêvais mon fils, de te voir devenu un enfant idéal sous tous rapports, je suis prise d'un remords qui me torture . . . Je crains que mon bonheur, ma joie, ma fierté à moi, ne fassent la douleur, le malheur d'une autre . . . J'ai peur de n'avoir pas droit à ce bonheur et j'ai résolu de t'écrire ces lignes que tu ne verras peut-être jamais, si mes scrupules s'apaisent.

Une autre ? pensait Noël. Cette pauvre maman n'aurait pas été jalouse, par avance, de celle que j'aimerais avec elle ? . . . Elle n'aurait pas pensé, alors, à ma future épouse ? . . . Elle aimait tant Fabienne ! Son âme de cristal et toute de bonté, ne pouvait connaitre la jalousie . . . Mais alors ? . . . Je me perds dans le dédale de ce mystère, se dit-il frémissant devant un tel inconnu. Il lut encore :

— D'autre part, je vais te faire souffrir, toi, mon Noël, à qui je voudrais épargner la moindre peine. Ecoute . . . Tu ne liras ceci que si, un jour, tu me perds . . . si je meurs, car je n'ose emporter ce secret dans ma tombe. Laisse-moi donc te dire mon histoire :

Quand j'épousai ton père, j'étais orpheline d'un général de Sa Majesté très catholique. Mon mariage devait me fixer à Buenos-Ayres, le centre des affaires de mon mari. J'étais complètement heureuse en ménage; une seule chose nous peinait: depuis dix ans d'union, nous n'avions jamais eu d'enfant. Je m'étais mariée à 15 ans, selon la coutume espagnole et, moi, qui me sentais un cœur si maternel, je dus entendre l'arrêt fatal du médecin assurant que notre foyer ne serait jamais réjoui par la présence d'un fils. Malgré cela, je ne cessai d'adresser au Ciel de ferventes prières, pour qu'il fît un miracle en nous envoyant l'enfant tant désiré.

Cette année-là, je perdis ma mère. Elle habitait Madrid. Nous étions venus passer six mois en Europe pour la voir dans sa dernière maladie. Après lui avoir rendu les suprêmes devoirs, nous revenions en Argentine. Je suppliai mon mari de prendre le paquebot, à Bordeaux, afin de pouvoir aller nous agenouiller auprès de la Grotte de Lourdes. Il céda à mon désir, comme à tous ceux que j'exprimais.

J'ai toujours été la femme la plus gâtée du monde.

C'était le soir, nous avions prié la Sainte Vierge de Massabielle, depuis le matin. J'avais même aidé les dames à plonger les malades dans la piscine et mon mari avait fait un don royal à l'hôpital où étaient soignés ces malheureux. Nous nous étions agenouillés, une dernière fois, devant le rocher béni; les eaux du Gave chantaient leur rythme de cascade mugissant, au milieu du silence de toutes choses qui faisait, en mon âme, une impression profonde . . . Je me croyais presqu'au Ciel, très proche de la mère puissante qui soulage toute douleur. Je murmurai :

— Mère du bel Amour, donnez-moi l'enfant que je désire ! . . .

Je me crus l'objet d'une hallucination morbide . . . Je venais d'entendre une sorte de vagissement. Epouvantée, je prêtais l'oreille avec attention . . . un cri d'enfant qui pleurait me fit tressaillir encore. Ces cris étouffés partaient d'un bosquet derrière la grotte de Notre-Dame.

Comme mue par un ressort, je quittai le banc où je priais; j'entrai dans le petit bois menant à la cathédrale par un sentier . . . Les cris se faisaient plus distincts. Entre les branches des arbres, j'aperçus, à la lueur de ma lanterne de poche, une sorte de paquet qui me semblait bouger.

Je m'approchai avec précaution. C'était un enfant enveloppé dans une toile de sac. Sans réfléchir, j'emportai mon précieux fardeau. J'arrivai exultante près de mon mari !

— Gonzague, lui dis-je, j'ai demandé un enfant à la Madone . . . Le voilà ! . . . Elle me le donne.

— Mon Dieu ! . . . mon Dieu ! murmura Noël qui ne voulait pas comprendre . . .

Mon mari crut que je perdais la raison . . . Sur se sac grossier était épinglé un billet : « Charitable pèlerin, adopte-moi ! . . . »

C'était la réponse de la Madone ! Le don du Ciel ! J'avais un fils !

Les cloches de la cathédrale sonnaient à toutes volées les Matines de la Messe de minuit. Mon cœur surabondait de reconnaissance ! je t'appelais « Noël », puisque c'est l'Enfant de la Crèche qui me rendait mère. Le lendemain, dans l'après-midi, nous t'emportions, sur le paquebot, en Argentine.

Les lettres s'effaçaient sous le regard fixe du jeune homme; il lui semblait que son cœur s'arrêtait de battre, que son cerveau éclatait sous le coup de massue qu'il venait de recevoir . . .

— Son fils ! . . . Je ne suis pas son fils ! . . .

Après un moment de stupeur, il voulut se persuader encore de l'horrible réalité. Il eut le courage de continuer à lire :

« J'aurais dû m'attarder à faire, peut-être, des formalités en France. Je n'y pensai même pas. Tu me paraissais tombé du Ciel.

— Nous l'adopterons à Buenos-Ayres, dis-je à mon mari, pressé que j'étais d'emporter au loin le trésor que la Vierge me confiait.

Tu étais un ravissant bébé de 6 à 7 mois. J'avais le cœur débordant de joie quand tu me souriais, que tu me tendis tes petits bras. J'ai joui de toi, en maman heureuse pendant 18 ans; mais depuis lors, des craintes intimes viennent, à tout moment, assombrir ma joie.

— Es-tu sûre, semble me dire une voix intérieure. es-tu sûre qu'une autre mère ne pleure pas le fils qui te donne toute sa tendresse ? As-tu vraiment fait une bonne œuvre ou n'as-tu pas, inconsciemment, été complice d'une mauvaise action ?

Bourrelée de doutes, je garde un malaise intime, malgré l'assurance que me donne le prêtre de mes droits sur toi . . . Je n'emporterai pas ce secret dans la tombe, mais avant cela... pardonne-moi, si je ne te le révèle jamais ! . . .

— Maman . . . Maman ! . . . gémit Noël en tombant à genoux.

Disant ce mot, c'était celle qui reposait entourée de cierges, qu'il évoquait encore.

Un bruit sinistre le fit, à ce moment, revenir à la réalité . . . On clouait le cercueil où, déjà, on venait de coucher la chère morte. Chaque coup de marteau retentissait dans le cœur du malheureux, comme si on y ensevelissait sa vie entière, sa personnalité et son nom . . .

— Personne n'est venu me chercher pour l'ensevellir, se dit-il.

Il ne réalisait pas qu'absorbé dans sa dramatique lecture, il n'avait pas entendu frapper plusieurs fois à sa porte, pour réclamer sa présence.

Le croyant endormi, à force de fatigue et de chagrin, le comte del Arco avait défendu d'insister.

— Je ne suis pas leur fils ! . . . répétait Noël angoissé. Mais alors ? Qui suis-je ? . . . Qui est ma mère ? . . . Ai-je la moindre raison de lui donner ce nom qui auréole le front de la femme d'un nimbe pur et lumineux ? Ma mère ? . . . Serait-ce elle, grand Dieu, qui aurait eu le triste courage de m'abandonner ? . . . Serait-elle une femme sans entrailles, ou plutôt une pitoyable victime de la pauvreté ? . . . M'abandonner ! . . . Mais alors, n'a-t-elle pas voulu dissimuler à tous, la honte de ma naissance ? Serais-je pour elle, un opprobre, si je me trouvais sur sa route ?

Qui suis-je ? Quel sang impur, coupable, peut-être, coule dans mes veines ? . . . Quelle est ma patrie ? Quel est mon nom ? . . .

Oui ! c'est trop épouvantable . . . Ma raison se perd en face d'un tel mystère.

Tout à coup l'image de Fabienne se dressa devant ses yeux. Il allait l'appeler, bercer sa douleur de cette pure tendresse qui viendrait le consoler, quand il mesura l'abîme qui les séparait.

— Fabienne, s'écria-t-il désespéré, toi aussi, tu dois être morte pour moi ! . . . Noël del Arco n'existe plus. Je ne puis lier tes jours à ceux d'un pauvre qui n'a même pas le droit d'aimer et d'honorer sa mère . . .

Je partirai, se dit-il. Je vouerai ma vie à découvrir le secret de ma naissance. Quelque chose me dit que je ne puis accuser celle qui m'a donné le jour . . . Si elle était une femme indigne et vulgaire, n'aurait-elle pas laissé, en mon âme, l'empreinte de ses vices ? . . . Et je sens, au fond de mon être, tant de noblesse et de fierté . . .

Devrai-je tout à l'éducation de ma bien-aimée mère d'adoption ? oh ! mon Dieu, que je souffre ! . . . Ce secret ruine ma vie, il tue mon amour ! Je ne puis plus garder à moi, ma Fabienne adorée. L'honneur m'oblige à rompre nos liens. Ma pauvre aimée comme elle va souffrir, elle aussi . . . Que lui dirai-je ? . . . Aidez-moi, mon Dieu; éclairez-moi !

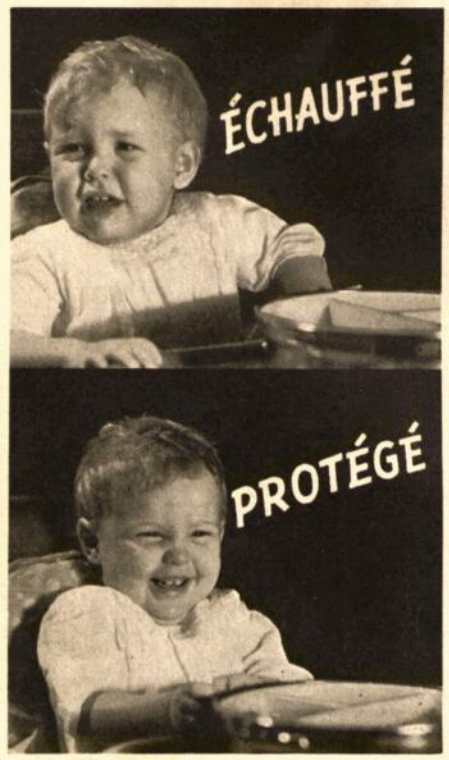
Le malheureux jeune homme passa une nuit atroce. Le lendemain, dès l'aube, il était chez le prêtre, confesseur de sa mère.

En le voyant arriver, les traits bouleversés, le regard empreint de désespoir, l'homme de Dieu qui, depuis la veille, s'était aperçu qu'il n'avait pas emporté l'enveloppe cachetée, s'écria :

— Mon pauvre enfant, vous avez lu la lettre de la comtesse ? Sur un signe de tête affirmatif de Noël :

— Hélas ! murmura le prêtre j'avais décidé, en toute sécurité de conscience, de la brûler. Un hasard a voulu que, dans la presse de mon départ, pour aller chercher les saintes huiles, je l'oublie sur la table d'autel.

— Tout est voulu par la Providence, mon Père, répondit stoïquement Noël. Votre distraction est un signe



Quand la Mère emploie cette poudre Imperméable

Pourquoi prendre des risques avec la peau tendre du bébé ? La poudre Imperméable la conservera agréablement sèche — et protégée !

Une petite quantité de Stéarate de Zinc Merck, saupoudré sous les bras et entre les jambes, dans les plis mous du corps du bébé, agira comme pellicule protectrice contre l'irritation. Pas de risque d'éruption causée par la couche. Pas de risque d'échauffaison.

Le Stéarate de Zinc Merck s'offre en une jolie boîte métallique rose et bleue à dessus se fermant automatiquement. Votre médecin et votre pharmacien vous diront que le nom de Merck sur tout produit est une garantie de pureté et de recommandabilité. Merck & Co. Ltd., Montréal, P.Q.



STÉARATE DE ZINC MERCK

L'eau y glisse comme sur un Canard

Coupon d'abonnement

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. $1.00 pour 1 an ou $1.50 pour deux ans.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE. Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.



LE MONUMENT NELSON

Quand Montréal érigea ce monument au héros de Trafalgar, le gin de Kuyper était un grand favori dans la métropole du Canada. Alors comme aujourd'hui, la réelle saveur de Hollande faisait les délices de ceux qui savaient apprécier la qualité uniforme d'un vrai bon gin.

Nouveaux et commodes flacons PLATS

40 ONCES, 2.65$

26 ONCES, 1.90$

10 ONCES, 85¢

Cette Réelle Saveur de Hollande

GIN de Kuyper

EN VENTE AU CANADA DEPUIS PLUS DE 100 ANS

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande—Maison fondée en 1695.

DÉBILITÉ
FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP Deschiens

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale. Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

COUPON D'ABONNEMENT D'OFFRE SPECIALE

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion
Montréal, P. Q.

La Revue Populaire

Ci-joint veuillez trouver $2.00 pour un abonnement de DEUX ans à la REVUE POPULAIRE (Pour le canada seulement).

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

que la comtesse avait raison. Je devais connaître le secret.

— Je voulais, mon fils, vous épargner une douleur inutile.

— Merci, mon Père. Mais, maintenant que je suis au courant des choses, celles-ci me dictent mon devoir. Pauvre enfant trouvé, je ne puis donner à ma fiancée, mon épouse de demain, un nom qui n'est pas le mien. Je ne puis risquer de passer à nos enfants un sang peut-être impur, si je suis né d'une femme indigne . . . Je garde à mes admirables parents d'adoption une reconnaissance éternelle, je dirai même, une tendresse émue, mais, dès que la comtesse sera inhumée, mon Père, je partirai.

Je veux passer ma vie à éclaircir le mystère de ma naissance . . . Je veux, si elle vit encore, retrouver ma mère. Malgré les apparences, quelque chose d'intime me dit, à moi comme à la comtesse del Arco, que ma mère souffre et est innocente de mon abandon. Cette conviction seule peut me donner le courage de vivre.

Si c'est une illusion . . . si je n'arrive pas à retrouver les traces du passé, j'irai m'ensevelir à la Trappe, quand l'excès de la souffrance aura fait son œuvre en moi.

— Mon pauvre enfant, dit le prêtre, je ne puis vous détourner de ces nobles projets. Mais je vous engage encore à réfléchir avant de briser votre avenir, avant de causer un tel chagrin au comte del Arco.

— Je ne puis cependant, mon Père, mentir à ma fiancée, en lui cachant mon origine et accepter plus longtemps le nom et la fortune de mon père adoptif.

— Pourquoi ? C'est de plein cœur qu'il vous la donne et vous considère comme son fils.

— C'est vrai, mon Père, je ne puis faire souffrir cet homme admirable et généreux. Je lui expliquerai mon départ, je l'assurerai de ma profonde reconnaissance. Il me comprendra et m'approuvera. Quant à ma fiancée . . .

Noël n'eut pas la force de continuer; il se jeta dans les bras que le bon prêtre lui tendait et y pleura comme un enfant.

— Excusez-moi, mon Père, dit-il enfin, cette détente m'a fait du bien. Quant à ma fiancée, voudriez-vous vous charger de la convaincre! Dites-lui qu'une mission, à laquelle je ne puis me dérober, m'appelle au loin pour longtemps . . . Dites-lui de ne pas attendre mon retour, parce qu'il est probable que je ne reviendrai jamais. Je ne veux pas qu'elle garde de l'espoir, je serais trop malheureux de me découvrir une origine indigne d'elle.

Oh ! c'est trop, mon Père, trop de souffrance . . . Mon courage défaille . . .

Sans rien dire, le prêtre prit Noël par la main et l'amena à la chapelle du monastère, au pied du grand Crucifix :

— Celui-ci a plus souffert encore, mon fils ! dit-il. Jetez-vous dans les bras qu'Il vous tend et mêlez le sang de votre cœur à celui qu'Il a versé pour vous.

— O mon Dieu crucifié, murmura Noël en tombant à genoux . . . si je suis un paria pour le monde, Tu as voulu l'être avant moi, et Tu me recueilleras, parce que je n'ai plus que Toi ! . . .

Quand il se releva, après une longue prostration, il avait dit son « Fiat ». Avec le Christ de Gethsémani, il allait courageusement au-devant de sa passion douloureuse.

La comtesse eut, le lendemain, des funérailles princières. Son mari et son fils étaient sa seule famille, mais la ville entière de Verviers et une foule nombreuse des environs étaient venus lui rendre les derniers devoirs.

L'attitude affaissée du comte faisait peine à voir; mais ce qui frappa tous les assistants, ce fut la pâleur mortelle, les trais affreusement décomposés de son fils.

Sans qu'il se fût départi un instant d'un maintien rigide et grave, sans qu'il eût versé une larme pendant la cérémonie, l'éclat enfiévré de ses yeux, leur expression de désespoir farouche n'avait échappé à personne.

— Qui aurait cru, balbutiaient les assistants, que ce jeune homme aimait tant sa mère ?

Quand Raoul Orgeval et sa sœur s'étaient présentés, la veille, à Ensival, ils n'avaient pas été reçus, sous prétexte que le comte et son fils étaient trop absorbés par leur chagrin.

Mais, quelques minutes avant les obsèques, Noël avait vu Fabienne :

— Nos fiançailles ne sont pas officielles, ma chérie, lui avait-il dit. Mieux vaut, vis-à-vis du monde, n'en pas faire état en de si tristes circonstances . . . Ne m'en veuillez pas si, pendant les premiers jours de deuil, je me calfeutre chez moi . . .

Sa voix avait tremblé; il ne put qu'ajouter :

— Priez pour moi, Fabienne. Je souffre comme un damné !

Sans pouvoir dire autre chose, il s'était enfui avant que la jeune fille, consternée d'une telle douleur, ait pu répondre un seul mot de tendresse.

•

— Je me demande si, en Argentine, c'est l'usage de ne pas recevoir à la maison mortuaire avant le service religieux, disait Mme Orgeval au retour des obsèques. Cette abstention a dû paraître étrange ici.

— J'aurais pu en avertir Noël, dit Raoul, mais il se dérobe à toute entrevue. La douleur le rend sauvage.

— Un peu trop, à mon avis, reprit sa mère, car il a vraiment manqué de tact vis-à-vis de nous. Aux obsèques, nous étions, dans la foule, comme les derniers des étrangers.

— Puisque nos fiançailles sont encore ignorées, excusa Fabienne, je comprends parfaitement que ce ne soit pas le moment de les afficher en public.

— Hem ! Hem ! Je ne puis être flattée de l'attitude de Noël, insista Louise Orgeval.

— Le pauvre souffre tant ! Il n'a certes pas la tête à ces détails, dit Fabienne. Je me tourmente beaucoup de l'excès de sa peine. N'avez-vous pas remarqué, comme chacun, à quel point ses traits sont altérés, maman ? Il faut avoir pitié de lui.

Bien décidé à quitter pour commencer ses difficile recherches, Noël avait eu un grave entretien avec le comte del Arco, au retour du cimetière.

— J'aurais voulu que tu ne sois jamais mis au courant du secret de ta naissance, mon pauvre enfant, avait dit celui-ci. Tu sais combien ma regrettée Mercédès t'aimait et, bien que je sois peu démonstratif, tu ne peux douter de mon affection vraiment paternelle.

Je comprends, pourtant, le mobile qui te fait agir vis-à-vis de ta fiancée et je ne puis te blâmer de vouloir retrouver tes parents. Mais, autant je t'approuve en cela, autant je trouverais peu filial de ta part, après

notre réelle adoption, de vouloir te séparer complètement de moi, déjà si seul depuis le départ de ma chère femme. Tu ne peux songer à me laisser sans nouvelles et tu accepteras de porter mon nom, de puiser dans ma caisse jusqu'au jour où tu auras retrouvé les tiens.

Noël voulut protester, mais le comte l'arrêta avant qu'il eût prononcé un mot :

— Ne fais pas d'objections, mon petit. Agir autrement serait une ingratitude vis-à-vis de moi.

— Vous me comblez et vous me confondez, reprit le jeune homme en serrant la main du comte, tandis que celui-ci lisait une inexprimable gratitude dans son regard infiniment triste.

— Où comptes-tu aller tout d'abord ? demanda-t-il.

— J'irai chercher force et succès près de la Vierge de Lourdes; tâcher d'y consulter des registres de pèlerins et, peut-être, obtenir un miracle . . . De là ? . . . mon Dieu, que sais-je ? . . . La Providence m'inspirera. Mais, vous seul devez savoir où je suis. Car ce serait trop dur de recevoir de Fabienne des rappels que je ne pourrais satisfaire.

— Dieu te bénisse ! reprit le comte del Arco, grave et triste. Si tu n'as, un jour, pas d'abri, rappelle-toi que, pour ma chère morte et pour moi, tu restes toujours un fils.

Emu jusqu'au fond de l'âme, Noël embrassa cet homme généreux. L'émotion l'étreignait à la gorge; les yeux remplis de larmes, il ne put que murmurer un mot : « Merci ! »

Le lendemain, dès l'aube, il quittait le château d'Ensival, sans que personne autre que le comte et le saint prêtre qui avait reçu le dépôt du secret n'ait été avisé de son départ.

Isolement

Le triste hiver avait passé, l'hiver, aux longues soirées lugubres, où, sous la clarté de la lampe, on entend le vent gémir comme une plainte, une lamentation désolée des absents que l'on pleure; et Fabienne attendait en vain, depuis six mois, un mot qui lui permette un peu d'espoir.

Après le départ incompréhensible de Noël, elle avait eu beau recevoir la visite du prêtre chargé de lui faire le fatal message; elle l'avait entendu lui répéter :

— Votre fiancé, ma pauvre enfant, a une grave mission à accomplir, une mision que lui a léguée sa mère mourate . . . Il est parti, pour ne plus revenir. Je suis chargé de vous supplier, de sa part, d'accepter généreusement, le sacrifice que Dieu vous demande, à vous comme à lui, de votre impossible amour.

Elle avait reçu plusieurs fois l'homme de Dieu. Celui-ci, malgré son insistance, ne lui avait jamais laissé espérer le retour de Noël, il ne lui avait pas donné le moindre détail . . . Et, cependant, Fabienne voulait vivre son rêve contre toute espérance.

Elle s'y raccrochait, comme le naufragé, luttant désespérément contre la tempête, s'agrippe au radeau sur lequel il sait ne pouvoir trouver le salut.

— Je dois pouvoir l'attendre, disait-elle, dans un soupir, je dois croire à son retour possible pour ne pas mourir.

— Laissez-moi lui écrire, avait-elle supplié le religieux, lui dire que, dussé-je ne le revoir que dans dix ans ou plus encore, il me trouvera fidèle à notre grand amour.

Elle n'avait reçu que l'implacable réponse :

— Impossible, Mademoiselle, de lui faire parvenir l'appel de votre désolation . . . Personne n'a l'adresse de votre vaillant ami. Imitez son énergie dans le devoir. Qui sait si, sans vous en douter, vous ne le disputez pas à Dieu ? . . .

— A Dieu ! . . . s'était écriée Fabienne, tremblante d'émotion. Sa mère n'a pas su, cependant, l'obliger à s'enfermer dans un cloître ? . . .

Ce jour-là, la pauvre petite avait pleuré toutes larmes; elle avait pensé :

« S'il est à Dieu, moi aussi, je quitterai le monde et je prendrai le voile des Annonciades. »

Mais, peu à peu, son espoir tenace avait eu raison de ces craintes angoissantes :

— Il reviendra, se disait-elle, quelque chose d'intimement profond m'assure qu'il reviendra et que mon attente sera victorieuse.

Hélas, les jours, les mois s'écoulaient sans que nul écho arrivât à son cœur, M. et Mme Orgeval s'inquiétaient de constater la tristesse latente qui envahissait leur fille, après l'exaltation des premiers temps d'épreuve. Ils avaient voulu avoir un entretien avec le père de Noël, mais celui-ci était retourné en Argentine, quelques jours après le départ de son fils.

Fabienne ne voulait voir personne. Les doléances de sa mère, qui se répandait en invectives contre « tous ces étrangers qu'on ne sait d'où ils sortent », contre le mauvais sort qui poursuivait sa famille depuis qu'ils avaient pénétré dans le château maudit d'Ensival. Toutes ces phrases creuses énervaient sa fille en exaspérant son chagrin intime.

Les réflexions sans tact de Mlle Léontine Plantin, qui, avec Mlle Désirée, venait maintenant régulièrement passer une après-midi chez Mme Orgeval, avait le don de crisper cette pauvre Fabienne. Elles ajoutaient à son chagrin une sorte de lassitude à vivre dans un milieu où personne n'apportait le moindre adoucissement à sa peine. On y ajoutait, au contraire, un élément de plus en jetant un doute sur la droiture de Noël, en ternissant l'idéal qu'elle aimait à conserver à son amour.

Cette sensation de solitude, d'abandon complet, creusait dans l'âme de la jeune fille, un abîme où sombrait, peu à peu, la petite lueur d'espoir qu'elle s'efforçait de garder.

Malgré sa vaillance à réagir contre la mélancolie croissante, sa santé s'altérait de jour en jour. Le bel incarnat de ses joues, qui faisait penser à un bouton de roses près de s'épanouir, avait disparu peu à peu. Un teint pâle, un peu terreux, accentuait le cerne de ses grands yeux où la flamme de vie était éteinte. Son regard terne, le sillon qui émaciait son visage et qui se creusait davantage chaque jour, contrastaient avec le sourire forcé plus triste qu'une larme, qu'elle voulait garder en dépit de sa douleur intime.

Que de fois, derrière sa fenêtre close, elle contemplait longuement les arides paysages d'hiver. Le parc, qu'elle admirait, quelques mois auparavant, dans la luxuriante beauté de ses fleurs, le chatoiement des rayons du soleil sur le vert tendre du gazon comme à travers le feuillage touffu des grands arbres, où les oiseaux chantaient de ravissants concerts en bâtissant leurs nids douillets sous la feuillée, ce parc, où tout s'épanouissait à la vie, n'était plus qu'un tombeau que la neige recouvrait d'un linceul blanc. Il y faisait un froid glacial; les arbres dénudés y profilaient leurs longs bras de squelettes. Les oiseaux, ne trouvant plus de feuilles pour s'y blottir, s'enfuyaient après avoir laissé les traces de leurs frêles petites pattes sur la froide neige s'ils y avaient cherché une nourriture absente.

Cette nature endeuillée lui semblait la frappante image de son âme, hier encore chantant, avec les oiseaux, l'hymne au Soleil d'Amour qui y faisait éclore des fleurs de joie et d'espérance, aujourd'hui, ensevelie sous un froid de mort.

Tout ce que la jeunesse, exubérance de bonheur et de rêve, avait édifié, en elle, de fleurs aux parfums suaves et inconnus, tout s'était effeuillé, fané sous le souffle glacé de la désillusion. Il n'y restait plus que des ombres; elle n'apercevait plus que les squelettes dénudés des souvenirs touffus où s'étaient chantées des mélodies plus douces que celles des rossignols et des fauvettes. Et de sentir son cœur inerte, sous ce linceul, elle aurait voulu se fuir, comme les petits oiseaux fuient l'hiver pour aller mourir dans le secret des bois.

Elle écrivait souvent à sa « petite Mère ». Sans comprendre l'extraordinaire décision de Noël del Arco, Blanche était profondément émue de la douleur de Fabienne. Elle en suivait les phases inquiétantes en priant pour cette pauvre petite, dont elle mesurait toute l'intime souffrance. Elle demandait à Dieu d'en diminuer l'acuité, de se frayer un passage dans cette jeune âme, pour s'y établir de plus en plus et y exercer son apaisante emprise.

Ses lettres étaient douces à Fabienne qui se sentait comprise et maternellement aimée.

Tout en se demandant quelles pouvaient être les vues divines sur sa chère fille, Blanche n'osait pas encourager les rares élans où Fabienne, semblant maîtriser son amour pour Noël, s'élevait à la hauteur d'un renoncement total à toutes choses, pour aspirer à n'être qu'à Dieu.

— Ces élans passagers ne sont, peut-être, qu'une forme de désespoir intime, se disait-elle. Le premier coup de burin est toujours si douloureux à l'âme que le Maître veut forger ! Mais, que de travail encore, avant qu'elle soit arrivée au moment de comprendre. Son appel, pour y répondre en toute sincérité et avec plénitude.

Si peu profonde que fût Mme Orgeval, elle ne se trompait pas plus que les autres sur l'état de langueur de la pauvre Fabienne :

— Ils me la feront mourir, déclarait-elle à son mari. Dès que le temps sera propice, il faudra que nous fassions faire à notre fille chérie, un beau voyage qui lui changera les idées et qui l'aidera à oublier.

— Tu ne connais pas Fabienne, avait-il répondu tristement. Elle l'aimait trop; elle ne l'oubliera jamais.

— Mais, on ne peut passer sa vie à pleurer un fiancé sans parole ! . . . Elle n'a pas 20 ans ! . . . Si elle continue à se morfondre en silence, elle en mourra ! . . . Je suis absolument effrayée des progrès de son mal. Cette pauvre petite maigrit à vue d'œil; la moindre marche la fatigue, l'oppresse.

Mon ami, si nous n'agissons pas énergiquement, dans quelques mois, Fabienne sera étendue sur une chaise-longue, elle s'étiolera comme une fleur privée de lumière.

— Que faire, ma pauvre amie ? Noius ne sommes qu'en mars; notre climat pluvieux et froid ne peut nous laisser espérer de beaux jours avant plusieurs semaines. Puisque tu crois qu'un voyage ferait du bien à Fabienne, propose-lui d'aller, avec toi, pas-



ser deux mois dans le Midi. Elle ne pourrait trouver un cadre plus apte à ramener, en elle, le désir de vivre.

— Tu as raison. Mais je crains fort de voir mon offre accueillie par un refus. On dirait que Fabienne aime son chagrin et ne veut, à aucun prix, s'en distraire.

— Ah si j'avais pu prévoir une pareille chose, jamais je n'aurais autorisé Raoul à amener, ici, son ami. Les demoiselle Duriez et Plantin me le faisaient encore remarquer hier, on doit se méfier de tous ces étrangers.

— Nous avons, peut-être, eu tort de nous laisser éblouir par la perspective d'une immense fortune pour notre fille, mais tu avoueras, Louise, que ce jeune comte était absolument séduisant par lui-même et qu'il semblait offrir toutes les garanties de bonheur pour Fabienne.

— Hélas ! nous nous sommes bien trompés, mon pauvre ami. Maintenant, coûte que coûte, il faut que Fabienne l'oublie ... Ce ne sera pas chose facile. Malgré la façon étrange dont il l'a abandonnée, elle le place encore sur un piédestal, et elle n'admet pas l'ombre d'une critique à son sujet. Dernièrement, Léontine Plantin s'est hasardée à blâmer son départ; aussitôt Fabienne a quitté le salon, après avoir dit avec calme :

— Si Noël est parti, Mademoiselle, c'est que, certainement, un devoir grave l'appelait. Jamais, devant moi, je ne le laisserai suspecter de félonie.

•

Le lendemain, quand sa mère, faisant effort pour lui présenter la perspective d'un voyage dans le Midi, comme un caprice personnel, un désir fantaisiste de sa part de revoir Nice et Menton, lui demanda de l'y accompagner. Fabienne devina la délicate supercherie.

— J'irai avec vous, maman, fit-elle sans aucun enthousiasme, car je ne voudrais pas vous priver de quelques semaines distrayantes. Je vous suis, malgré moi, si peu égayante compagnie cet hiver. Vous aurez plaisir à voir le Carnaval de Nice, à passer quelques heures de folie enfantine à jeter des confettis dans la bataille. Mais, ne me demandez pas, ces jours-là, de vous suivre dans ces distractions bruyantes.

— Comment ? Tu resterais seule, pendant que je jouirais de ces fêtes uniques ? Dans ce cas, je n'y aurais aucun plaisir, ma chérie, tu le comprends facilement. Je renoncerais plutôt à Nice pour aller nous installer à Cannes où la vie est plus calme. Mais, j'ai besoin de quitter Verviers, de sortir de ce patelin, qui m'est devenu odieux.

— Ma petite maman, reprit Fabienne avec un triste sourire, vous êtes bien bonne. Mais si c'est parce que vous pensez que Verviers m'est odieux, à moi; si c'est pour me distraire que vous projetez ce voyage, renoncez-y, croyez-moi. Partir me ferait beaucoup plus de mal que de rester ici ... Sous le soleil du Midi, tout me serait contraste et crève-cœur.

— Mais cela te ferait du bien de changer de milieu, ma petite, de prendre l'air, alors que notre mauvais climat te confine dans la maison. Voyons, laisse-toi tenter ... Partons ensemble pour quelques semaines ...

— Je vous en prie, maman, n'insistez pas. Cela me fatiguerait beaucoup. Je crois, vraiment, que je n'en ai plus la force, dit Fabienne, et de grosse larmes brillaient dans ses yeux.

— Il faut cependant que tu surmontes cette faiblesse croissante, ma chérie, reprit sa mère en l'embrassant.

Tout à coup, une idée qu'elle craignit irréalisable, mais à laquelle elle se raccrocha, traversa l'esprit de madame Orgeval :

— Si j'invitais ta chère « Dame Mystérieuse » à venir passer quelque temps près de toi ? suggéra-t-elle, cela te ferait sans doute autant de plaisir que de bien ? Elle arriverait mieux que moi, à te relever le moral.

Un éclair de désir avait passé dans le regard de Fabienne, à cette proposition inattendue. Mais il s'éteignit aussitôt :

— Vous pensez bien, ma chère maman, que c'est une chose presque impossible. Elle est si utile à Saint-Exupère. Lui est-il même permis de quitter le couvent ?

— Mais elle n'est pas religieuse, m'as-tu dit. Elle passe sa vie dans le cloître, parce qu'elle est, sans doute, sans famille. Rien ne m'assure qu'une démarche auprès de la Supérieure n'aurait pas de succès. Je vais lui écrire, conclut Mme Orgeval à qui le désir intense de Fabienne n'avait pas échappé. Cela te ferait plaisir de l'avoir près de toi ?

— Oh ! maman, c'est la seule chose qui puisse encore m'être une joie. Mais avant de connaître la réponse à votre lettre, je ne veux pas me bercer d'illusion, ni faire faire de projets; ce me serait un chagrin de plus d'être déçue.

Le soir même, mettant à plaider sa cause une éloquence persuasive dont elle ne se croyait capable, tant elle aspirait au succès de sa requête, Louise Orgeval écrivait à la Supérieure des Annonciades.

•

— J'ai beaucoup prié, et beaucoup réfléchi, depuis cette lettre de Mme Orgeval, disait trois jours après Claire de St-Edme à sa belle-sœur et, bien que je mesure toute l'étendue du sacrifice que je vous demande, en vous engageant à revoir le théâtre de votre Calvaire, je sens qu'il faut répondre à l'appel de cette maman éplorée.

Allez, ma pauvre Blanche, allez courageusement au secours de la détresse morale de notre petite Fabienne. Vous avez trop noblement souffert, pour ne pas arriver à faire passer, peu à peu, dans cette âme la force d'embrasser la croix qu'elle traîne aux dépens de sa santé.

C'est une mission sainte que le Ciel vous donne. Je vous y envoie, en obéissance, ma fille chérie, en demandant à Paul de vous inspirer de là-haut.

Blanche de St-Edme s'était jetée, en pleurant, dans les bras de sa sœur. La première émotion passée, elle essuya ses larmes, et, transfigurée par la beauté de l'héroïsme dans l'oubli de soi, les yeux brillants de l'enthousiasme des martyrs, en face de l'arène, elle déclara :

— Ma chère, je partirai sans délai. Quelque chose me dit qu'en croyant trouver la souffrance, je marche vers le bonheur. Ce bonheur sera, sans doute, de vous ramener Fabienne apaisée et décidée à se donner à Dieu.

La Mission de Blanche

Il y a six mois que, surmontant les émotions intimes des souvenirs qui l'assaillent à chaque instant, Blanche remplit, près de Fabienne, sa mission consolatrice.

Dès le début, sa seule présence, éclairant d'un rayon de joie, le cœur endolori de la jeune fille, lui a ramené, de jour en jour, les forces physiques. Sous le regard de sa « petite Mère », Fabienne a rougi de son peu de vaillance; dès les premiers jours, elle a fait effort pour faire honneur aux repas, elle n'osait plus refuser la nourriture et les remèdes. Elle a accepté de faire journellement une promenade qui se prolongeait chaque semaine davantage.

Voyant sa fille chérie se transformer à vue d'œil, Mme Orgeval serrait, avec reconnaissance, les mains de Blanche, en répétant :

— Chère Madame, vous faites pour nous des miracles.

Petit à petit, avec un tact infini, Blanche a pu détourner la pensée de la jeune fille de sa propre souffrance pour l'amener à compatir à celle des autres.

— Nous n'avons pas le droit, lui a-t-elle répété, nous, chrétiennes, de nous replier sur nous-mêmes et de fermer notre cœur à la plainte universelle de nos frères.

Venez avec moi, au dispensaire des pauvres, à l'hôpital aux jours de visites, à l'orphelinat des Sœurs de St-Vincent de Paul, a-t-elle ajouté tandis qu'une atroce douleur lui tordait le cœur. Pour guérir Fabienne, elle irait contempler ces petits sans mère, abandonnés, comme le sien l'avait été, sans doute, dès le berceau, cette pensée la faisait frémir; un glaive lui transpercerait l'âme en caressant ces orphelins, mais on ne coopère pas à l'œuvre de Dieu sans souffrance et Blanche avait été choisie pour sauver Fabienne. Elle poussait le dévouement jusqu'à l'héroïsme.

La jeune fille s'était laissée entraîner par devoir d'abord; mais son cœur compatissant n'avait pas résisté au triste spectacle de la douleur humaine.

C'en est fait, maintenant, de sa vie inutile et creuse. Les promenades sans but sont remplacées par des heures consacrées à visiter les malades et les orphelins. Fabienne garde toujours, au fond du cœur, la saignante blessure de son amour perdu, son fiancé demeure l'objet de sa pensée latente; aussi inconsciemment qu'elle respire, chaque battement de son cœur redit « Noël » ; elle est à lui, elle vit avec lui dans l'inconnu où l'a emporté la destinée cruelle. Mais, au lieu de laisser s'étioler sa jeunesse en un rêve langoureux éteignant toute vie en elle, Fabienne, sur le conseil de sa « petite Mère », se penche vers ceux qui souffrent et laisse déborder sur eux son trop plein de tendresse.

Son sourire est moins triste, quand elle se voit accueillie, chez les Sœurs de St-Vincent de Paul, par les cris joyeux des enfants à qui elle apporte des friandises et des jouets. Elle aime à voir des centaines de menottes tendues vers elle et toute la petite marmaille se bousculer, se disputer presque pour arriver à elle :

— Mazelle, c'est mon tour !

— Mazelle, elle ne veut pas me laisser de place.

A ses côtés, sa petite Mère a un regard indéfinissable et rêveur.

Les petiots occupent encore Fabienne après les avoir quittés, car elle a vu que celui-ci avait besoin d'une paire de bras, celui-là d'un chandail nouveau. Aussi a-t-elle repris, avec ardeur, sa laine et ses aiguilles à tricoter.

Deux fois par semaine, ce sont les malades qui ont droit à sa sollicitude. Là, Fabienne est plus émue encore. Elle a presque honte de s'être abandonnée à tant de découragement, quand elle se trouve près de cette jeune poitrinaire, aux yeux caves, au corps squelettique, dont elle entend les quintes de toux déchirer la poitrine.

D'un geste charmant, Fabienne éponge de son mouchoir imbibé d'eau de Cologne, les tempes et les visage moites de sueurs de la pauvre malade. Elle lui fait boire le vin vieux qu'elle a apporté pour elle; le regard affectueux, le serrement qui la remercient, lui vont au cœur.

Plus loin, d'un geste filial, elle aide une vieille femme paralysée à se hisser sur son oreiller pour pouvoir goûter des friandises qu'elle lui offre. Là, elle encourage, par de douces paroles, une jeune maman qui a été opérée la vieille et souffre d'intolérables douleurs ... elle a peur de mourir, elle veut recommander à la bonne demoiselle ses quatre enfants, si elle venait à leur manquer.

Plus loin encore ... oh ! plus loin, les rideaux sont baissés, c'est une malheureuse qui agonise.

« Demain, a dit le médecin, on pourra enlever la plaque ... ce lit sera libre ... »

Fabienne connait chaque malade de l'hôpital, elle les appelle chacune par leur nom, elle les voit souvent être remplacées par d'autres; mais aucune n'a quitté sans emporter un souvenir, sans que Fabienne n'ait pris son adresse et n'ait promis d'aller la voir dans son humble logis.

— Ma petite Mère, dit-elle un jour, vous m'avez ouvert la voie. Je comprends que ma vie doit être consacrée à la charité. Je veux faire mes études d'infirmière; je suis sûre que maman me le permettra.

— C'est une excellente décision, ma chérie, répondit Blanche. J'en suis d'autant plus contente que je vois ma mission près de vous presqu'à son terme. Quand vous serez revêtue de l'uniforme, vous viendrez, à votre tour, me voir à St-Exupère.

— Ne parlez pas encore de partir, je vous en prie. Je serai si désemparée sans vous.

— Toute bonne chose doit finir, ma petite Fabienne. Il me faudra être de retour à Lille, pour la rentrée des classes, dans 15 jours.

— Quel chagrin pour moi ! Vous m'avez encore une fois sauvée du danger où j'allais sombrer, ma petite Mère. Si vous saviez tout ce que vous êtes pour moi !

Le lendemain, comme Blanche et sa chère fille entraient à l'hôpital, elles croisèrent deux brancardiers portant un lit recouvert d'un drap. Ils entrèrent dans une chambre du rez-de-chaussée d'où, après quelques instants, partaient des cris sauvages, des vociférations, proférées par une voix d'homme en délire ou en colère.

— C'est un malheureux, leur dit une religieuse, qui vient d'être trouvé dans le bois d'Ensival, le poumon perforé d'une balle. Il portait son fusil chargé; en sautant un fossé, le coup a dû partir seul, et l'atteindre gravement.

— Pouvons-nous aller le voir ? demanda Fabienne.

— Pourquoi pas ? Vous le calmerez peut-être.

Les deux femmes entrèrent avec précaution dans la chambre. Sur un lit de camp, gisait un homme, à la barbe grise, au teint hâlé, aux traits accentués; les yeux fermés, il poussait de sourds grognements :

— Hem ! Hem ! Je meurs ... qu'on m'achève ...

— Vous souffrez, mon ami ? demanda Blanche en s'approchant de lui.

Le malheureux ouvrit les yeux, la regarda ... passa la main sur son front comme pour y chercher un sou-

(Lire la suite page 60)

Le Cinéma Français

PIERRE FRESNAY a tourné un grand film où il interprète un officier fort distingué. C'est *La grande illusion;* ce film l'a reconcilié avec le cinéma car Fresnay n'avait jamais été entiché de cette forme d'art. Rappelons que Pierre Fresnay a débuté au cinéma en 1915. Il avait déjà joué à la scène, *Le roman d'un jeune homme pauvre, La dame aux camélias, Le Poisson chinois* et quelques autres.

•

On sait qu'Annabella vient de tourner *La citadelle du silence,* son seul film français cette année. Il est bien probable qu'elle ne pourra travailler dans un studio français d'ici deux ans : elle a signé un contrat pour deux films par an à Hollywood, et deux films par an à Londres. Pour son premier film américain, elle aura comme partenaire l'excellent Joel McCrea et pour le deuxième, Tyrone Power. Tout cela est bien beau pour Annabella mais on ne peut que regretter son éloignement du cinéma français. Dans *La citadelle du silence,* nous verrons aux côtés de la grande artiste : Bernard Lancret, et Pierre Renoir.

•

Raymond Bernard sera le metteur en scène de *Katia,* le prochain film de Danielle Darrieux, tiré du roman de la princesse Bibesco. Les extérieurs, qui demanderont beaucoup de neige, seront tournés en Pologne, au début du mois d'août.

•

Renée Saint-Cyr, Claude Dauphin, Larquey, Jean Worms, Jean Wall et Germaine Rouer seront les interprètes d'une belle production tirée de *Je t'attendais,* de Jacques Natanson.

•

Lilian Harvey va, depuis quelques années, de déception en déception. Sa santé précaire, son retour de Hollywood, ses succès de moins en moins assurés, tout cela fait qu'elle se retire de plus en plus dans une retraite. Retraite dorée puisqu'elle vient d'acheter pour plus de deux millions de pengoes l'historique château de Tetétlen, en Hongrie. Cette propriété comprend un immense parc où Lilian Harvey donnera de grandes fêtes pour les paysans des environs. Mais tout le monde se demande pourquoi la belle artiste fuit l'Allemagne, son pays natal.



MARTHA EGGERTH, VEDETTE DU CINEMA INTERNATIONAL, EPOUSE DE JAN KIEPURA

QUELQUES ADRESSES

Henri Alibert, 10, avenue de la République, Paris
Pierre Blanchar, 5, place du Panthéon, Paris
Daniel Clérice, 21, rue de Beaucelles, Taverny (Seine-et-Oise).
Duvallès, 70, rue de Tocqueville, Paris
Henry Garat, 3, rue des Dardanelles, Paris
Serge Grave, 14, du Delta, Paris
Bernard Lancret, 67, boulevard St-Michel, Paris
Madeleine Renaud, 46, rue Desbordes-Valmore, Paris
Betty Stockfeld, 5, rue des Capucines, Paris
Suzy Vernon, 40, quai d'Auteuil, Paris
Raymond Galle, 125, bld. Bessières, Paris.
Régine Poncet, a-s Films Candéry, 16, rue Lesueur, Paris.



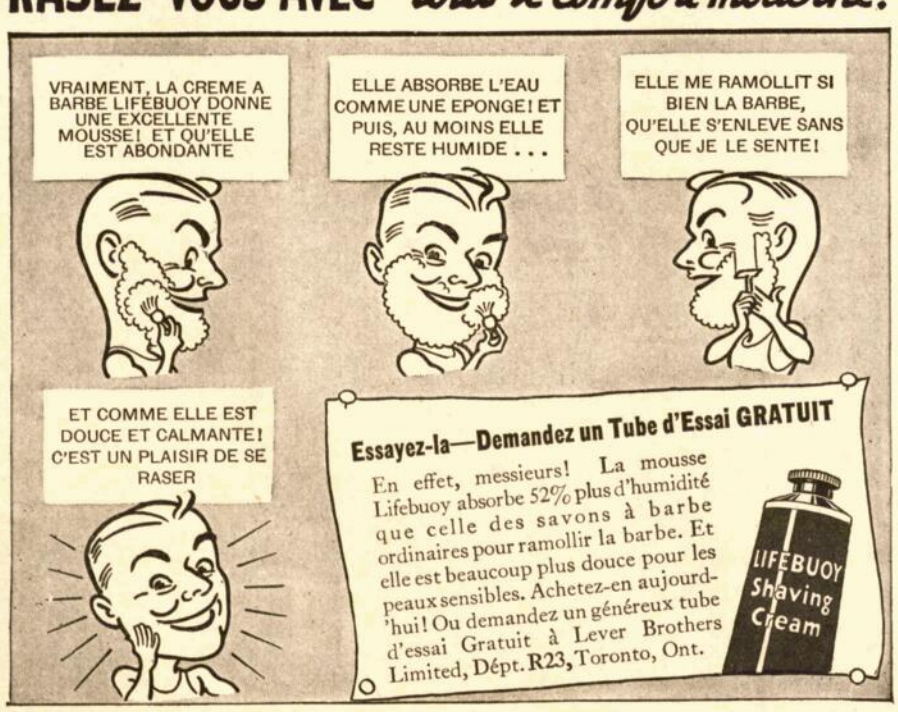




Vous aimerez aussi le Riz Soufflé Quaker!—Il est délicieux







L'Aubépine Blanche

(Suite de la page 58)

venir . . . puis, rouvrant les yeux, il les arrêta sur Blanche avce une fixité telle qu'elle en fut émue.

De fixe qu'il était, le regard du malade, se fit peu à peu étonné angoissé, hagard. On aurait dit qu'il voulait se jeter sur celle qu'il dévisageait avec une sorte de frayeur intense. Lentement, il sortit une main de dessous son drap, avança le bras, désigna Blanche de l'index et, d'un accent rauque, les yeux fous, il s'écria :

— Vous ! Vous aussi ! . . . Est-ce que les morts reviennent ?

La pauvre Blanche tremblait, croyant avoir affaire à un dément. Fabienne apeurée s'était glissée près de la porte :

— Venez, petite mère, dit-elle, notre présence lui est nuisible.

A peine sortie, Fabienne, que cette phrase du blessé poursuivait, se rappela la rencontre faite le jour de la mort de la comtesse del Arco.

— Ne vous affrayez pas petite Mère. C'est l'ancien garde-chasse d'Ensival. Je l'ai rencontré, un jour, avec Noël . . . Il l'a désigné comme vous et a prononcé cette même phrase vide de sens, résultat de l'obsession qui le poursuit. J'ai eu, cette fois encore, très peur de lui.

— Mais il est blessé, peut-être mortellement, dit Blanche toute remuée par cette scène inattendue ne feraiton pas bien d'aller chercher un prêtre ?

— Mes dames, leur dit la directrice qu'elles avaient été trouver, si vous voulez bien vous charger de le faire administrer, je vous en saurai gré. De mon côté, je vais prévenir le comte del Arco. On m'assure qu'il est rentré depuis deux jours, d'Argentine.

A ces mots Fabienne avait pâli : elle s'appuya au bras de Blanche :

— Ma petite Mère, vous avez entendu, murmura Fabienne comme dans un souffle, quand elles furent seules, le père de Noël est revenu . . . Il faut que j'aille le voir . . .

— Prions, ma chérie, et remettons-nous-en de tout à Dieu.

Le Père Marc !

Dans le silence de sa cellule mystérieuse peuplée par la présence des âmes pour qui il venait de dire la messe, le Père Dominicain se recueillait. Sur son bureau, une lettre ouverte attirant son regard :

— Je ne me pardonnerai jamais, se disait le saint religieux, cette distraction aux conséquences irrimédiables, qui m'a fait oublier d'emporter les confidences de la pauvre comtesse del Arco.

Sans cet oubli, Noël aurait à tout jamais ignoré son origine; je l'ai voué à un désespoir profond. Cette pauvre petite Orgeval n'aurait pas connu des souffrances au-dessus de son âge . . . Pourquoi, mon Dieu, avez-Vous permis ces choses ? Et ne suis-je pas responsable de tant de larmes ?

Il est vrai que je juge, en ce moment, les événements d'une façon toute humaine. Si je les envisage à Votre lumière, Seigneur, ne dois-je pas constater que l'épreuve a élevé l'âme de Mlle Orgeval à la hauteur de l'idéal, dans la charité ? . . . et, bientôt peut-être, Noël del Arco triomphera de son chagrin, pour que Vous comptiez un moine, un prêtre de plus à l'autel ?

Pauvre jeune homme, la lutte lui est dure. Il m'écrit avec tant de confiance !

Se disant cela, le Père Marc voulut relire la lettre reçut la veille :

Mon Père, écrivait Noël,

Je crois avoir entrepris une mission au-dessus des formes humaines. Depuis près d'un an, je gaspille mes jours à des recherches infructueuses et inutiles.

Comment voulez-vous que, sans un miracle, je retrouve le moindre vestige du drame qui m'a laissé sans parents et sans nom ? . . . Je suis l'enfant de la pauvreté extrême ou celui du vice sans entrailles; je ne suis qu'un misérable paria, seul, Dieu ne me rebutera pas.

Mon orgueil d'homme en a beaucoup souffert, mais j'ai eu la grâce de vaincre l'orgueil. Il ne me coûte plus de m'abîmer dans la bassesse de mon origine, dans mon néant au pied de Dieu et je me sens humble devant les hommes.

Mais si j'ai pu vaincre l'orgueil, mon Père, je n'ai pas pu faire mourir mon amour. Fabienne est toujours la passion idéale de ma vie, la déesse absente qui a toutes mes pensées et tout mon cœur.

Et, parce que je sens toujours cet amour vibrant en moi, je n'ose aller me jeter au pied du Prieur de la Trappe pour le supplier de m'accepter comme l'un de ses fils. Le Seigneur ne peut agréer l'hommage d'un cœur partagé.

Je sais que le silence mystérieux de la Trappe redirait, pour moi, avec une intensité plus grande encore peut-être, que le bruit du monde, le nom de ma Fabienne aimée . . . ma méditation me la montrerait comme une vision pure, j'entendrais résonner sans cesse, à l'oreille de mon cœur, l'incessant appel de son amour, et je mentirais à Dieu, mon Père, en allant m'ensevelir dans un monastère.

C'est pourquoi, ne voulant pas vivre plus longtemps dans un confort qui n'est pas à moi, j'ai décidé de prendre la vie dure qui convient au jeune homme que je suis.

Depuis plusieurs mois, j'ai cherché à me placer comme ingénieur. Faute de ne pas réussir, je viens d'accepter un poste d'employé dans une usine à Pau. Je dois y entrer dans dix jours. Le travail me fera du bien. Aussitôt installé, j'écrirai à mon bienfaiteur, le comte del Arco, pour le remercier filialement, mais lui dire que je ne puis pas lui être plus longtemps à charge.

Il m'a écrit dernièrement qu'il comptait revenir à Ensival, pour y faire maison nette; il m'engage à le rejoindre en Argentine, quand il y retournera définitivement. Pauvre cher bienfaiteur !

A ce passage, le prêtre s'arrêta, il lui semblait qu'on avait frappé à la porte de sa chambre. En effet, un frère lai entrait en disant :

— Pardon, mon Père, j'ai cru que vous étiez absent. Je viens de frapper deux fois, pour vous dire que deux dames vous attendent au parloir.

Tout absorbé par la pensée de Noël et de sa fiancée, le Père fut tout étonné de se trouver devant Fabienne.

— Quelle bonne surprise de vous voir, ma chère enfant, dit-il en l'invitant à s'asseoir, elle et sa compagne.

— Nous venons pour un message pressé, mon Père. Un homme est gravement blessé à l'hôpital. C'est l'ancien garde-chasse du château d'Ensival et nous sommes chargées de vous prier d'aller lui donner les

derniers sacrements, car sa blessure est probablement mortelle, dit Fabienne.

— J'y vais immédiatement, ma fille, répondit le prêtre; Dieu vous comptera cette nouvelle œuvre de charité. Revenez me voir, avec votre pieuse amie; je serais si heureux de passer un moment avec vous.

— Nous reviendrons bientôt, mon père. Merci de votre bonté à secourir ce pauvre homme, déjà atteint, je crois, de faiblesse du cerveau.

Elles prirent congé du religieux, tandis que celui-ci se hâtait, quelques instants plus tard, vers le malheureux en danger de mort.

Dès que le blessé vit entrer le religieux, il poussa un horrible juron, et d'une voix creuse :

— Que venez-vous faire ici ? demanda-t-il.

— On m'a prié de venir vous voir, reprit le prêtre, parce que vous avez eu un accident.

— Et après ? . . .

— Je voudrais vous demander si vous n'auriez pas aimé recevoir une absolution ?

— Ah ! je comprends, je suis fichu ! . . . Vous venez pour me faire passer de l'autre côté . . .

— Je viens pour vous aider dans votre souffrance, reprit le Père, sans se rebuter de ce mauvais accueil.

— M'aider ? . . . Personne n'y peut rien. Je souffre comme un damné . . . Mais, savez-vous à qui vous avez à faire ?

— J'ai affaire à une âme que le bon Dieu attend.

— Le bon Dieu ? . . . Il m'attend ? Ah ! taisez-vous donc mon Père . . . Il y a longtemps qu'Il ne veut plus de moi . . . parce qu'il y a 23 ans que je ne veux plus de Lui . . . Il m'attend ? . . . Ne me dites pas cela . . . J'aime mieux crever comme un chien; car s'il y a un Dieu, s'il y a un enfer, j'ai fait tout ce qu'il faut pour y aller.

— Ne parlez pas ainsi, mon fils, dit le religieux ému. Vous avez le délire. Il n'y a pas 25 ans que vous ne vous êtes confessé ?

— Vous allez aussi me prendre pour un fou ! Ah ! ah ! ricana-t-il. C'est parce que personne ne sait . . Je ne suis pas fou, mais j'ai peur . . . Il y a plus de 20 ans que j'ai peur. Mais, depuis quelque temps, les morts sont revenus et me poursuivent.

— Il divague, se dit le prêtre rassuré se rappelant la parole de Fabienne : « cet homme est atteint du cerveau ». Il allait parler, pour apaiser le malade quand celui-ci, par un grand effort, s'assit sur son lit, et, montrant la porte, s'écria avec effroi :

— Allez-vous-en, mon Père, allez-vous-en ! . . . Il n'y a pas de pardon pour moi . . . Je suis maudit . . . Je suis maudit.

Ses yeux injectés de sang sortaient de leurs orbites, sa bouche avait un rictus d'enfer; obsédé par le secret qui l'étouffait, il hurla comme une menace :

— J'ai tué . . . vous dis-je, j'ai tué !

— Taisez-vous malheureux, reprit le prêtre blême, se demandant s'il était en face d'un insensé. Si vous avez vraiment commis un crime, je suis ici, en son nom du Christ, mis à mort par ses frères, je suis ici, en son nom, pour laver votre sang dans Son sang et vous pardonner, si vous vous repentez.

— Me pardonner ? Etre sauvé par Son sang ? . . . Mon Dieu . . . Mon Dieu . . . Ah! le sang . . . le sang . . . c'est moi qui l'ai versé . . .

Le religieux consterné priait tout bas. Un silence grave régnait dans la chambre.

— Mon Père, dit tout à coup le blessé, tandis qu'un tremblement agitait ses membres, mon Père, je demande pardon à Dieu.

Et il éclata en sanglots convulsifs. Peu après, un long étouffement le prit; ses traits devinrent livides.

Croyant le dernier moment arrivé, le Père Marc étendit la main et, faisant le signe de la croix sur le malheureux, il dit à haute voix, les paroles qui sauvent :

« Ego te absolvo . . . » Je t'absous, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Comme si le geste paternel de Dieu, ouvrant les bras de sa Miséricorde au prodigue, avait fait un miracle, le moribond, entendant les paroles sacramentelles, poussa un soupir, ses traits se détendirent, une expression paisible passa dans ses yeux. De sa main déjà glacée, il saisit celle du prêtre, et, plongeant son regard dans le sien, il demanda anxieux :

— Est-ce vrai ? Est-ce bien vrai, que je suis pardonné ?

— Le Seigneur vous a fait miséricore, mon fils dit l'homme de Dieu.

— Alors, déclara le malade, je ne veux pas mourir avec mon horrible secret. Je veux vous confesser non pas mon crime, mais mes crimes . . . Mon père, vous allez avoir horreur de moi !

— Le Bon Pasteur n'a jamais horreur d'un de ses brebis, reprit le prêtre qui, intérieurement, frissonnait. J'écoute votre confession.

— J'étais au service du comte d'Anglade, commença l'homme. Je n'avais qu'un fils. Il avait 7 ans. Un jour, le comte vint me trouver. Il me savait ambitieux, très âpre au gain, et sans grande conscience.

— Frédéric, me dit-il, veux-tu assurer la fortune de ton fils ? . . . Es-tu capable d'un grand courage et d'une discrétion à toute épreuve ? . . . Je te donnerai 20,000 fr., me dit-il, et je paierai toutes les études de ton fils.

— Et que devrais-je faire pour cela ? demandai-je, tenté par un tel butin.

— En échange, dit le comte avec une expression diabolique que je n'oublierai jamais, en échange, tu vas me débarrasser du comte Paul de St-Edme et faire disparaître son fils qui n'a que six mois.

Il me regardait anxieux.

— Monsieur le comte oublie que je risque ma peau pour un avantage minime, car si j'étais pris et condamné, ma femme et mon fils ne pourraient vivre de si petit capital.

— Pas de chantage, fit mon maître avec dureté. Je te donnerai 50,000 francs plus les études de ton fils . . . Est-ce marché conclu ?

Je refusai d'abord cette affreuse besogne. Mais, le lendemain, tenté pas l'assurance de faire de mon fils un « Monsieur » et par la grosse somme promise, craignant en plus, la colère du comte, je lui déclarai que j'acceptais sa proposition.

— Mais, interrogea le prêtre, pourquoi le comte d'Anglade voulait-il ces meurtres ?

— Il avait aimé Mlle Blanche de la Ferrovière. Celle-ci l'avait refusé en mariage, pour devenir l'épouse de M. de St-Edme. Le comte Gontran était un loup sauvage, un tigre féroce. Il avait juré de se venger de l'affront reçu. Et moi, brute, j'ai accepté de faire le jeu de mon infernal maître; car au fond, l'assassin, c'est lui ! . . .

— Il a été la tête qui a conçu le crime, mais vous avez été la main qui a agi.

— C'est vrai. Le comte de St-Edme était précisément au château de Maugombroux, chez ses beaux-parents.

J'avais remarqué que, sur l'heure de midi, le bébé dormait en plein air. Je camouflai une charrette en celle d'un marchand de fromage, et, un jour que les parents étaient absents, je passai devant le château . . . j'enlevai le bébé, je le roulai dans ses couvertures pour qu'en ne l'entende pas crier et je le jetai dans la carriole.

J'avais dû obtenir la complicité de ma femme. Ce fut son malheur, car la pauvre, après cet enlèvement n'a jamais repris le dessus. Elle en a fait une maladie de langueur.

Enfin, ayant enlevé l'enfant, je passai la frontière avec ma femme et lui. Arrivé à Aix-la-Chapelle, je laissai le bébé à ma femme, en lui disant :

— Voilà 3,000 fr., pars avec ce gosse. Jette-le dans la Seine, le grand fleuve qui passe à Paris. Assure-toi, tout d'abord que personne ne peut te voir et noie-le. C'est la plus douce mort, le môme ne souffrira pas.

— Je ne ferai jamais cela, se récria la malheureuse. Pour qui me prends-tu ? Ce serait la malédiction sur nous, sur notre garçon qui mourrait en punition de ce crime.

L'express de Paris arrivait.

— Perds-le où tu voudras, lui dis-je en la faisant monter en voiture. Va à Bordeaux, trouve là un ménage d'émigrants qui se chargent du gosse pour ces 3,000 fr. et qui l'emmènent, le même jour, au bout du monde.

Je rentrai à Ensival dans la nuit Je refis de la charrette, le petit break de chasse ordinaire et je méditais sur le nouveau crime, le vrai crime de ma vie.

Pour exécuter les ordres de mon cruel maître, il me fallait, dès le lendemain, le débarrasser du comte de St-Edme. Comment faire ? . . . Un plan diabolique me vint à l'esprit . . . J'écrivis une lettre, où je promettais au comte de lui rendre son fils si, le lendemain soir, il venait, seul, à la clairière du bois, près de la croix de pierre, où il aurait, au préalable déposé une somme de 6,000 fr. pour la rançon de son enfant.

A 3 heures du matin, je sortis et j'allai glisser ce billet sous la porte du château de Maugombroux.

Le stratagème réussit . . . Comme je guettais le comte, je le vis partir, dans la matinée vers la clairière. Il serait donc là à l'heure fixée pour le rendez-vous fatal.

A 6 heures, en effet, dissimulé dans les broussailles, je vis arriver ma victime . . . J'étais tellement bouleversé, pendant la journée, par la pensée du meurtre, que j'oubliai de venir chercher la soi disant rançon réclamée. Le comte Paul s'en aperçut sans doute, car il se baissa vers la cachette . . . Je le vis mettre la main sur son revolver, devinant le subterfuge . . .

Je n'avais plus un instant à perdre . . . une seconde plus tard le comte serait sur la défensive. Je le vis debout, me tournant le dos, sûr de mon coup de fusil qui ne manque jamais sa victime, j'épaulai, je visai rapidement . . . J'entendis un cri, puis un gémissement. Après un quart d'heure, j'avançai avec précaution.

Je vivrais cent ans, que je n'oublierai jamais ces minutes d'épouvante, de honte, de remords . . . Le comte de St-Edme était étendu comme mort; son sang coulait sur le gazon.

Au risque de le voir se redresser ou ouvrir les yeux, je fouillai ses poches. L'enfer me servait; le fameux billet compromettant pour moi était dans son portefeuille . . . Je m'en emparai et je m'enfuis comme un fou,



Les odeurs qui se dégagent des cabinets sont un signe de danger. Il en résulte des microbes ! Et les microbes se multiplient rapidement pendant les chaleurs. Evitez les risques encourus par les cuvettes de cabinets malsaines. Sani-Flush nettoie et purifie — sans frottage.

Cette poudre est faite scientifiquement pour les cabinets. Saupoudrez-en simplement un peu dans la cuvette. (Mode d'emploi sur la boîte.) Puis tirez l'eau, et c'est tout. Les taches et les marques disparaissent. La porcelaine luit. Les odeurs s'en vont. Les microbes sont détruits. Les endroits que l'on ne peut atteindre avec aucune autre méthode sont propres et sanitaires. Sani-Flush ne peut endommager la tuyauterie.

Très efficaces aussi pour le nettoyage des radiateurs d'autos (Mode d'emploi sur la boite). Vendu dans les épiceries, pharmacies, quincailleries et magasins à succursales multiples. Grandeurs de 30 et 15 cents. Fabriqué au Canada. Concessionnaires : Harold F. Ritchie & Company Ltd., Toronto, Ontario.



Sani-Flush

NETTOIE SANS FROTTAGE LES BOLS DE CABINETS

OFFRE SPECIALE

La Revue Populaire

Poirier, Bessette & Cie. limitée
975, rue de Bullion.
Montréal, Canada

Ci-joint veuillez trouver $2.00 pour un abonnement de DEUX ANS à la REVUE POPULAIRE. (Pour le Canada seulement.)

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....



Nous Sommes heureux d'être JUMEAUX

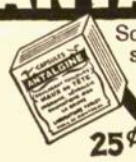
NOTRE MAMAN EST EXTRA-PRUDENTE

EN EFFET! Jean et Paul. Il est souvent plus difficile d'élever des jumeaux, donc Maman *est* excessivement prudente. Comme toutes les mamans avisées, jamais elle ne fierait vos petits vêtements aux savons ordinaires aux alcalis nuisibles . . . elle insiste sur du Lux pour tout ce qui touche la peau d'un bébé.

N'IRRITE PAS LA PEAU SENSIBLE D'UN BEBE



ANTALGINE



Soulage nervosité, insomnie, fatigue. Gardez-en toujours une boîte.

25¢ 14



Coupon d'abonnement

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées **LE FILM. $1.00 par année ou $1.50 pour deux ans.**

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

oubliant encore les billets de banque sous la pierre.

La victime n'avait pas fait un mouvement. Je la croyais donc bien morte.

Le comte, aussi lâche que cruel, était parti dès l'avant-veille chez des amis, dans les Flandres, pour pouvoir prouver son absence. Quand je le revis, il savait déjà, par la rumeur publique, que l'affreuse besogne était faite.

— Tu as bien travaillé, Frédéric, me dit-il, voilà ton salaire.

Cet argent me brûlait les doigts; je ne sais comment je ne les lui ai pas jetés à la face. Le supplice de ma vie commençait. Je n'étais qu'un assassin, un maudit, un lâche vendu.

J'ai vécu 25 ans dans la crainte, dans le remords grandissant . . . je suis devenu un paria, je n'avais plus, au cœur, que de la rancœur et de la haine. Oui, de la haine; aussi quand j'ai trouvé Gontran râlant sous la griffe du chien qui l'a tué, j'ai tremblé d'avoir la même mort, un jour, mais j'ai joui, méchamment, de le voir terrassé par la justice de Dieu. »

Le Père Marc écoutait atterré, il se croyait le jouet d'un mauvais rêve.

— Et l'enfant, demanda-t-il, savez-vous ce qu'il est devenu ?

— Hélas non, ma femme l'avait emporté loin, bien loin. Je lui avais défendu de le perdre dans Paris, craignant que les journaux ne publient la chose. La pauvre femme a heureusement toujours ignoré que c'était moi qui avais tué M. de St-Edme. Elle a cru que le meurtrier était Gontran lui-même.

Quand elle revint sans le bébé, le lendemain de mon crime, elle me dit en pleurant :

— Frédéric, nous avons fait une très mauvaise action. Pourvu que cela ne nous porte pas malheur à nous, mais surtout à notre fils. Je n'aurais jamais dû me laisser tenter par les offres du comte, ni me laisser intimider par tes menaces et y céder.

— C'est bon, lui dis-je. Qu'as-tu fait du gosse ?

— Ecoute, me dit-elle, je ne savais comment me débarrasser de lui. Je lui avais acheté des vêtements neufs, mais très communs, à Paris. Je fis un paquet de ceux qu'il portait et je les jetai dans la grande rivière qui passe à Paris. Je n'ai conservé que sa médaille d'or et sa petite chemise bordée de Valenciennes.

Comme je traînais, avec le bébé sur les boulevards, il me regardait d'un air si bon, que j'avais le cœur serré et je priais pour lui. Tout à coup, il me vint une idée :

— Je n'irai pas à Bordeaux, me dis-je, j'irai à Lourdes, à la grotte où l'on va de Verviers en pèlerinage. Là, je laisserai le pauvre petit dans les bois. La Ste-Vierge aura, bien sûr, pitié de lui, et mon péché sera moins grand.

En entendant ces mots, le Père Marc tressaillit dans son cœur. A la grotte de Lourdes . . . C'était la deuxième fois, qu'en confession, on lui parlait de ce refuge béni ! . . .

— Vous dites, mon pauvre homme, interrogea-t-il soudain . . . Votre femme a abandonné l'enfant près de la grotte ?

— Hélas ! oui, mon Père, et la pauvre femme ne m'en est jamais consolée. Elle a traîné neuf ans, puis elle est morte en me disant :

— Frédéric, je suis rongée de chagrin. Tâche de savoir ce qu'est devenu le petit Paul de St-Edme, pour que mon âme ait, un jour, son repos.

— Et votre femme, ajouta le prêtre qui voulait toutes les certitudes, votre femme n'a parlé à personne de cet abandon ? . . . Elle n'a donné aucune marque qui pût faire reconnaître l'enfant.

— Elle l'avait enveloppé dans une toile de sac, m'a-t-elle dit. En mourant, elle m'a avoué avoir épinglé sur les vêtements achetés par elle, une feuille de papier où elle avait écrit, de sa mauvaise écriture : « Charitable pèlerin, adopte-moi ! »

— Mon Dieu, murmura le prêtre devenu aussi pâle que le mourant, que vos voies sont admirables !

— Avez-vous encore la médaille d'or et la petite chemise que portait l'enfant ? demanda-t-il au moribond.

— Oui, elles sont dans le double-fond du tiroir de notre commode de chêne.

— M'autorisez-vous à raconter cette histoire, sans vous nommer ?

— Non seulement je vous y autorise, mon Père, mais je vous en supplie de le faire et de rechercher l'enfant à ma place.

Le religieux restait là, muet, immobile, les yeux fermés . . .

— Mon Père, gémit le blessé, vous avez horreur de moi ! . . . Oh ! vous avez raison ! . . . Après mes crimes, je n'ai plus jamais osé m'agenouiller encore au confessionnal . . . J'ai porté le poids du sang . . . Le comte a fait de mon fils un médecin, mais ma femme est morte et, depuis que le comte Gontran a trépassé, les morts sont revenus me reprocher mes crimes.

J'ai revu Paul de St-Edme, jeune et beau, comme au jour de son mariage; et, hier, mon Père, non, tout à l'heure, j'ai vu . . .

Un flot de sang arrivant à ses lèvres l'empêcha de continuer sa phrase. Le sang s'échappait de sa bouche ouverte.

— Mon fils, dit gravement le prêtre, mourez en paix. Le doigt de Dieu a marqué visiblement sa miséricorde ! . . . Paul de St-Edme vous pardonne . . . je sais où retrouver son fils !

Le mourant avait tout compris, car il murmura : « Merci. . . Pardon . . . » tandis que le prêtre disait une dernière fois :

— Ego te absolvo !

Le Père Marc était absolument bouleversé par les aveux inattendus de cet homme, il lui ferma les yeux dans un dernier geste de pitié chrétienne.

Révélation

MONSIEUR le comte, disait le lendemain, un vieux serviteur qui avait accompagné le comte del Arco en Belgique, le Révérend Père Marc est au salon, il désire vous voir tout de suite.

Le comte était heureux de retrouver celui qui avait eu les dernières confidences de sa regrettée femme. Il avait cependant gardé une secrète rigueur au religieux, dont l'involontaire distraction l'avait séparé de Noël. Il le rendait responsable du malheur de celui-ci, de la rupture des fiançailles et du chagrin de Fabienne, comme de la désorganisation et de la solitude de sa propre vie.

— S'il avait emporté la lettre de Mercédès se disait-il, jamais je n'aurais parlé à Noël de ce secret et nous serions heureux.

Cette pensée le poursuivait en se rendant au salon. Il fut frappé de voir l'expression à la fois exultante et grave du Dominicain.

— Monsieur le comte, dit celui-ci, Dieu me donne enfin la consolation de réparer la légèreté fatale qui a bouleversé votre vie. Comme Il s'est servi de moi pour vous enlever votre cher Noël, Il s'en sert, aujourd'hui pour vous le rendre.

— Que voulez-vous dire, mon Père ? Noël n'a pas l'intention de revenir. Au contraire, sa dernière lettre me le disait en quête d'une situation rémunérée. Je comptais allez moi-même à Pau, pour l'en dissuader et le convaincre de repartir, avec moi, pour l'Argentine.

— Croyez-moi, Monsieur le comte, et remercions la Providence de ses voies incompréhensibles. En votre absence, j'ai pu absoudre celui qui a enlevé Noël à ses parents et qui l'a déposé à la grotte de Lourdes, le jour même où la comtesse l'y a découvert.

— Mais alors, reprit le comte dont la voix tremblait d'émotion, mon Père, vous savez son nom ? . . . Etes-vous bien sûr de ne pas vous tromper ? . . .

— L'enfant que vous avez adopté, par miracle, continua gravement le prêtre, a été ravi à ses parents, dans un but d'exécrable vengeance. Il devait être noyé, mais la femme qui a accompli ce mandat a eu pitié de ce petit être. Inconsciente de la grandeur de son crime, elle a cru en diminuer la responsabilité en confiant le bébé à Notre-Dame de Lourdes. Elle l'a caché dans le petit bois derrière le rocher, dans la soirée du 24 au 25 décembre.

L'enfant était enroulé dans une toile de sac. Il portait des vêtements neufs, mais d'étoffe fort commune. C'est cette femme qui a épinglé sur la robe le billet priant un charitable pèlerin d'adopter ce petit abandonné.

A mesure que le prêtre parlait, le visage du comte s'illuminait. Il reconnaissait l'exactitude de tous ces détails.

— C'est lui, c'est bien lui . . . s'écria-t-il. Quelle délivrance pour Noël de pouvoir honorer la mémoire de son père et de sa mère. Mais, son nom, mon Père, cette femme connaissait-elle son nom ?

— Je jure devant Dieu, déclara le religieux, que Noël est le fils du comte de St-Edme assassiné tragiquement à Maugombroux, le lendemain du rapt de son enfant.

M. del Arco chancelait, il dut s'appuyer contre un fauteuil pour ne pas tomber :

— Le comte de St-Edme ! . . . répétait-il, à Maugombroux ? . . . Mais c'est une tragédie inouïe. Alors, notre Noël est revenu dans son pays. C'est nous qui l'y avons ramené. Comme il faut reconnaître ici le doigt de Dieu. Qui aurait pensé que Noël fût Belge.

— Son père était un officier français. Sa mère est la marquise de la Ferrovière et ce château d'Ensival, comte, est loin d'être étranger à l'œuvre de haine qui a consommé le malheur de la famille dont vous avez adopté le fils.

— Puisse-t-il être maintenant le témoin du retour de Noël et de son bonheur. Ah ! Combien ma pauvre Mercédès eût été heureuse de tout ceci. Elle me répétait souvent : « Tu peux être certain, que Noël est de bonne souche. Une mère vicieuse n'aurait pas mis tant de noblesse dans le cœur de son enfant. »

— Qu'est devenue sa mère ? . . . vit-elle encore ? ajouta-t-il.

— Je n'ai rien pu savoir d'elle. Peut-être est-elle morte . . .

— Comment ne m'avez-vous pas averti plus tôt de ce grand bonheur ? fit le comte qui serrait avec effusion les mains du prêtre.

— Chaque chose se fait à l'heure de Dieu, reprit celui-ci, qui ne voulait pas qu'on pût soupçonner son pénitent mort.

— Il faut prévenir Noël tout de suite. Et Fabienne. cette pauvre petite . . . Quelle joie sera la sienne.

— Ne croyez-vous pas, suggéra le prêtre, que nous ferions meiux d'attendre l'arrivée de votre fils (car il est toujours vôtre) avant de parler de quoi que ce soit à sa fiancée ?

— Vous avez raison, mon Père. Le pauvre Noël a trop souffert pour ne pas jouir lui-même du bonheur de sa chère Fabienne.

— J'ai reçu en dépôt, dit le Père, et je remettrai à Noël, la médaille d'or gravée à son nom : « Paul » comme la petite chemise marquée P. S. E. qu'il portait quand on l'a enlevé à ses parents.

Une heure plus tard, il remettait au télégraphe, le rappel du comte à son fils adoptif :

« Reviens immédiatement fêter tes fiançailles officielles. Le miracle demandé est accompli. Tu dévoileras toi-même à Fabienne le secret de tes recherches et l'heureux résultat dont je dois te faire part. »

« Gonzague del Arco. »

Le Retour

Le surlendemain, par une belle matinée de septembre, alors que toute la nature chantait un hymne de joie auquel la conviaient les baisers du soleil, un jeune voyageur descendit de l'express de Paris.

Son allure rapide, l'ardeur qui animait son visage dénotaient l'homme heureux d'avoir atteint un but désiré.

Une voiture, au chevaux piaffant d'impatience, l'attendait sur le quai de la gare Un laquais y déposa les bagages du jeune homme en disant :

— Monsieur le comte voudra bien, tout d'abord, aller au Couvent des Pères Dominicains. C'est là que j'ai ordre de le conduire.

— Très bien, mon ami, dit Noël en montant dans le coupé.

— Pourquoi dois-je m'arrêter là ? se dit-il. Mais que m'importe si je dois y revevoir la réponse à ma mortelle angoisse. Depuis ce télégramme, je ne me sens plus d'impatience. Quel miracle a donc pu révéler mon nom? Et ce nom me donne droit à tous les bonheurs, puisque ma Fabienne aimée va être mienne. Le moment béni où je vais la revoir me fera oublier toutes mes souffrances passées.

Perdu dans ses pensées, il n'avait pas remarqué que la voiture s'était arrêtée. Le bruit de la portière ouverte par le laquais, le tira de sa rêverie.

— Monsieur le comte est arrivé, dit-il, tandis que le portier du Couvent se présentait sur le perron.

Dans le grand parloir aux murs nus, où, seul, un grand Christ aux bras étendus, semblait accueillir sa joie comme Il avait, jadis, accueilli ses larmes, Noël attendait anxieux.

— Je viens le premier à vous, mon fils, disait bientôt le Père Marc; si grand que soit le désir du comte de vous revoir, il tient à ce que vous soyez d'abord, mis au courant de tout ce qui concerne votre origine.

Pendant que le religieux parlait, des larmes mouillaient les yeux de Noël. Il ne put retenir un sanglot au récit de la mort tragique de son père; et lorsque le prêtre lui remit la médaille d'or à son nom, le jeune homme la baisa, avec un souverain respect :

— Ma mère, ma mère chérie, a dû la baiser avant moi, dit-il. Qu'elle me pardonne de l'avoir soupçonnée dans l'acuité de mon chagrin et de mon désarroi.

— Votre mère s'est retirée dans un monastère, m'a-t-on dit. Elle était la seule fille du marquis de la Ferronière, dont la propriété se trouve à Maugombroux C'est là que s'est passé la tragédie ourdie par le comte Gontran d'Anglade.

— Et ma mère vit encore . . . questionna Noël anxieux.

— Hélas ! je l'ignore, mon enfant. Dieu vous réserve, peut-être, ce bonheur.

Quelques minutes plus tard, Noël était dans les bras du comte del Arco.

— Mon père, dit-il, après la première émotion passée, permettez-moi, avant de rentrer à Ensival, avant même de revoir Fabienne, de faire un pieux pèlerinage à la Croix de pierre où est tombé mon père bien-aimé.

Je veux aller lui dire que son fils retrouvé portera dignement le nom qu'il lui a légué Je veux baiser la pierre qui a été rougie de son sang.

Si vous vouliez m'accompagner, je le prierais de bénir celui qui l'a remplacé, ayant tant de bonté paternelle, celui dont je reste le fils, par le cœur.

— Allons ensemble, cher enfant dit le comte. Je dois aussi un grand merci à ton père.

— Vous ne serez pas de trop, cher Père Marc, ajouta Noël.

Gravement, l'âme débordante de reconnaissance, émus du souvenir du drame du passé, les trois hommes s'acheminèrent vers la croix de pierre du bois de Maugombreux.

Après avoir prie quelque temps, le comte del Arco dit au Père Dominicain :

— Ne voudriez-vous pas m'accompagner maintenant, chez la famille Orgeval ? Il me semble que nous ferions mieux de les prévenir du retour prochain de Noël. Le revoir ainsi, sans s'y attendre, pourrait causer une émotion trop vive à sa fiancée.

— Vous avez raison, convint le prêtre.

Laissant Noël à sa profonde méditation, sur la tombe de son père, ils se retirèrent silencieusement.

Quand ils arrivèrent chez Mme Orgeval, Fabienne venait de sortir, accompagnée de son amie de France.

Au Pied de la Croix

Ce matin-là, tandis que le cœur de Noël débordait de joie, une ombre grandissait à l'horizon de Fabienne. Sa « petite Mère » allait, dans quelques jours, retourner au pensionnat et la laisser seule avec son chagrin.

Quelque dure que lui fût la chose, Blanche de St-Edme s'était juré de refaire, avant son départ, le chemin de la croix qui, 25 ans auparavant, l'avait menée devant le corps inanimé de son mari tant aimé.

— Ma petite Fabienne, dit-elle, ce matin-là, avec une indifférence voulue, une infirmière m'a parlé d'une croix de pierre qui se trouve dans les bois de Maugombreux, en me conseillant de faire, avec vous, la promenade jusque-là. Ne pourrions-nous pas y aller aujourd'hui ensemble ?

— Si vous le désirez, ma petite mère. Je vais mettre mon chapeau de soleil pour affronter ses chauds rayons sur la grand'route. Une fois dans les sous-bois, nous aurons une fraîcheur exquise.

Si cela vous intéresse, je vous raconterai le drame atroce que cette croix rappelle aux gens de Verviers.

— J'en ai entendu parler, répondit Blanche qui se sentait pâlir. Il vaut mieux nous entretenir d'autre chose. Mais, si vous le désirez, nous dirons notre chapelet, près de la croix, pour la victime de ce drame et pour son meurtrier.

— Pour son meurtrier ! . . . Ah ! par exemple, fit Fabienne.

— Le Christ, ma chérie, n'a-t-il pas prié pour ses bourreaux ? reprit Blanche.

Elles marchaient sans hâte, admirant la nature un peu sauvage de la Fagne aux vastes champs de bruyère, s'abandonnant à la poésie reposante de la campagne silencieuse où nos pensées tristes sont bercées par la chanson des feuilles dans les bois, à travers les grands arbres.

Elles étaient arrivées à l'endroit où il fallait pénétrer dans le taillis pour arriver à la clairière.

Blanche pensait au soir où, éclairée par la lugubre lanterne du garde-chasse, elle entrait dans ce sous-bois, l'âme angoissée.

— C'est la première station de la voie douloureuse, pensait-elle intérieurement.

Tout à sa méditation intime, elle ne s'apercevait pas que Fabienne la précédait de quelques mètres.

— Que signifie ? . . . se dit-elle . . . Un jeune homme, debout, les mains jointes, priait devant la croix de pierre.

— Qui cela peut-il être, se demande encore Fabienne . . . Elle ralentit le pas, croyant que sa petite Mère la suit de près. Tout à coup, la jeune fille sent une sorte d'effroi l'envahir . . . Dans ce jeune homme élancé, dont le profil, se découpe, maintenant dans l'ombre, il lui semble reconnaître Noël . . .

Elle croit à une hallucination de ses sens . . . se raidit contre son émotion croissante; elle avance de quelques pas, avec précaution.

Au bruit de ses pas, le jeune homme tourne la tête . . . Elle pousse un cri. Elle ne peut plus douter . . . Noël, son Noël est là, près de la croix ! . . .

Elle court à lui, d'instinct, elle lui tend les bras et tombe dans ceux de son fiancé qui l'embrasse avec un tendre respect.

Blanche a entendu le cri de Fabienne. . . Elle tressaille. Dans l'exaltation de ses souvenirs, elle croit qu'un malheur est arrivé à sa fille chérie. Elle se hâte . . . Elle n'est plus qu'à quelque pas de la croix . . . Que voit-elle ?

Fabienne est dans les bras d'un jeune homme que Blanche n'aperçoit encore que de dos.

Elle s'élance, elle veut les séparer... Les traits du jeune homme lui apparaissent en pleine lumière :

C'est Paul, Paul de St-Edme, son mari bien-aimé qu'elle retrouve, en pleine jeunesse, debout près de la croix de pierre ! . . .

Un spasme l'étreint à la gorge. Elle croit mourir de terreur ou de joie.

— Paul ! . . . s'écrie-t-elle pâle comme la mort et elle tombe évanouie sur la mousse.

Noël et Fabienne la regardent atterrés et muets de stupéfaction.

— Ma petite Mère, s'écrie la jeune fille tout en pleurs ! Elle est morte. Noël, elle est morte.

— Non, non, elle vit. Mais que lui est-il donc arrivé ? . . . Et vous-même, comment êtes-vous venu ici, sans me donner une lueur d'espoir ?

Comme Blanche revenait peu à peu à elle :

— Pardonnez-moi, ma petite Mère chérie, dit-elle. Vous avez eu peur pour moi. Je comprends ! . . . Me voir dans les bras d'un jeune homme . . . Mais, c'est que Dieu a fait un miracle.

Petite Mère, c'est Noël, mon Noël qui est revenu . . . Ah ! je suis au comble de la joie.

Sans pouvoir prononcer un seul mot, Blanche s'est relevée doucement. Les yeux fixés sur Noël, elle le regarde avec une telle tendresse, une telle supplication ardente, qu'on



ANNÉE DU COURONNEMENT

MIROIR GÉANT du PROGRÈS UNIVERSEL

. . . La plus grande exposition annuelle du monde présente un vaste panorama des toutes dernières merveilles industrielles, culturelles et récréatives. Les produits les plus intéressants présentés dans de magnifiques décors . . . Défilé gigantesque, "L'EMPIRE EN MARCHE", avec personnages dans des costumes éclatants . . . musique enlevante de la Fanfare de la marine américaine. Guy Lombardo en personne avec ses célèbres "Royal Canadians" et autres fameux orchestres de danse . . . Brillants spectacles du Concours Hippique National . . . Tom Mix en personne avec ses trois cirques . . . "Lucky" Teeter et ses audacieux chauffeurs qui accomplissent toutes sortes de prouesses en automobile . . . Répliques authentiques des merveilleux joyaux de la couronne anglaise . . . Concours sportifs pour le championnat du monde . . . Trente numéros de vaudeville européen et oriental . . . Chefs-d'œuvre des arts anciens et modernes à deux galeries d'art . . . Tout cela et bien d'autres choses encore à cette exposition extraordinaire qu'il faut voir à tout prix.

ALFRED ROGERS, *Président* — ELWOOD A. HUGHES, *Gérant Général*

EXPOSITION *Canadienne Nationale* TORONTO

27 AOÛT au 11 SEPT., 1937



Vos enfants sont-ils faibles, anémiques, déprimés, sans énergie, nerveux, sans appétit, maigres?

Donnez-leur le tonique ZYMOPHOS et vous les verrez vite revenir à la santé, pleins d'entrain et d'énergie.



Le **tonique ZYMOPHOS** contient les ingrédients nécessaires pour **renforcir** le **sang,** les **os,** les **nerfs** et les **muscles** si essentiels au développement des enfants.

Le **tonique ZYMOPHOS** est vendu dans toutes les pharmacies au prix de $1.00 la bouteille.

Exigez-le. Aussi expédié directement sur réception du prix.
Adressez à

LABORATOIRES LORBIS
Boîte postale 424, Station M, Montréal.

Tonique 3
ZYMOPHOS
Le tonique hautement recommandé

Offre Spéciale d'abonnement

AUX 3 MAGAZINES
LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

$5.00
pour
1 an

Pour le Canada seulement

COUPON D'ABONNEMENT
Aux 3 Magazines

Poirier, Bessette & Cie Limitée
975, rue de Bullion,
Montréal, P.Q.

Ci-joint veuillez trouver $5.00 pour un abonnement d'UN an aux TROIS MAGAZINES.
(Pour le Canada seulement)

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

l'aurait prise pour une statue vivante de l'Amour ravi. Puis, d'une voix uniforme, ainsi qu'on parle dans un rêve, elle murmura, en fermant les yeux et comme dans un souffle :

— Je vous ai pris pour Paul de St-Edme . . . Fabienne, je suis Blanche de la Ferroviaire . . .

— Maman . . . s'écria le jeune homme en se jetant dans ses bras !

— Mon fils . . . mon trésor! . . . répétait Blanche en le tenant serré contre son cœur.

Ils pleuraient tous les deux. Bouleversée, Fabienne assistait à cette scène émouvante. Elle se demandait si elle n'était pas le jouet d'un rêve.

Sa « petite Mère » venait de dévoiler son secret : Blanche de la Ferrovière, cette mère martyre, c'était elle ? . . . Gontran d'Anglade lui apparut aussitôt . . . Mais alors, Noël, son Noël aimé . . . Il lui avait caché quelque chose ? . . .

Blanche avait desserré son étreinte :

— Laisse-moi te contempler, mon trésor, disait-elle. Oh ! que tu es bien tel que je l'aurais rêvé . . . Paul, mon enfant, tu es le vivant portrait de ton père ! . . . Comme le bon Dieu est bon ! . . . Fabienne, ma chérie, vous voilà ma fille pour toujours.

Le visage transfiguré par l'allégresse débordant de son cœur, Blanche prit la main de Fabienne et la mettant dans celle de son fils, elle les bénit en disant :

— Le ciel a voulu que ce soit près de la Croix même où il est mort, que je vous unisse sous la bénédiction de votre père et de la mienne.

C'en était trop . . . Ils tombèrent à genoux sur la pierre qui avait été teinte du sang d'un père bien-aimé... Les grandes joies comme les grandes douleurs sont muettes.

Après un long silence, Blanche se releva. Fabienne leva les yeux sur son fiancé et murmura :

— Mon Noël, dites-moi, comment êtes-vous ici ? Pourquoi m'avez-vous quittée ? . . . J'ai tant souffert !

— Et moi donc, ma chérie !

— Comment ne m'avoir jamais dit votre nom ?

— Le savais-je moi-même ! s'écria le jeune homme. Quand je vous ai déclaré mon amour, je me croyais bien le fils du comte del Arco. Ce n'est qu'à la mort de sa pauvre femme, qu'une circonstance providentielle me révéla le secret de mon origine. J'appris, alors, que je n'étais qu'un enfant trouvé, recueilli par la bonté de la comtesse espagnole.

C'est après cette révélation, que, fou de douleur, me croyant indigne de vous, j'ai fui, comme un paria. Je m'étais juré de ne jamais vous revoir, si je ne parvenais pas à connaître mon nom.

Je suis resté des mois à prier près de la Grotte de Lourdes (car c'était là que la comtesse del Arco m'avait trouvé, abandonné). Je demandais à la SainteVierge un miracle d'où me vienne la lumière, mes recherches ne pouvant aboutir à rien, après une période de 25 ans.

Blanche buvait les paroles de son fils qui lui apprenait, à elle aussi l'histoire de son cher petit Paul.

— J'étais résolu à quitter Lourdes et à gagner ma vie, jusqu'à ce que, mon amour pour vous devenant moins ardent, je me décidai à entrer à la Trappe, quand, avant-hier, un télégramme du comte me rappela ici, me disant :

« Le miracle est fait. Reviens pour tes fiançailles ».

Je suis revenu exultant, ce matin même. Le bon Père Marc, qui fut l'instrument de mon désespoir, fut aussi celui de mon bonheur. C'est lui qui a reçu l'aveu de la personne qui m'a ravi à vous, mère chérie ! . . . Il m'a remis la médaille gravée : Paul et du linge à mes initiales . . .

Disant cela, Noël sortit dévotieusement de son pardessus, un petit paquet qu'il tendit à sa mère. Celle-ci l'ouvrit avec émotion :

— Ta petite médaille ! . . . et une brassière de la layette que j'avais faite moi-même pour toi, avec tant d'amour, dit Blanche en versant des larmes émues sur ces chers souvenirs. Mon petit Paul ! . . . Tu étais si mignon ! As-tu revu le comte del Arco, mon chéri, continue-nous ton histoire . . .

— Mon histoire, maman chérie, a été celle d'un enfant riche et choyé par ceux qu'il croyait être ses parents. Tandis que vous versiez des larmes sur moi, la bonne Providence exauçait vos prières, à votre insu, en faisant du bébé abandonné près de la Grotte de Lourdes, l'enfant gâté de la comtesse del Arco. C'est cette Providence qui aura inspiré à mes parents adoptifs la pensée de me ramener en Belgique, pour me faire avoir un diplôme étranger d'ingénieur. Certes, ils ne se doutaient guère qu'ils me ramenaient dans mon pays et il a fallu que le ciel vînt reprendre la comtesse pour qu'elle me dévoilât, de là-haut, le secret de ses joies maternelles qui était celui de votre martyre, pauvre maman retrouvée ! . . .

J'ai revu le comte ce matin . . . Combien il va être ravi de savoir le nouveau miracle qui achève mon bonheur. Il était si désolé, ce matin, de ne pouvoir me dire si ma vraie mère était encore de ce monde.

Et le bon Père Marc, qui ce matin seulement m'a raconté la vengeance infernale dont mon père vénéré a été la victime, quelle ne sera pas sa joie quand il connaîtra la fin de notre épreuve. Vous comprenez bien, maman, que j'ai voulu dire mon premier « merci à Dieu » sur la croix où est tombé mon père !

— Cher enfant ! . . . interrompit Blanche touchée de cette délicatesse de cœur.

— C'est ainsi que vous m'avez trouvé ici, Fabienne, et que vous m'avez amené ma maman . . . Ma seconde visite devait être pour vous. En ce moment le comte et le Père Marc sont chez Mme Orgeval pour vous annoncer mon retour.

Mon père adoptif craignait une trop vive émotion pour vous, Fabienne, si vous m'aviez revu sans être avertie d'avance. Et la Providence avait décidé que vous recevriez le bonheur comme un coup de foudre.

— Nous ne remercierons jamais assez le bon Dieu, répéta Blanche.

— Mais vous me raconterez aussi, mère chérie, tout ce que vous avez souffert ! Je sens que c'est à votre martyre que je dois tout. Le comte et la comtesse del Arco étaient, pour moi, des parents pleins de tendresse.

— Comme j'ai hâte de voir les grand cœurs qui t'ont recueilli et élevé. Oh ! comme je les chéris, quelle dette de gratitude j'ai contractée envers eux. Mais, dis-moi, cette chère comtesse serait morte, si j'ai bien compris les choses ?

— Il y a près d'un an, hélas ! Elle pensait à toi, sans te connaître, petite mère, son cœur délicat pressentait, depuis quelque temps, que, pendant qu'elle jouissait de moi, une autre, peut-être, souffrait.

— Quel noble cœur, capable de faire de toi ce que tu es devenu, mon Paul.

— Elle n'a pas voulu emporter dans la tombe cette crainte qui la hantait. C'est ainsi que, moi-même, j'ai dû apprendre que je n'étais pas son fils, alors que je la pleurais, avec tant d'affection. Je vous donnerai à lire sa lettre-testament, qui semblait briser notre vie.

— Mon pauvre enfant. Il nous a fallu gravir, chacun notre calvaire, pour acheter le bonheur d'aujourd'hui.

— Petite mère, reprit tendrement Fabienne, il est enfin dévoilé, votre grand secret. Oh ! si j'avais connu votre nom, jamais je ne vous aurais imposé le sacrifice de vivre à Verviers, au milieu de si douloureux souvenirs.

— Et jamais, alors, je n'aurais eu la joie de retrouver mon fils adoré !

— C'est vrai, maman, mon amour pour Fabienne a été l'aurore de ce jour inoubliable.

— La Providence m'a gâtée, en me permettant de suivre l'éveil et l'épanouissement de cet amour dans le cœur de ta fiancée, dit Blanche, en souriant.

— Noël, m'écrivait-elle, c'est un si joli nom.

Aujourd'hui, c'est moi, votre maman, qui tiens à vous dire : Noël, c'est un nom qui chante le triomphe et la joie. Aussi, mon fils retrouvé s'appellera désormais : Noël-Paul de Saint-Edme.

— Oh ! merci maman, s'écria Fabienne en l'embrassant. Vous avez toutes les délicatesses, en ne l'appelant plus de son joli nom, j'aurais cru changer un peu de fiancé.

— Ce nom nous redira, chaque fois, la réponse de Dieu à la souffrance de ma sainte maman, puisque je ne suis « Noël » que pour avoir été le cadeau de l'Enfant-Jésus à la comtesse del Arco, qui demandait à Notre-Dame de Lourdes, le bonheur d'être mère.

— Nous ne quitterons pas la croix de pierre, sans ajouter une prière reconnaissante pour cette noble femme qui m'a si bien remplacée auprès de toi, mon trésor.

Bonheur

Le retour inattendu du jeune comte del Arco, ses fiançailles avec Fabienne Orgeval et surtout la romanesque survivance du drame de Maugombroux firent, pendant longtemps, le sujet des conversations sous le manteau de la cheminée à Verviers.

Blanche de Saint-Edme aurait voulu échapper aux manifestations de sympathie qui lui arrivaient de toutes parts. La petite Mme Orgeval jubilait de voir Fabienne être l'héroïne du jour. Quant à Noël-Paul de St-Edme, ému de tout ce qu'il devait au comte del Arco, il rêvait de voir sa mère chérie être sensible à l'admiration sans borne qu'elle inspirait à son père adoptif !

— Nous repartirons en Argentine, après notre mariage, avait-il dit à Fabienne et, au delà des mers, nous serons tous quatre, à jamais heureux.

— Pourquoi ne pas rester à Ensival, suggéra-t-elle. Nous y avons la tombe aimée de votre mère adoptive, la croix de pierre, où est tombé votre père; nous réaliserions le dernier vœu de la comtesse del Arco, en érigeant une grotte de N.-D. de Lourdes dans le parc.

Pour son fiancé, le moindre désir de Fabienne était un ordre.

— Et nous ferons, chaque année, dit-il, un pèlerinage à la clairière du bois, au jour anniversaire du miracle obtenu.

Sur cette croix de pierre seront gravées la date du drame douloureux et celle de notre bonheur reconquis, avec la devise que, tous, nous avons vécue :

« O Crux, Ave, Spes Unica ! . . . »

FIN

Olivar Asselin

(Suite de la page 11)

Il savait mon admiration, la reconnaissance que je lui gardais pour avoir, en des heures difficiles, indiqué aux Canadiens français leur route. L'histoire de notre peuple est faite d'alternances, la léthargie succédant à l'ardeur patriotique. Que deviendrait-il s'il n'était réveillé aux heures d'assoupissement ? Vers 1900, quelques hommes sortirent les Canadiens français de l'accalmie exagérée où ils vivaient. Asselin demeura à la tête de ce mouvement. Par ce mérite, il vivra dans notre souvenir.

•

Que de travaux divers accomplis dans ces soixante-trois ans, depuis Saint-Hilarion, où il naquit le 8 novembre 1874, à cette rue Saint-Hubert où il mourut le 18 avril 1937. De ces hautes montagnes de Charlevoix à la plaine montréalaise quelle variété dans les efforts, — Séminaire de Rimouski et les filatures américaines, Fall River et Québec, ouvrier et agent d'immeubles, secrétaire de ministre et courtier, accusé d'assises pour procès politiques et candidat aux élections parlementaires, soldat dans l'armée américaine et major dans l'armée canadienne, et, après un stage à la présidence de l'inoffensive Société St. Jean Baptiste, président à la non moins placide Commission des pensions pour vieillards.

Mais un titre domine tous les autres : journaliste. C'est la ligne centrale de cette existence aux reflets multiples; c'est dans cette voie qu'il accomplit sa longue et lourde tâche et rendit d'inoubliables services. Il excella dans cette profession; de ses confrères aucun ne le surpasse; quelques-uns seulement se placent au même rang.

Son œuvre véritable est éparse, dans les journaux aux teintes variées. Qui la recherchera ? Je plains le journaliste. Nul travailleur de l'esprit n'est soumis à plus dur labeur, ni ne s'astreint plus fidèlement au difficile métier d'écrire. Le soir de sa mort, l'on demande : quelles étaient ses idées ? Quels ouvrages lègue-t-il aux générations à venir ?

La biographie d'Asselin, aux chapitres nombreux, amène cette réflexion. Que de livres riches par leur subtance, éclatants par le style il laisserait s'il avait limité à la poursuite d'une tâche unique tant d'activité, cette hauteur de caractère, cette clairvoyance, cette exactitude dans la documentation, ce souci du travail parfait, cette limpidité d'esprit, cette maîtrise du verbe français. A ces ouvrages d'une inspiration unique et d'une seule venue son destin lui fit préférer l'éparpillement dans l'effort. Souhaitons que des amis retrouvent dans la masse des papiers marqués par son talent l'essentiel de sa pensée, les idées directrices et dominantes de sa vie. Ces quelques recueils d'articles apprendraient à ses compatriotes qu'Asselin fut au Canada l'un des rares témoins de l'esprit français, la preuve que notre race garde en quelques-uns de ses fils les qualités incomparables du génie de la France.

Cette belle ardeur s'est éteinte. Fini ce rude labeur . . .

Jamais ne fut mieux mérité le souhait que l'Eglise laisse descendre sur la tombe de ses fils. Cher ami, repose-toi — enfin ! — dans la lumière et la paix.

ANTONIO PERRAULT

L'Habitation de Québec

(Suite de la page 10)

cueillent leur butin précieux. Ou bien la nuit ils se promènent sur l'eau dans des canots portant des feux, et d'un bras rapide et sûr, ils enfoncent les dards dans les anguilles qui dorment.

Pendant cette période, les sauvages capturent ainsi des quantités prodigieuses de poisson; des nasses peuvent en contenir plus de deux cents le même matin. « En ce temps, dit Champlain, tous les sauvages se nourrissent de ceste manne ». Puis ils font sécher ce poisson pour s'en alimenter jusqu'à la fin de décembre.

Tous les historiens du temps signalent ces scènes pittoresques. L'un de ceux qui réussiront le mieux la description de ce tableau, est le Père Paul le Jeune, jésuite. « Je vey, dit-il, leur pêcherie d'anguilles . . . Ce sont les femmes qui exercent ce mestier. Elles vuident ce poisson, le lavent fort bien, l'ouvrent non par le ventre, mais par le dos, puis le pendant à la fumée, l'ayant faict au préalable esgoutter sur des perches hors de leurs cabanes. Elles le tailladent en plusieurs endroits afin que la fumée le dessèche plus aisément. La quantité d'anguilles qu'ils prennent en ce temps-là est incroyable; je ne voyais autre chose dedans et dehors leurs cabanes . . . Les François . . . en mangent incessamment pendant ce temps-là, et en gardent quantité pour les jours qu'on ne mange point de chair; . . . les Sauvages n'ont point d'autres mets pour l'ordinaire que ceux-là, jusques à ce que les neiges soient grandes pour la chasse de l'Orignac ».

Tout de suite, les Français se mêlent donc aux Indiens pour pêcher l'anguille; mais pendant un long temps, ils n'y seront pas aussi habiles. A l'automne de 1628, quand la famine règnera déjà dans l'Habitation, Champlain dira qu'il a acheté des anguilles des sauvages, et que les hivernants ne possédaient pas l'adresse naturelle des indigènes à les prendre. Mais, avec leurs armes à feu, ils surpassent de beaucoup ces derniers à la chasse. Celle-ci bat son plein le 15 septembre aussi jusqu'à la formation des glaces et du 18 avril environ jusqu'à la fin de mai. Elle se pratique un peu partout : au Cap Tourmente et dans les îles avoisinantes où deux Français seront assassinés par des Montagnais à l'automne de l'année 1616; le long des côtes de l'île d'Orléans, de Beaupré et de Beauport; tout près de l'Habitation enfin, le long de la rivière Saint-Charles : Sagard relèvera la présence, près du monastère des Récollets, de chasseurs de la garnison; il saura aussi énumérer avec un appétit de gourmet les nombreux oiseaux aquatiques que les saisons ramènent. Qui aurait résisté à la tentation de faire le coup de feu contre la gent ailée ?

Pendant qu'ils pêchent ainsi ou chassent, les Indiens éprouvent souvent, pour un songe, pour un bruit, des paniques et des peurs abjectes : ils craignent toujours l'Iroquois. Alors, ils courent à l'Habitation; Champlain laisse pénétrer à l'intérieur des fossés les femmes et les enfants; de guerre lasse, parfois il prête aussi quelques hommes aux Montagnais, et tous ensemble ils vont exécuter dans la forêt prochaine une reconnaissance inutile.

La pêche terminée, les Indiens partent pour leurs territoires de chasse. Les Français retombent dans la solitude du pays. Champlain veille avec soin au confort de ses hommes : « tous ceux qui estoient avec moy, dira-t-il, estoient bien vestus et couchez dans de bons licts, et bien chauffez et nourris ». Il ne fonde pas un autre ordre du bon temps, mais il surveille le moral de la garnison.

Et commence l'écoulement lent des jours, Des bandes de naturels viennent bientôt chercher des paquets d'anguilles qu'ils avaient confiés à Champlain : la neige ne tombe pas en quantité suffisante; la chasse de l'orignal ne donne guère et il faut tirer sur les réserves. Bientôt celles-ci s'épuisent. Le 20 février, une tribu apparait sur la pointe de Lévis. Ces Montagnais poussent de grands cris; comme s'ils étaient saisis de démence, ils se lancent au travers des glaces charriées par la marée. Bientôt ils doivent descendre sur des glaçons en mouvement. Au moment qu'ils allaient périr, semble-t-il, ils sont sauvés. Et les voilà sur la place, devant l'Habitation, maigres, décharnés à faire peur; depuis plusieurs semaines, ils souffrent de la famine.

Champlain leur distribue du pain et des fèves; ces dernières, ils les mangent sur place, absolument crues. Ils se jettent sur deux carcasses, celle d'un chien, celle d'une truie que les hivernants ont jetées sur la neige pour appâter les renards noirs et les roux; puis ils les jettent dans un chaudron. Champlain leur envoie des hommes à la hâte pour les prévenir contre cette chair infecte et décomposée; ceux-ci peuvent à peine se rendre au campement tant est suffocante l'odeur qui s'échappe du chaudron. Et non seulement les Montagnais mangent cette pourriture, mais ils grimpent encore dans un arbre, détachent le cadavre d'une chienne qui attirait les martres et les oiseaux de proie, et ils le mangent de la même façon.

La factorerie qu'est l'Habitation est ainsi ouverte en tout temps aux Indiens des environs; ils peuvent y troquer les fourrures qu'ils ont récoltées contre les marchandises de traite ou de denrées alimentaires : de celle-ci le magasin contiendra un assortiment particulier. Et chaque hiver des bandes reviendront ainsi avant le temps convenu, chassées de la forêt par la disette. Champlain, Sagard, les *Relations* des Jésuites raconteront à tour de rôle ces arrivées lamentables de squelettes ambulants Naturellement, le gouverneur de la place ne peut nourrir gratuitement, ni même autrement ces peuplades affamées. Mais presque toujours les Français feront montre de beaucoup de générosité; et surtout, ils tenteront de rendre sédentaires comme les Huront et les Iroquois ces nomades incapables de trouver leur subsistance.

Des jours se pensent encore. et puis soudain tombe sur la petite population du fort le fléau qui a ruiné l'entreprise de colonisation de Jacques Cartier, qui a failli détruire Port-Royal dès le début : le scorbut. Cette fois encore, il sévit sous sa forme la plus nocive. De février jusqu'à la mi-avril, la maladie ne donne pas de répit. « Il en fut frappé 18, et en mourut dix, dit Champlain; et cinq autres de la disenterie . . . Nostre Chirurgien mourut. ». Un Indien hiverne avec le Lieutenant de Monsieur de Monts; il mange la même nourriture que lui; à son tour, il est frappé et il meurt.

Cette maladie qui sévit avec plus de force l'année de la fondation d'une colonie, Champlain l'a connue

(Lire la suite page 66)

SE DECHAUSSAIT CINQ FOIS PAR JOUR

SOUFFRIT DE RHUMATISME PENDANT VINGT ANS

Imaginez-vous un peu la vie de cette femme pendant vingt ans — changeant de chaussures plusieurs fois par jour dans le vain espoir d'adoucir les douleurs rhumatismales qui la faisaient souffrir sans cesse. Et imaginez ensuite sa joie quand elle s'aperçut que Kruschen la soulageait du rhumatisme. Voici ce qu'elle écrit:

« J'ai pris des Sels Kruschen pendant quatre années. Les vingt années précédentes, mes pieds me faisaient tellement souffrir que parfois je changeais de chaussures cinq fois par jour, et souvent j'étais forcée de me déchausser et de m'asseoir tant la douleur était intense. Aujourd'hui, je puis porter les mêmes chaussures tout le jour, sans malaise. Je ne louangerai jamais trop les Sels Kruschen. Seuls ceux qui ont eu des pieds endoloris pendant des années peuvent comprendre ce que c'est que se sentir à son aise. » — (Mme) E. A.

Souvent le rhumatisme provient de dépôts d'acide urique dans les articulations. Les Sels Kruschen contiennent deux ingrédients — du sodium et du potassium — qui sont d'excellents solvants de l'acide urique.



Bilisolté,
maux de tête, teint pâle et dépression d'esprit, rendent la vie misérable. Il n'y a pas de moyen plus expéditif de vous en délivrer, de restaurer votre santé et tout votre système digestif que par l'usage des Pilules du Dr. Chase pour les Reins et le Foie.

Les Pilules du Dr. Chase
Pour les Reins et le Foie

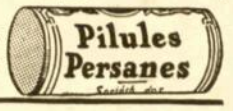


Améliorez votre apparence, **jouissez** vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à **votre poitrine** cette **rondeur** et cette **fermeté** si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou **expédiées franco par la malle,** sur réception du prix. 1

Société des Produits Persans
406, rue Notre-Dame, Est, Montréal



Lisez **LE FILM**
CHEZ TOUS LES DEPOSITAIRES 10 cts.

L'Habitation de Québec

(Suite de la page 65)

dans l'Acadie. Il n'est pas médecin, mais il cherche un remède : « Je tiens, dit-il, qu'elles (ces maladies) ne proviennent que de manger trop de salures et de légumes. » Ses recherches s'orientent du bon côté : l'alimentation. Il croit encore que « ayant de bon pain et viandes fraîches, qu'on n'y seroit point subject ». Soit hasard, soit effet d'une diète meilleure, le scorbut ne fera qu'une autre apparition à Québec, et plutôt bénigne.

Après l'hiver, soit vers la fin de mai, le début de juin, plus tard malheureusement aussi parfois, les barques montées par des Français arrivent de Tadoussac; les navires sont arrivés. Champlain, Pont-Gravé, des commis descendent parmi la population attirée sur le rivage. Lourdement chargées de marchandises de traite, les embarcations remontent le fleuve jusqu'aux Trois-Rivières, jusqu'à Cap de Victoire ou le Sault Saint-Louis; au bout d'une période qui peut varier de quelques jours à un mois et demi, elles reviennent avec des cargaisons de fourrures; elles embarquent en passant les pelleteries amassées depuis l'automne dans le magasin de Québec. Puis elles retournent à Tadoussac. Elles apparaissent encore chargées de vivres de l'Habitation pour l'hiver suivant. C'est un temps d'activité intense : tout le fleuve, de Tadoussac à Montréal, s'anime de canots et de barques. L'Outaouais même prend part à cette vie : Algonquins et Hurons descendent de leurs régions éloignées dans de véritables flottilles.

Enfin tous les arrangements bien pris pour l'hivernement, la dernière barque solitaire regagne Tadoussac; Champlain, Pont-Gravé, les deux inséparables, mettent le pied sur le pont du navire, on hisse les voiles et les navires repartent. Le cycle est révolu, et l'Habitation s'endort rapidement de son sommeil d'hiver.

L'Education Artistique de l'Enfant

(Suite de la page 8)

impossible. Elle crée aussi aisément des rois, des empereurs que des fées. Elle est la fée au bâton magique qui métamorphose tout ce qu'elle veut. Son imagination romanesque imprime à ce petit monde les sentiments qu'elle désire. Il les partage et toujours il répond d'une manière favorable aux questions qu'on lui pose. Si la petite fille le gronde, comme le fait parfois pour elle-même sa maman, c'est encore pour être autre qu'elle n'est. Leur imagination devient intarissable : l'enfant est tout imagination. Il voit le beau partout et s'étonne d'admiration devant les objets qui nous laissent, par habitude, indifférents. Le bébé qu'on n'a pas encore éduqué à ne pas montrer les choses de son index, le pointe vers le rayon de lumière qui filtre dans sa chambre et s'exclame devant son resplendissement.

Des dons de l'explorateur, du poète, de l'alchimiste, de l'escrimeur, l'enfant orienté vers le beau en retiendra une conviction intime. Si l'on a pris soin de lui dire l'importance qu'offrent pour son pays les productions de nos artistes, il en tirera une fierté nationale, une supériorité qui est à la base même de tous les peuples foncièrement esthétiques. Nos artistes sont légion et si nous ne reconnaissons pas à leur juste mérite leur talent, ne sommes-nous pas blâmables s'ils s'expatrient ou si leur inspiration meurt dans leur cœur et sur leurs lèvres sans aller jusqu'à la réalisation, nul n'ayant le mot qui encourage, le mot que l'artiste délaissé attend dans l'ombre, lui qui ne demande qu'à créer. A bien des points de vue les artistes sont des enfants. Ils ont comme eux la candeur, la fraîcheur des sentiments toujours jeunes. Ils sont faits pour se comprendre. En encourageant les uns vous embellissez la vie des autres, cette vie qui aura ainsi, au sein de la mesquinerie quotidienne de nos existences, cette évasion vers la Cythère d'amour et d'oubli, vers le monde idéal de l'art.

L'Ecole Ménagère

(Suite de la page 9)

jusqu'à se transporter dans les centres ruraux pour faire bénéficier les femmes de nos campagnes d'un enseignement ménager pratique. Grâce à son zèle des cours ont été organisés dans divers centres éloignés et plusieurs écoles de Montréal donnent actuellement des leçons de cuisine, de coupe, de couture. A l'Ecole Ménagère même on donna, pendant quelque temps un cours normal spécial pour les religieuses de nos maisons d'enseignement qui purent à leur tour commencer chez elles des leçons d'économie domestique. Il y eut aussi des leçons de diététique et de cuisine pour malades à l'usage des infirmières de nos hôpitaux.

A la mort de Mlle Anctil, ce fut son assistante, Mlle Blanche Clément qui assuma la lourde tâche de terminer, avec l'aide de quelques anciennes élèves, l'année scolaire.

L'année suivante, Mlle Gérin-Lajoie qui avait quitté l'Ecole pour organiser les cours d'enseignement ménager de l'Académie Marchand, y revenait en qualité de Directrice avec Mme Lacroix et Mlles Major comme assistantes.

L'administration de l'Ecole Ménagère continue d'être confiée à un double comité composé comme suit :

Comité des messieurs : Hon. Raoul Dandurand, président honoraire; M. Guy Vanier, président actif; MM. C-É. Gravel, Fred. Béique et Alphonse Désilets, conseillers.

Comité des dames : Mme F.-L. Béique, présidente fondatrice; Mme N.-K. Laflamme, présidente; Mmes Paul Lacoste, Beaudry Leman, Joseph de Boucherville, Arthur Letondal, Horace D'Artois, C.-E. Gravel et Gustave Perrault, conseillères. Mme Rose Lacroix occupe actuellement le poste de secrétaire.

Après une carrière bien remplie et toute de dévouement Mlle Gérin-Lajoie donnait l'an dernier sa démission et était remplacée par son assistante, Mme Rose Lacroix, bien connue de toutes les lectrices de *La Revue Populaire* et du *Samedi*.

Nos Collaborateurs

M. Antonio Perrault

Auteur d'un article sur Olivar Asselin

(en page 11)

MONSIEUR Antonio Perrault est né à la Malbaie, comté de Charlevoix, le 15 septembre 1880. Il est le fils de Louisa Brault et de Stanislas S. Perrault, avocat et ancien député du comté de Charlevoix à la Chambre des Communes. Il fit ses études classiques au Séminaire de Québec et son droit à l'Université Laval à Montréal. Admis au Barreau le 6 juillet 1906, il forma en 1907 la société légale Gouin, Lemieux, Murphy, Bérard & Perrault. De 1919 à 1930 il pratiqua sa profession avec M. Maxime Raymond, avocat, Conseil du Roi, député du comté de Beauharnois, sous la raison sociale de Perrault et Raymond. Depuis 1934 il eexerce sa profession avec son fils, M. Jacques Perrault.

Parti de la Faculté de droit en 1906 après ses études juridiques, il y revint en 1912 comme professeur. Le 9 décembre 1912 l'Université Laval le nommait professeur de droit commercial et maritime, en remplacement de Sir Horace Archambault, ancien juge en chef de la province de Québec. M. Perrault occupe la même chaire de la Faculté de droit de l'Université de Montréal. Il fut pendant plus de six ans secrétaire de la Faculté de droit de l'Université Laval à Montréal. De mai 1921 à mai 1922, président du Cercle Universitaire de Montréal; de 1914 à 1924, assistant rédacteur du recueil officiel des décisions judiciaires de la province de Québec; en 1915, créé docteur en droit par l'Université Laval; en 1916, nommé Conseil du roi; en 1917, élu membre de la Société Royale du Canada; en 1929, nommé par le gouvernement provincial membre du Conseil de l'Instruction publique.

Le 11 août 1909, M. Perrault épousa Mademoiselle Marguerite Mousseau, fille de feu l'hon. J. A. Mousseau, ancien juge de la Cour supérieure et ancien premier ministre de la province de Québec. De ce mariage naquirent quatre enfants.

A part son travail professionnel et son enseignement à la Faculté de droit, M. Perrault s'est constamment occupé du mouvement littéraire et de questions d'ordre social et d'ordre juridique, prononçant discours, conférences, publiant articles et brochures.

M. Perrault est l'auteur d'un *Traité de droit commercial*. Les deux premiers tomes furent publiés en 1936. Le troisième le sera en 1937. C'est le premier ouvrage de ce genre publié dans la province de Québec et comprenant l'étude entière de notre droit commercial.

◆ ◆ ◆

Dans le Monde Féminin



MLLE CLAIRE GARNEAU, FILLE DE M. ET MME EDOUARD LATERRIERE GARNEAU, DE QUEBEC.



MME ERNEST HURTUBISE (NEE SIMONNE MASSON) DONT LE MARIAGE A ETE CELEBRE A TERREBONNE, LE MOIS DERNIER.

Photo de Mlle Garneau par Michel, rue St-Jean, Québec. Nous devons également des remerciements à trois autres photographes de Québec : Studio Audet, McAdam et Garcia, pour photos parues dans notre revue.



"Voyez-la mordre! Elle est en train d'essayer ses nouvelles quenottes . . .



"'Et n'est-ce pas là un beau coin—un beau joujou—un beau temps,' dit-elle . . .



"Elle vient juste de lancer son chameau—et ce qu'elle en est fière! . . .

"Mais le monde est un endroit sérieux après tout. Voici quelque chose à examiner."



"Je les prends vite—c'est pourquoi je saisis toutes ses expressions"

PRENEZ VOTRE APPAREIL EN MAIN, et voyez ce que fait votre bébé, dans l'espace de cinq minutes. Clic—clic—clic—prenez des photos aussi vite qu'il vous est possible de dérouler le film. Vous saisirez chaque fois une nouvelle expression, un nouveau geste. Vous aurez une collection inestimable des faits et gestes de votre bébé—de ses nombreuses, très nombreuses expressions.

Suivez les sujets que vous désirez prendre, et prenez-les pendant qu'ils sont occupés à faire quelque chose. C'est la façon moderne de prendre des instantanés—la façon dont les plus beaux instantanés sont maintenant faits. Il n'y a là rien de difficile—vous pouvez le faire. Faites travailler ainsi votre appareil aujourd'hui.

Au Canada, KODAK est la marque déposée et la propriété exclusive de la Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ontario.

Prenez Aujourd'hui les instantanés que vous voudrez Demain



• La majorité des instantanés sont faits sur le Film Verichrome Kodak parce que les gens ont constaté que ce film "saisit les scènes"—claires, véritables, ressemblantes. Tout appareil est meilleur s'il est chargé avec un Film Verichrome. Ne courez aucun risque . . . servez-vous en toujours.

N'acceptez rien autre que le film dont la boite porte la marque déposée KODAK

LA DÉESSE AUX CENT VOIX...



"Promettre et tenir sont deux . . ."
"D'accord — mais ma Ford tient plus encore qu'elle n'a promis!"

SON MILLAGE-ESSENCE N'EST PAS SA SEULE ÉCONOMIE!

Ford V-8 DE 1937

La Ford de cette année plaira aux plus ménagers! La modicité de ses frais d'emploi est universellement reconnue, mais elle atteint maintenant à un nouveau pinacle d'économie. Les Fordistes sont unanimes à se féliciter du meilleur millage-essence que leur procure le moteur V-8 perfectionné, outre cette souplesse et les brillantes performances qui la caractérisent.

Ça n'est pas tout. Le principe de la fabrication de la V-8 Ford tout entière se fonde sur ce souci d'économie, de durabilité, de précision mécanique—simplicité rationnelle de sa structure, contrôle rigoureux du matériel, choix savant de ses aciers. L'entretien et la mise au point d'une V-8 Ford peuvent être effectués partout au meilleur compte. Et nous faut-il rappeler sa Commande par Triangles et Tube de Cardan, les Roulements à Rouleaux de ses Roues, ses Amortisseurs Réglables, son Exceptionnelle Surface de Freinage, ses Soupapes Réglées en Permanence, ses Chemises d'Eau qui revêtent les cylindres sur Toute leur Longueur, et cent autres dispositifs dont l'harmonieux ensemble réalise ce caractère économique qui la classe au premier rang?

Communiquez sans tarder avec le plus proche dépositaire Ford. Il mettra une V-8 Ford à votre disposition. Seul est probant l'essai sur la route!